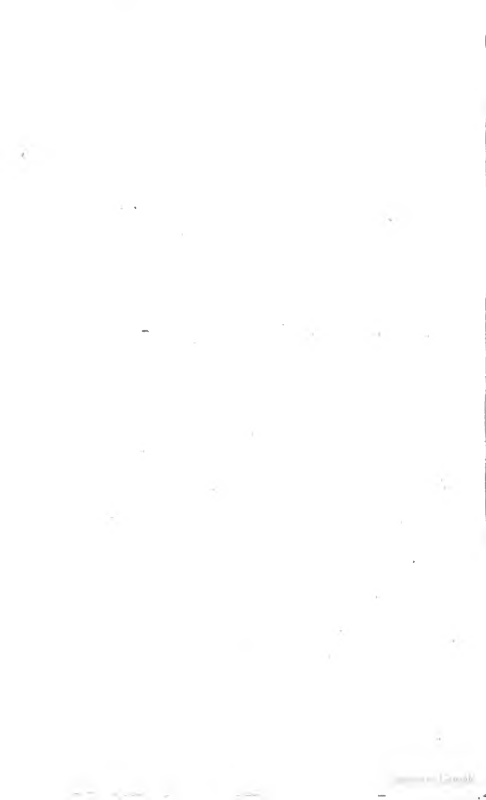




OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME VI.

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
EN VERS
ET EN PROSE.

TOME QUATRIÈME.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.
CICER. Tuscul. lib. j.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
M. DCC. XCVI.

TABLE.

* Ce morceau a été attribué mal à propos à J. J. Rousseau.

Les mots de ces quinze énigmes sont : 1, Armoire ; 2, Pluie ; 3, Cheveux ; 4, Langue ; 5, Poste ; 6, Langue ; 7, Fagot ; 8, Sucre ; 9, Parole ; 10 et 11, le Temps ; 12, Sommeil ; 13, Secrétaire ; 14, Chenille ; 15, Enigme.

Contes en vers.

FIN DE LA TABLE.

IMITATIONS

DE PLUSIEURS

ODES D'ANACRÉON

ET

D'HORACE.

6. A

ODES

D'ANACRÉON.[1]

ODE I.

Θέλω λέγειν Ἀτρείδας.

Je voulais chanter à mon tour
Ces fameux héros qu'on admire;
Mais je n'ai trouvé sur ma lyre
Que des sons et des chants d'amour.

Je la démontai l'autre jour,
J'en changeai les cordes rebelles;
Mais partout les cordes nouvelles
Ne rendaient que des sons d'amour.

Vous n'aurez jamais votre tour;
Adieu, héros que l'on admire:
Je ne puis trouver sur ma lyre
Que des sons et des chants d'amour.

[1] Ces douze odes ont été mises en musique par l'auteur des paroles.

ODE II.

Φύσις κέρατα ταύροις.

Le paisible habitant de l'onde
Respire dans le sein des mers ;
Le léger citoyen des airs
S'élève et traverse le monde ;
Les hôtes nombreux des forêts
Partagent entre eux la vitesse,
La force, la ruse ou l'adresse,
Au gré de leurs instincts secrets.

Le seul homme eut pour apanage
La prudence et l'habileté.
Il acquit toute autorité
A la faveur de son partage ;
Il paraissait le mieux traité :
Mais à son tour il eut un maître,
Lorsque la nature eut fait naître
Les femmes avec la beauté.

ODE III.

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις.

A MOITIÉ passée
La nuit s'avançait,
Et l'Ourse pressée
Déja s'abaissait;
Les mortels encore,
Las de leurs travaux,
Attendant l'aurore
Cédaient au repos;
Ils goûtaient encore
L'oubli de leurs maux.
Près de ma demeure
J'entends un grand bruit;
L'Amour frappe et pleure
Pour être introduit.
Il pleure; il s'écrie,
Souffrant, éperdu:
Rendez à la vie
Un enfant perdu,
Que transit la pluie
Qui l'a morfondu.

Je vole à ma porte;
J'ouvre, et je reçois

Cet enfant qui porte
Ailes et carquois.
Sous l'eau qui ruisselle
De ses blonds cheveux,
L'azur de son aile
Est terne et fangeux;
Son œil n'étincelle
Que de sombres feux.
Dans mon hermitage
Près de mon foyer,
Tout son équipage
Va se ressuyer.
Touché de tendresse
Je lui prends la main ;
Sa main que je presse
S'échauffe en mon sein;
De sa blonde tresse
L'eau s'écoule enfin.

Il reprend courage,
Il perd sa langueur ;
Il va faire usage
De son arc vainqueur.
La corde en est sèche,
Il veut l'essayer ;
Il prend une flèche,
Un dard meurtrier,
Propre à faire brèche

Au plus dur acier.
Il part, il s'élance
L'arbalète en main;
Et du trait qu'il lance
Me perce le sein.
Il me parle en maître
Après son forfait:
Mon arc, dit le traître,
Me sert à souhait;
Ton cœur va connaître
Quel en est l'effet.

ODE IX.

L'HOMME ET LA COLOMBE,

DIALOGUE.

Ἐρασμίη Πέλεια.

L'HOMME.

D'où viens-tu, colombe légère,
Qui fends les airs si lestement?
Dis-moi, n'es-tu pas la courière
Ou d'une amante ou d'un amant?

LA COLOMBE.

Oui, je suis la courière agile
D'un des favoris d'Apollon;

Et je vais porter à Zirphile [1]
Les billets-doux d'Anacréon.

L'HOMME.

Ne t'a-t-on pas vue à Cythère
Atelée au char de Cypris ?

LA COLOMBE.

D'une ode que Vénus fit faire
Je devins l'échange et le prix.

L'HOMME.

Tu sers donc ce vieillard aimable
Qui chante si bien tour à tour
Et les délices de la table,
Et les délires de l'amour ?

LA COLOMBE.

Je le sers et j'ai sa tendresse ;
Je bois avec lui de son vin ;
Et je voltige en mon ivresse
Au doux son de son luth divin.

L'HOMME.

Bel oiseau trop digne d'envie,
Jouis de l'emploi de tes jours.
Qu'il est doux de passer sa vie
Entre Bacchus et les Amours !

LA COLOMBE.

Oui, mon sort est digne d'envie;
Mais Zirphile attend, et j'y cours.

[1] Dans le grec il y a Bathylle.

Anacréon perdrait la vie
Si je négligeais ses amours.

ENSEMBLE.

LA COLOMBE.	L'HOMME.
Oui, mon sort est digne d'envie;	Bel oiseau trop digne d'envie,
Mais Zirphile attend et j'y cours.	Jouis de l'emploi de tes jours.
Anacréon perdrait la vie	Qu'il est est doux de passer sa vie
Si je négligeais ses amours.	Entre Bacchus et les Amours!

ODE XIV.

Θέλω, θέλω φιλῆσαι.

Etait-ce un songe? Hélas! c'est une vérité.
J'avais toujours résisté
Au dieu qui règne à Cythère.
Nous étions armés en guerre,
Et mon pavois repoussait
Tous les traits qu'il me lançait.
Piqué de ma résistance
Lui-même en mon cœur s'élance;
Je l'y sens précipité
Avec tous les traits d'Hortense,
Et je n'ai plus résisté.
Etait-ce un songe? Hélas! c'est une vérité.

ODE XX.

Ἡ Ταντάλου πότ' ἔστη.

AUTREFOIS en rocher stérile
On vit se changer Niobé.
On vit en hirondelle agile
Se changer la jeune Procné.
Ne puis-je au gré de mon envie,
Par un même bienfait des dieux,
Faire l'échange de ma vie
Avec un sort qui vaut bien mieux ?

Je voudrais être cette glace
Que ton œil fixe si souvent :
Cette tunique qui t'embrasse,
Je voudrais l'être incessamment.
Entends mes vœux, aimable Hortense;
Je voudrais être tour à tour
L'onde qui te baigne, et l'essence
Qui te parfume chaque jour.

Que ne puis-je être la ceinture
Dont s'environne ton beau sein !
Que ne puis-je être la parure
Dont ton bras s'orne le matin !

Qu'alors ma gloire serait sure !
Mais Hortense n'y consent pas.
Que je sois au moins la chaussure
Qui touche à ses pieds délicats.

ODE XXVIII.

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε.

PRENDS ta palette,
Mon cher Damète ;
Peins mon Iris, et peins-la sans la voir.
Et si tu doutes,
Viens et m'écoutes ;
Je vais t'aider à montrer ton savoir.

A ta peinture
Sa chevelure
Offre une teinte où le jais doit briller ;
Et si la cire
Peut y suffire,
Peins les parfums qu'on lui voit exhaler.

D'un front d'ivoire
Sa tresse noire
Doit encor faire éclater la blancheur.
En juste espace

Que ta main trace
Des deux sourcils le contour enchanteur.

La touche fine
Qui les dessine,
Sans les unir devra les approcher.
Près de s'atteindre,
Qu'ils semblent craindre
De se confondre ou de se détacher.

Que la lisière
De sa paupière
En voile noir serve d'ombre à ses yeux.
Qu'elle adoucisse
Par ce service
L'éclat trop vif que nous lancent leurs feux.

Surtout observe
Ceux de Minerve,
Pour te servir de leur céleste azur.
Prends d'Ericine
L'onde argentine
Qui dans les siens mêle un éclat si pur.

Que sur sa joue
L'amour se joue
Parmi la rose et le lait confondus.
Que même teinte

Se trouve empreinte
Sur son beau nez comme au nez de Vénus.

Que sous ta touche
Sa belle bouche
Garde l'attrait qui provoque au baiser :
Lèvres de roses
A demi closes,
Charme puissant qui nous sait embrâser.

Son cou d'albâtre
Que j'idolâtre,
Doit sur la toile avoir tout son éclat.
Là, des trois Grâces
Fais voir les traces
Comme à l'entour du menton délicat.

Enfin, marie
Ta draperie
A son beau corps ; mais sans trop le voiler.
Nouvel Apelle,
Voilà ma belle :
Oui, je la vois, le portrait va parler.

ODE XXX.

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα.

Dans des liens de roses
Nouvellement écloses,
Les neuf Sœurs l'autre jour
Enchaînèrent l'Amour.

Dans un doux esclavage
Pour jamais arrêté,
On le met en servage
Auprès de la Beauté.

Aussitôt Cythérée
Eperdue, éplorée,
Redemande son fils,
Le demande à grands cris.

Mais de son doux servage
L'Amour est enchanté;
Pour jamais il s'engage
A servir la Beauté.

ODE XL.

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι.

Au sein d'une rose
Que cueillait l'Amour,
Une abeille enclose
Dormait l'autre jour :
L'enfant la réveille,
Et soudain l'abeille
Lui piqua la main.
L'enfant de Cythère
Implorant sa mère,
Pleure sur son sein.

Ah ! dit-il, je perds la vie.
Un petit serpent ailé
Sous des fleurs me l'a ravie
Avec son dard affilé.
Ah ! dit-il, je perds la vie.

Vénus le console,
Et guérit ses maux ;
Puis quand il s'envole
Elle dit ces mots :
Si le dard futile

D'un insecte agile
Coûte tant de pleurs ;
Vois combien tes armes
Ont coûté de larmes
A de tendres cœurs.

ODE XLIV.

Ἐδόκουν ὄναρ τροχάζειν.

Le premier jour que j'ai vu Lise,
J'ai fait un rêve assez nouveau.
Je me sentais avec surprise
Avoir les ailes d'un oiseau.
L'Amour veut suivre mon allure,
Mais il était dans l'embarras ;
Un plomb pendait à sa chaussure,
Et gênait ses pieds délicats.

Malgré le plomb, malgré l'obstacle,
Il me suit, il vole, il m'atteint :
Je m'éveille, et j'entends l'oracle
De ce rêve où mon cœur se peint.
Jusqu'à ce jour j'étais volage,
J'avais des ailes en aimant ;
Mais j'ai vu Lise, et mon partage
Est d'être à jamais son amant.

ODE XLV.

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης.

L'AMOUR faisait polir ses armes
Aux ateliers du dieu Vulcain :
Il y versait tout son venin ;
Vénus y versait tous ses charmes.
Mars arriva la lance en main ;
Et sa lance
Qu'il balance
Insultait à l'enfant badin.

L'Amour prend une arme plus sûre ;
Vénus sourit, Mars est atteint ;
Le dieu guerrier souffre et se plaint
Du trait resté dans la blessure.
Tu voudrais l'arracher en vain,
Dit le drôle
Qui s'envole ;
Mon trait doit rester dans ton sein.

ODE LI.

Ἄγε τίς τόρευσε πόντον.

Quoi ! sur un disque on voit la mer gravée !
Quelle magie en peint ici les flots ?
Par quel secret, à l'Olympe enlevée,
Vénus sort-elle ici du sein des flots ?

Oui, je la vois, et la déesse est nue :
De son beau corps j'admire le contour.
L'art du graveur ne dérobe à la vue
Que les appas qu'il faut cacher au jour.

Sous ses beaux bras qu'en nageant elle élève,
L'onde s'écarte et lui fraye un chemin ;
Et ses cheveux que le Zéphir soulève,
En voile d'or s'étendent sur son sein.

L'azur des flots dessous son cou d'albâtre
Relève encor son éclat enchanteur.
Telle une iris par sa teinte bleuâtre
Fait d'un beau lis éclater la blancheur.

Mille dauphins sautillent autour d'elle,
Et mille Amours sont assis sur leur dos :

Tous les poissons pour plaire à l'immortelle,
En jeux divers s'agitent sur les flots.

Elle sourit à leur muet hommage,
Et les précède en nageant vers Paphos.
Là, les mortels adorant son image
Vont lui devoir l'oubli de tous leurs maux.

ODES
D'HORACE.

ODE III, LIV. II.

Æquam memento......

CONSERVONS sur notre ame un empire assuré :
Sans orgueil comme sans envie
Recevons les succès d'un esprit modéré,
Et que la fortune ennemie
Trouve en nous un cœur préparé
A tous les malheurs de la vie.

Nous mourrons, cher ami : le même sort attend
Et le misanthrope sévère
Qui de ses tristes jours éloigne l'agrément,
Et celui qui sur la fougère
Sait vivre tranquille et content
Entre le vin et sa bergère.

Jouissons à loisir, dans ce bois écarté,
Du spectacle de la nature :
Profitons sans effort de l'hospitalité
Que cet ombrage nous assure :

Ecoutons avec volupté
Cette onde claire qui murmure.

Ami, qu'on nous prodigue en ces déserts charmants,
Au bord de ce cristal liquide,
Ces éclatantes fleurs image de nos ans
Que détruit le temps homicide:
Buvons, employons les moments
Que nous laisse la parque avide.

Ces palais, ces jardins avec soin embellis,
Ces plants que vous avez fait naître,
Où la nature et l'art rivaux et réunis
Par vos soins se font méconnaître,
Vos trésors, vos riches lambris,
Tout cela doit changer de maître.

La chaumière du pauvre et le trône des rois
Sont égaux aux yeux de la parque:
Sur le sang des dieux même elle exerce ses droits;
Et l'instant fatal qu'elle marque,
Soumet sans retour à ses lois
Et le berger et le monarque.

Gardons-nous de compter sur le frêle avenir;
Fuyons sa séduisante ivresse:
Ecartons du passé l'importun souvenir,
Et livrons-nous à la paresse:

C'est entre les bras du plaisir
Que l'on doit chercher la sagesse.

ODE VIII, LIV. II.

Ulla si juris......

Si la céleste colère
Vengeait sur tes agréments
Le droit sacré des amants
Que ta bouche mensongère
Trahit à tous les moments,
Tu craindrais d'être légère,
Et je croirais tes serments.

On dirait que la nature
Veut par de nouveaux bienfaits,
T'encourageant aux forfaits,
Récompenser le parjure.
Il redouble tes attraits,
Et te servant de parure
Embellit encor tes traits.

Des vœux faits pendant l'orage
Le nœud facile à briser

* Cette ode et les trois suivantes ont été mises en musique par l'auteur des paroles.

Ne doit plus nous maîtriser:
Ces dieux que la fraude outrage
Osent la favoriser:
Dans leur plus parfait ouvrage
Ils semblent l'autoriser.

Je vois rire Cythérée
De tes volages noirceurs;
Et le tyran de nos cœurs,
Couvrant sa flèche dorée
Du miel des fausses douceurs,
Fait de sa pointe acérée
Couler le sang et les pleurs.

D'un amant honteux de l'être
Tu sais captiver la foi:
En vain il veut fuir ta loi;
Ton caprice est son seul maître,
Te servir son seul emploi;
Et l'univers ne voit naître
Que des esclaves pour toi.

Là je vois un fils rebelle,
Malgré son père en courroux,
S'obstiner à tes genoux:
Ici, l'épouse nouvelle,
Regrettant son jeune époux,
Ne l'attend plus qu'infidèle
S'il s'est offert à tes coups.

ODE XI, LIV. II.

Quid bellicosus......

Majeur. Qu'un peuple jaloux nous outrage,
Qu'il s'anime aux plus fiers combats;
Que la guerre, que les frimats
Signalent à l'envi leur rage;
Mineur. J'attendrai sans le prévenir
Le sort que le ciel me prépare:
Jamais mon esprit ne s'égare
Dans l'abyme de l'avenir.

Majeur. La nature, à ses lois fidelle,
N'est qu'un cercle de changements:
Les jours, les saisons et les ans,
Tout périt et se renouvelle.
Mineur. Bientôt la joie et les amours
Nous fuiront d'un vol trop rapide:
Je vois déja la Parque avide
Filer à regret nos beaux jours.

Majeur. Ne chargeons point notre pensée
D'inutiles et vagues soins
Qui sous le poids des faux besoins
Accablent une âme insensée.

Mineur. Faisons un plus aimable choix:
Que les plaisirs et la mollesse
Servent d'organe à la sagesse
Pour nous dicter de douces lois.

Majeur. Au pied de ces planes champêtres
Voluptueusement assis,
Passons à table sans soucis
Le moment dont nous sommes maîtres.
Mineur. Ceignons-nous des plus belles fleurs;
Buvons, et qu'une douce ivresse
Par sa puissance enchanteresse
Nous cache s'il est des malheurs.

Majeur. Que la naïade fugitive
Qui s'égare entre ces roseaux,
Rafraîchisse au sein de ses eaux,
De ce vin l'ardeur excessive.
Mineur. Célébrons Bacchus tour-à-tour:
Qu'il soit l'âme de notre lyre;
Mais dans notre agréable délire
Gardons-nous d'oublier l'Amour.

Majeur. Viens, Philis, sous ce frais ombrage;
Hâte-toi de combler nos vœux:
Laisse flotter tes blonds cheveux
Au gré du Zéphire volage.
Mineur. Viens former les plus doux accents:

Rivale du dieu de la treille,
Partages avec la bouteille
La gloire de charmer nos sens.

ODE XII, LIV. II.

Nolis longa feræ.....

N'ATTENDEZ pas de mon délire
Des chants dignes de vos loisirs :
Les sons que rend ma faible lyre
Sont au niveau de mes desirs ;
Et jamais elle ne respire
Que la mollesse et les plaisirs.

Qu'un autre en sa sublime veine
Se consacre aux enfants de Mars ;
Qu'il chante leur valeur hautaine
Cherchant la gloire et les hasards,
Et les travaux du fils d'Alcmène,
Et les miracles des Césars.

Le vain éclat d'un noble ouvrage
N'eut jamais de charmes pour moi :
Epris de l'objet qui m'engage,
J'aime à chanter sa douce loi,

Ses yeux, sa voix, son fin corsage,
Et la constance de sa foi.

Que de grâce elle fait paraître
Parmi les champêtres ébats
Des nymphes qu'à l'ombre d'un hêtre
Elle entrelace en ses beaux bras,
Sautant sur les fleurs qu'a fait naître
La molle empreinte de ses pas!

Qu'un autre à son gré multiplie
Et ses trésors et ses emplois:
Je ne lui porte point d'envie;
Et je préfère mille fois
Un seul cheveu de ma Lydie,
Aux trésors qu'entassent les rois.

Quand sur ses lèvres que je presse
J'ose déposer mes soupirs,
Gages brûlants de ma tendresse
Et doux témoins de ses desirs,
Son ame semble en cette ivresse
Voler au devant des plaisirs.

Tantôt par un tendre artifice
Elle feint de fuir mes transports:
Elle sait par ce doux caprice,
Qui rend mes feux toujours plus forts,

Au bien qu'il faut que je ravisse
Unir le prix de mes efforts.

Tantôt plus vive en sa tendresse,
M'invitant à de doux excès,
Et la volupté qui la presse
L'armant encor de nouveaux traits,
Je sens renaître en mon ivresse
Les desirs qu'elle a satisfaits.

ODE IX, LIV. III.

Donec gratus eram.....

HORACE.

Plus heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie:
Nul autre amant n'osait prétendre à tes faveurs;
Seul je régnais sur ma Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étaient beaux, quand des soins les plus doux
Tu payais ma flâme sincère!
Vénus me regardait avec des yeux jaloux:
Chloé n'avait pas su te plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix organe des amours,
A mes yeux Chloé seule est belle.

Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le charmant Calaïs, plus beau que les amours,
Plaît seul à mon ame ravie :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi! si mes premiers feux ranimant leur ardeur
Etouffaient une amour fatale ?
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur
Chloé te laissait sans rivale ?

LYDIE.

Calaïs est charmant, mais je n'aime que toi;
Je te rends tes droits sur Lydie :
Heureuse également sous cette douce loi
De perdre ou de passer ma vie!

ODE XVI, LIV. III.

Inclusam Danaen.....

AU FOND d'une prison d'airain
Qui lui semblait inaccessible,
Acrise se croyait certain
De rendre sa fille invisible;
Mais le maître de l'univers

Et l'aimable fille des mers
Riaient de sa folle pensée,
Sûrs de fermer les yeux jaloux,
Par la séduisante rosée
Qui ne connaît point de verroux.

Fier rival du pouvoir des dieux,
L'or, inépuisable en miracles,
Séduit les cœurs, charme les yeux,
Et renverse tous les obstacles.
Tout ressent son charme puissant:
Par lui l'esclave gémissant
Trouve sa chaîne plus légère.
Les Grecs à Philippe soumis,
Font priser les trésors du père
A l'égal des exploits du fils.

C'est seulement sous ces beaux traits
Que l'abondance doit paroître;
Mais nous corrompons ses bienfaits
Par la fureur de les accroître.
Les justes dieux n'ont assuré
Qu'au cœur paisible et modéré
Un plaisir certain et facile.
J'abjure l'or et ses appas,
Pour goûter le bonheur tranquille
De ceux qui n'en souhaitent pas.

Un clair ruisseau, de petits bois,

Une fraîche et tendre prairie,
Me font un trésor, que les rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance :
Le riche est au sein des plaisirs
Moins heureux par la jouissance,
Que malheureux par les desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale ;
Ni vins rares, ni mets exquis
Ne couvrent ma table frugale :
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure necessité
J'ignore l'affligeante peine :
Je jouis d'un destin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécène,
Si je voulais former des vœux ?

Mais je sais borner mes desirs
Par une heureuse et sage étude ;
Et, sans goûter moins de plaisirs,
J'éprouve moins d'inquiétude.
Le cœur altéré de bienfaits,
Par d'intarissables souhaits
Est pauvre au milieu des richesses.

Heureux qui, sans trouble ni soins,
Reçoit des divines largesses
Ce qui suffit à ses besoins!

ODE XXI,[1] LIV. III.

O nata mecum......

AIMABLE fille de la treille,
Doux charme de l'oisiveté,
Fidèle ami, chère bouteille,
Viens, amène la volupté.

Que dans l'ardeur de ton délire,
Nos jours passent comme un instant;
Obéis aux sons de ma lyre:
Hâte-toi, Messala t'attend.

Ne crains pas son air de rudesse,
Formé sur de graves leçons:
La voix qu'inspire la sagesse
Ne dédaigne pas tes chansons.

Souvent cette morale austère
Dont Caton voulut s'étayer,
Célébrant ton joyeux mystère
Avec toi daigna s'égayer.

[1] Mise en musique par l'auteur des paroles.

Par une douce violence
Tu commandes à nos humeurs ;
Tu forces la haine au silence ;
Tu sais t'assujettir nos mœurs.

Tu dérides le front du sage,
Sous la douce ivresse abattu ;
Et tu sers le libertinage
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la politique
Se lève à tes moindres efforts ;
De sa plus secrette pratique
Tu découvres tous les ressorts.

Par toi le pauvre qu'on opprime
Perd un douloureux souvenir,
Et dans le transport qui l'anime
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, et que les Grâces badines
Qui ne t'abandonnent jamais,
Des plaisirs que tu nous destines
Redoublent encor les attraits :

A la lueur de cent bougies,
Rivales de l'astre du jour,
Nous célébrerons tes orgies
Sans songer même à son retour.

ODE XXIV, LIV. III.

Intactis opulentior......

Quand tout l'or de l'Arabie
Enflerait vos magasins;
Quand, nouveau roi de Phrygie,
Tout serait or sous vos mains;
Si le temps que rien n'arrête,
Sur votre superbe tête
Grave les traits de la mort,
Rien ne saurait vous défendre :
L'or est égal à la cendre
Dans la balance du sort.

Et toi, peuple [1] heureux et sage
Qu'Alexandre respecta,
Conserve à jamais l'usage
Que la raison te dicta.
Qu'en ta course vagabonde
L'interêt, ce dieu du monde,
Te laisse ignorer sa loi;
Qu'une richesse commune
T'asservissant la fortune
En fixe le juste emploi.

[1] Les Scytes.

Là jamais une autre épouse,
Abusant de son crédit,
Ne traite en mère jalouse
Les enfants d'un premier lit.
L'appât d'une dot immense,
Au caprice, à la licence
N'acquiert pas l'impunité ;
La femme simple et timide
N'a que la vertu pour guide,
Et pour dot la chasteté.

Romains, quelle âme assez belle
Enfantera le dessein
D'appeler sur ce modèle
Les vertus dans votre sein ?
A son généreux courage
J'ose assurer le suffrage
Et l'amour de l'avenir :
Tous les temps, pleins de sa gloire,
Dresseront à sa mémoire
Les autels du souvenir.

Sévère, mais équitable,
La seule postérité
Est l'organe respectable
Qu'a choisi la vérité.
Sans cesse en proie à l'envie,
Les héros pendant leur vie

Gémissent sous son effort :
C'est ainsi qu'elle se venge
De l'éternelle louange
Que leur assure la mort.

Contre le torrent des vices
Que sert d'élever la voix
Quand le crime est sans supplices ?
Sans mœurs que servent les lois ?
Les orages, la tempête,
Travaux, périls, rien n'arrête
L'active cupidité.
La vertu se décourage,
Et l'opprobre est le partage
De la triste pauvreté.

Moins précieux qu'inutile,
Et plus dangereux encor,
Source en mille maux fertile,
Père des crimes, c'est l'or.
Détruisons ce monstre infâme ;
Qu'anéanti par la flâme
Ou dans l'abyme des mers,
Il serve enfin à l'usage
Le seul que prescrit le sage
Et qu'ignore l'univers.

Rougissons de la bassesse

Où, sans crainte du mépris,
L'interêt et la mollesse
Avilissent nos esprits.
Dans sa naissante avarice,
Le fils pour tout exercice
Ne connaît que l'art des jeux,
Tandis que plus lâche encore
Son père se deshonore
Pour enrichir ses neveux.

C'est ainsi que les ravages
D'une indigne passion
Etendent sur tous les âges
Leur fatale impression :
Mais une juste disgrâce,
Des biens que l'avare entasse
Sait écarter les plaisirs ;
Et la céleste puissance
Lui ravit la jouissance
Et lui laissa les desirs.

EPODES, ODE II.[1]

Beatus ille......

Trop heureux qui loin des affaires,
Sans desirs comme sans besoins,
Fait valoir le champ de ses pères,
Et se refuse à d'autres soins !
De la trompette sanguinaire
Il n'entend pas la fière voix,
De la fortune mercenaire
Il ne suit pas les dures lois.

Il rit du frivole avantage
Dont le courtisan est épris,
Et l'intrigue au double visage
N'obtient de lui que des mépris.
Fidèle aux lois de la nature
Seule elle fait tous ses plaisirs,
Et ses besoins sont la mesure
De ses goûts et de ses desirs.

Tantôt à sa vigne abondante
Il unit de jeunes ormeaux,
Tantôt dune main bienfaisante

[1] Mise en musique par l'auteur des paroles.

Il en élague les rameaux.
Tantôt à l'ombre de sa treille
Il compte ses troupeaux naissants,
Il serre les dons de l'abeille,
Il tond ses agneaux bondissants.

Lorsque Pomone en ses contrées
A mûri ses dons précieux,
Il charge ses mains épurées
Des plus beaux fruits, qu'il offre aux dieux.
Sous un vieux chêne il sait attendre
Le déclin du brûlant soleil:
Puis sur un gazon frais et tendre
Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée,
Fardeau léger des arbrisseaux,
S'unissent pour hâter Morphée,
Au doux murmure des ruisseaux.
Quand la nature pâlissante
Perd ses attraits et nos plaisirs,
La terre sèche et languissante
Peut encor charmer ses loisirs.

L'appât qu'il sème avec adresse
Attire et trompe les oiseaux;
Il voit leur troupe qui s'empresse
A s'enfermer sous ses rézeaux.

En vain par la plus prompte fuite
Le cerf se dérobe au trépas ;
Les chiens qu'on met à sa poursuite
Font voler la mort sur ses pas.

Parmi tant de plaisirs tranquilles
Qui se remplacent tour à tour,
Le maître heureux de ces asiles
Ignore jusqu'au nom d'amour.
Si le dieu d'hymen à ses chaînes
Asservit son paisible cœur,
C'est sans en connaître les peines
Qu'il en éprouve la douceur.

Jamais par sa compagne active
Pour le servir rien n'est omis :
Il trouve aussitôt qu'il arrive
Près d'un bon feu le couvert mis :
D'une main soigneuse elle étale
Les doux mets qu'a proscrits Plutus,
Et dont l'abondance frugale
Retrace l'âge des vertus.

Le lait tiré dans la journée,
Les fruits mûrs cueillis le matin,
Le vin de la dernière année,
Voilà les apprêts du festin :
Sans cesse règne à cette table,

Parmi des mets peu somptueux,
Cette liberté délectable
Qui fuit les repas fastueux.

Qu'il est doux de voir sur la brune
Rentrer son troupeau gras et sain !
De pouvoir au clair de la lune
Le compter le verre à la main !
Tandis qu'autour de leur bon maître
D'un même cœur joignant leurs voix,
Les esclaves qu'il a vus naître
Bénissent leur sort et ses lois.

Quand l'usurier Alfus lui-même
Nous trace un si riant tableau,
On croit que changeant de système
Il veut aller vivre au hameau ;
Mais à la fin de sa peinture
A quoi le voit-on s'empresser?
C'est à placer avec usure
Les fonds qu'il vient de ramasser.

IMITATIONS

DE

TIBULLE, OVIDE

ET

PROPERCE.

IMITATION
DE TIBULLE,
ELEG. III, LIV. II.

Rura meam......

COMMENT crois-tu qu'on peut vivre à la ville,
Cher Ligdamis ? Ma Délie en a fui :
L'Amour la suit; Vénus vole après lui.
Vois sous leurs pas ce côteau plus fertile
D'un pur éclat s'embellir aujourd'hui.
Le tendre Amour mêle sa voix touchante
Aux durs accents du peuple de Cérès.
Dieux! que ne suis-je à fendre les guérets!
Que sous les yeux de celle qui m'enchante,
Avec ardeur, une bêche à la main,
Je tracerais le pénible chemin
Des bœufs tardifs qui sillonnent la plaine!
En vain mon corps, novice en ces travaux,
Craindrait les feux que le solstice amène:
Qui sait aimer peut-il sentir des maux?
Le beau Phébus a soigné les troupeaux.
Que lui servit sa lyre enchanteresse,
Et ce grand art qu'il apprit à Chiron?
L'Amour, plus fort que l'art et la sagesse,

Fit un berger du dieu de l'Hélicon.
Là, s'oubliant au bord d'une onde pure,
Le dieu du jour dépouille ses rayons;
Le dieu des arts forme de vils clayons:
Vase rustique, ou la crème s'épure
Par cent canaux avec art compassés,
Qu'ouvre un tissu de joncs entrelacés
A la liqueur que le levain sépare.
Là poursuivant un chevreau, qui s'égare,
Le dieu parcourt les bois et les déserts;
Sa fière sœur en rougit dans les airs.
L'œil le plus sûr ne peut plus reconnaître
Ses blonds cheveux en désordre mêlés;
Latone en pleure, elle qui les vit craître
Sur son beau front avec grâce étalés.
Par les clameurs d'un bêlement stupide
Ses beaux concerts chaque jour sont troublés,
Tandis qu'en vain une foule timide
Court et murmure aux autels de l'Elide,
Interrogeant pour la première fois
Un marbre sourd et des prêtres sans voix.
Que fait le dieu si fécond en miracles?
Sous un toit vil, Apollon méconnu
Aime et languit : Dodone est sans oracles,
Délos sans maître, et Delphes sans vertu.
Heureux le temps où la troupe immortelle,
Pour s'oublier dans le sein d'une belle,
Osa quitter le céleste séjour!

Ce temps n'est plus. La honte suit l'amour :
Honte charmante, et qu'un amant préfère
Au triste honneur d'être dieu sans aimer.
Mais toi, Cérès, dont l'autel solitaire
Retient l'objet qui seul m'a su charmer,
Puisse la terre, à ton ordre indocile,
Ne s'imbiber que d'un germe stérile,
Sécher tes dons, les brûler dans son sein!
Et toi, Bacchus, dont le culte inhumain
Loin de la ville entraîne ma maîtresse,
Apprends de moi que ta liqueur traîtresse
Vaut moins cent fois qu'un regard de ses yeux.
Puissent périr tes raisins odieux !
Triste Cérès, que tes moissons périssent !
Et qu'imitant nos antiques ayeux,
L'eau nous abreuve et les glands nous nourrissent !
Contents des fruits qui prévenaient leurs soins,
Ignorant l'art qui prévient la nature,
Ignorant tout, en aimèrent-ils moins ?
Un gazon frais au bord d'une onde pure,
Etait le lit, le trône de l'amour.
L'amour heureux se montrait au grand jour.
Vit-on alors les Argus d'une belle,
Vit-on le fer d'une porte cruelle,
Tromper l'espoir d'un amant attendu ?
Siècle sans arts, en vain je te rappelle ;
C'est sans retour que nous t'avons perdu.
Ami, je pars : les travaux, les entraves,

Vont s'assortir au rang de citoyen.
De ma Délie enviant les esclaves
J'aime leur sort, leur sort sera le mien.
Voir les beaux yeux de l'aimable Délie,
Lui dévouer ma liberté, ma vie,
Porter ses fers : c'est mon unique bien.

TRADUCTION D'OVIDE.

AMOR. LIB. III, ELEG. IV.

Non ego mendosos......

Je ne viens point déguiser mes erreurs ;
Je les avoue, et n'en fais point mystère :
Se pourra-t-il que mon aveu sincère
A l'indulgence excite mes lecteurs ?
Je hais mon vice, et ne m'en puis défaire.
Charge qui blesse est un rude fardeau !
Je perds la force, et ma barque légère
Cède au torrent et suit le fil de l'eau.
Je n'ai jamais d'objet que je préfère :
J'ai cent raisons toujours d'être amoureux.

En me voyant l'une baisse les yeux :
Elle m'enflamme et sa pudeur m'enchante.
Une autre a-t-elle un air volupteux ?
Au jeu d'amour elle sera fringante.

Je ne crains pas la prude ; elle a des sens,
Et veut jouir sous l'air de la décence.
Flore est sans art : j'aime son ignorance ;
Et dans Lycé j'adore les talents.

A Callimaque Arisbe me préfère ;
Elle me charme autant que je lui plais.
Cloris, dit-on, trouve mes vers mauvais ;
Sur mes genoux je la rendrai moins fière.

Mon cœur palpite au moindre mouvement
D'une beauté mignonne en sa mollesse ;
Une autre est forte, et manque de souplesse?
Elle en prendra dans les bras d'un amant.

Zirphile chante avec tant d'agrément,
Que je voudrais presser sa belle bouche
Par cent baisers au milieu de son chant ;
Et quand les doigts d'Eglé si savamment
Font de son luth résonner chaque touche,
Qui ne serait épris de son talent?

Une autre encore me charme par sa danse,
Quand ses beaux bras se meuvent en cadence,
Et que son corps qu'elle plie à son gré
Avec tant d'art mollement se balance.

Mais, sans parler de moi, qui suis livré
A tous objets, supposez à ma place
Quelque Hippolyte avec un cœur de glace ;
Et vous verrez Hippolyte enivré.

Chloé me plait dans sa taille effilée ;

D'une héroïne elle a le noble port:
Je me la peins dans mon lit étalée,
Le mesurant de l'un à l'autre bord.
Lise est petite, elle en a plus de grace :
Petite et grande ont droit aux mêmes vœux.

Phriné, Doris, m'enflamment toutes deux :
L'une est rustique, et sa beauté se passe
Des ornements ; mais ne sait-on pas bien
L'art d'embellir et d'orner ce qu'on aime ?
L'autre se pare; elle n'oublira rien
Pour m'étaler ses attraits elle-même.

Une peau brune ou blanche est pour mon goût
Du même prix : le plaisir est partout.
Vois-je flotter autour d'un cou d'ivoire
Des cheveux noirs? c'est Léda que je voi;
Et s'ils sont blonds, c'est l'Aurore pour moi.

Ainsi mon cœur rappelant chaque histoire,
De chaque objet suit aussitôt la loi.
J'aime à la fois l'âge mûr, la jeunesse :
Par ses attraits celle-ci m'intéresse ;
Et l'âge mûr m'attache par son art.

Enfin, qu'un jour j'entende par hasard
Vanter dans Rome une beauté nouvelle:
Je veux l'aimer, je veux être aimé d'elle.

OVIDE,

AMOR. LIB. III, ELEG. XIX.

Non ego ne pecces......

Soyez sans foi : vous êtes jeune et belle,
Vous devez trahir vos serments.
Je ne veux pas que vous soyez fidelle :
Mais cahez-moi vos changements.
Par le secret le crime entier s'efface,
Et l'aveu seul en est honteux.
Quelle fureur d'en conserver la trace!
Faites du moins qu'il soit douteux.
L'extérieur se doit à la décence :
Il est de favorables lieux,
Réduits charmants, séjour de la licence ;
Là, vous cachant à tous les yeux,
De voluptés sans scrupule enivrée
N'écoutez plus que votre cœur.
Par le secret votre gloire assurée
Vous livre sans honte au vainqueur.
Ne cachez rien à la brûlante vue
Du complice de vos forfaits :
Que dans ses bras, de votre beauté nue
Il dévore tous les attraits ;

Sur le corail de votre belle bouche
  Qu'il suce le miel des desirs;
Faites cent fois chanceler votre couche
  Sous le doux poids de vos plaisirs.
Là sans pudeur que votre voix prononce
  Ces mots... ces mots voluptueux
Par qui d'amour le mystère s'annonce;
  Mais que d'un maintien vertueux
L'œil du matin trouve en vous l'apparence:
  Daignez désavouer la nuit,
Et laissez-moi jouir de l'ignorance
  Dont la douce erreur me séduit.
De vos cheveux réparez l'édifice :
  L'amour est souvent indiscret ;
Mais qu'à l'instant la main de l'artifice
  Rétablisse votre secret.
Du messager de votre amour coupable
  Daignez me dérober les pas :
Daignez couvrir d'un voile secourable
  Ces marques qui sur vos appas
En traits de feu tracent vos perfidies :
  Cachez ces vestiges honteux,
De la débauche empreintes trop hardies.
  Respectez l'ombre de ces nœuds
Dont tant de fois nous serrâmes la chaîne;
  Sauvez-moi des tourments jaloux.
Un froid mortel me court de veine en veine :
  Je veux mourir, mais avec vous.

J'aime, je hais ce qu'il faut que j'adore :
  Je voudrais vous abandonner;
Et je sens trop que je vous aime encore
  Assez pour vous tout pardonner.
Niez les faits dont mon amour s'offense :
  S'ils se sont passés à mes yeux
Niez encor, démentez ma présence ;
  Mon tendre cœur vous croira mieux.
Oui, je verrais la trame criminelle
  Qu'un fol amour vous fait ourdir,
Niez toujours : je vous croirai fidelle ;
  Mais souvenez-vous de mentir.

IMITATION DE PROPERCE,

ELEGIE IX, LIV. II.

Trop haultement ne peut s'apprécier
Le juste los de qui nous sut pourtraire
L'enfant Amour, et circonstancier
Par attributs, tous les tours qu'il sait faire.
Arc et bandeau lui donna sagement,
Ailes aussi. J'en eusse fait autant;
J'en porte au cœur l'empreinte toute telle.
Toute ! j'ai tort, car le mien n'a point d'aile.

TEXTE LATIN.

Quicumque ille fuit puerum qui pinxit amorem,
Nonne putas miras hunc habuisse manus?
Idem non frustrà ventosas addidit alas:
Fecit et humano corde volare deum.
In me tela manent, manet et puerilis imago:
Sed certè pennas perdidit ille suas.

IMITATIONS

DE

DIFFÉRENTS MORCEAUX

DE

POÉSIE ITALIENNE.

AMARILLIS,

PASTOR FIDO, ACTE II, SCÈNE V.

Profond silence des forêts,
Désert chéri, solitude tranquille,
Séjour heureux d'une innocente paix,
Que j'aime votre doux asile !
Ah ! si le ciel m'avait permis
De vivre au gré de mon envie,
Si je pouvais passer ma vie
A l'ombre de vos doux abris,
Je me croirais dans l'élysée
Où reposent les demi-dieux.
Mon âme s'est désabusée
De ces faux biens, qu'en d'autres lieux
Aux vains desirs la fortune concède.
Malheureux qui s'en éblouit !
Plus on en a, moins on jouit :
On en est possédé plus qu'on ne les possède ;
On n'acquiert rien, on perd la liberté.
Que nous sert dans notre jeunesse
L'avantage de la beauté,
Celui même de la sagesse ?
Que sert d'être du sang des dieux ?
Que servent tous les dons de la terre et des cieux ?
Champs féconds, riants paysages,

Troupeaux nombreux, gras pâturages,
Riches moissons, grains à souhait,
Que servent tous ces avantages
Si le cœur n'est pas satisfait?
Heureuse la simple bergère !
Elle n'a pour couvrir son sein
Qu'un tissu d'étoffe grossière,
Mais aussi blanche que son teint :
Tout son trésor c'est elle-même :
Riche en son indigence extrême,
Ignorant les desirs, la crainte ou la douleur,
Elle n'a rien ; mais elle a le bonheur.
Elle doit tout à la nature,
Sans que l'art s'y mêle jamais.
Le lait, le miel, frugale nourriture,
Entretiennent sans nuls apprêts
De sa peau la blancheur si pure,
Et la fraîcheur de ses attraits.
Voisine des rives d'un fleuve,
Elle s'y rend soir et matin,
Et la même onde qui l'abreuve
Lui sert aussi de miroir et de bain.
Toujours paisible et satisfaite,
Elle ignore dans sa retraite
Jusqu'au nom même du malheur :
Le malheur ne saurait l'atteindre.
Que le ciel s'obscurcisse et s'arme avec fureur;
Que la grêle en tous lieux répande la terreur;

Elle n'a rien, que pourrait-elle craindre?
Elle n'a rien, mais elle a le bonheur.
Un unique soin l'intéresse :
Doux intérêt qui sans trouble la presse.
Elle garde un troupeau chéri
Qu'elle conduit au pâturage :
Elle y rencontre un berger favori
Que l'amour sous ses lois engage.
L'amour, l'amour tout seul lui destina son cœur.
Là, tandis que les brebiettes
Vont paissant les tendres herbettes,
Le berger se repaît du spectacle enchanteur
Des yeux tendres de sa bergère.
Tous deux sous l'ombre solitaire
D'un buisson de mirtes épais,
Vont se contempler sans mystère,
Et se dire de doux secrets.
Tout haut la bergère soupire :
Son amour est naïf, son cœur est innocent;
Elle dit tout ce qu'elle sent;
Ce qu'elle sent elle l'inspire.
Heureuse vie, où l'on ne connaît pas
Ces tourments, ce trouble, ces craintes
Qui font souffrir par leurs vives atteintes
Mille morts avant le trépas !
Etat obscur, douce misère
Que suit la liberté du cœur !

Que ne puis-je être la bergère !
Elle n'a rien ; mais elle a le bonheur.

AMINTA, sc. I, act. II.

Picciola e l'ape.....

LE SATYRE.

L'ABEILLE est bien petite et son dard est bien court ;
Voyez pourtant quelles sont ses piqûres !
C'est ainsi que l'enfant Amour
Nous fait de cuisantes blessures.
Rien n'est si petit sous les cieux
Que cet enfant : voyez au moindre espace
Comme il s'introduit et se place :
Tantôt au fond de deux beaux yeux,
Caché sous leurs paupières fines ;
Tantôt parmi de blonds cheveux,
Tressant leurs boucles argentines ;
Et tantôt dans ces jolis trous
Qu'un souris caressant et doux
Creuse au bord d'une belle joue.
C'est là que le cruel se joue
A lancer sans pitié sur nous
Des traits dont l'atteinte est mortelle.
Sylvie en a l'honneur : c'est aux yeux de la belle

Que l'Amour aiguise ses dards.
Dieu cruel! bergère cruelle !
Ils ont percé mon cœur de toutes parts.
Voir Sylvie, et vivre auprès d'elle,
Est plus dangereux mille fois
Que d'errer seul au fond des bois.
Là, sous la riante verdure,
Tous les monstres de la nature
Ont leur repaire redouté;
Et l'ingrate qui me tourmente,
Sous l'enveloppe trop charmante
Des grâces et de la beauté
Dont à nos yeux elle se pare,
Recèle dans son cœur barbare
Haine, mépris et cruauté.
Voilà les monstres redoutables
Qui ne s'apprivoisent jamais,
Tandis que plus doux, plus traitables,
Ceux que renferment les forêts
S'adoucissent par les bienfaits.
Tu méprises les fleurs nouvelles
Que je viens t'offrir le matin:
Pourquoi les comparer à celles
Qui se mélangent sur ton teint ?
Tu refuses avec dédain
Les pommes que je te présente:
Celles qui soulèvent ton sein
Ont sans doute un contour plus fin,

Une forme plus séduisante.
Quand je t'apporte un vase plein
De la liqueur que dépose l'abeille,
Je le vois tomber de ta main
Avec mépris, et tu songes soudain
Qu'un autre miel plus doux et plus divin
Humecte ta lèvre vermeille.
Je ne saurais te faire un don
Qui puisse être en comparaison
Avec ceux qui sont ton partage;
Mais, faute d'un plus riche hommage,
Je me donne moi-même à toi:
Beauté cruelle, accepte-moi.
Je ne suis qu'un pauvre sauvage,
Mais suis-je digne de mépris?
Je me suis vu dans l'onde claire
Qui coule sous ces doux abris;
Et si son miroir est sincère
Ma figure vaut bien son prix.
Je n'ai point l'élégante allure,
Je n'ai point la molle parure
Des jolis bergers d'alentour;
Mais ma peau brune et ma haute stature,
Mes bras nerveux et ma forte encolure,
Annoncent comment tour à tour
Je sais servir Mars et l'Amour.
Fais-en l'épreuve quelque jour.
Tous ces hommes en mignature

Qui sans cesse te font la cour,
Oseront-ils, comme moi, te défendre
Dans les halliers voisins de ton séjour,
Du sanglier qui viendra t'y surprendre?
Fais-en l'épreuve quelque jour.
Non, non, je le dis sans détour,
Ce n'est point ma laideur, c'est ma seule indigence
Qui contre moi soulève ta fierté:
Tu méprises ma pauvreté :
Partout l'or a la préférence;
Dans les cités et dans les champs encor
Partout on cherche l'opulence.
Ce méchant siècle est bien le siècle d'or.
Périsse à jamais la mémoire
Du premier qui montra l'art trop accrédité
De mettre à prix l'amour et la beauté !
Que sans repos, sans honneur et sans gloire,
De l'avenir justement détesté,
Il ne puisse jamais entendre
Souhaiter la paix à sa cendre !
Qu'en horreur à tous les vivants,
Livrée aux outrages du temps,
Par les plus vils troupeaux incessamment souillée,
Sous le pied des passants incessamment foulée,
Elle soit le jouet des vents!
Malheureux corrupteur, dont l'infâme avarice
Avilit de l'amour la noble pureté,
Le flétrissant par la vénalité,

Est-il quelque horrible supplice
Que ton crime n'ait mérité ?
Mais que dis-je ? et pourquoi des soupirs et des larmes ?
Chacun n'a-t-il donc pas ses armes
Pour le servir dans ses besoins ?
La nature en a pris les soins.
Le lion eut la griffe, et le cerf la vitesse ;
La femme reçut la beauté,
La grace et la délicatesse ;
Moi, j'ai la force et l'intrépidité.
Je veux user de mon partage,
Et, sans supplier davantage,
Ravir le bien qu'on refuse à mes vœux.
Je sais qu'assez près de ces lieux
Il est une claire fontaine
Où souvent ma belle inhumaine
Va rafraîchir ses doux attraits :
Elle s'y plonge toute nue ;
Un pasteur m'a dit l'avoir vue,
Et m'a montré ses asiles secrets.
Là, m'embusquant sous les buissons épais,
Je guetterai, je saisirai la belle.
Que fera-t-elle alors ? que pourra-t-elle ?
Je presserai ce corps si délicat,
Je soumettrai ce cœur ingrat :
Rien ne pourra mettre obstacle à ma gloire ;
Et je sortirai du combat,
Teint des couleurs de la victoire.

CHŒUR

A LA FIN DU I.er ACTE DE L'AMINTE.

Oh ! le beau temps que l'âge d'or était !
Non pour le lait qui coulait des fontaines,
Ni pour le miel qui distillait des chênes,
Ni pour les grains que la terre portait
Sans que le soc ouvrît le sein des plaines.
Les serpents étaient sans venin ;
L'horison était sans nuages ;
Et l'air toujours pur et serein,
Sans chaud, sans froid et sans orages :
Enfin la mer sur ses tranquilles eaux
Ne portait point à de lointains rivages
L'homme cherchant à d'étrangères plages
Ou des sujets ou des besoins nouveaux.
Ainsi, sans périls, sans travaux,
Partout la nature tranquille
Nous offrait un bonheur facile
Aux jours heureux de l'âge d'or.
Mais un bien mille fois plus précieux encor,
L'honneur, ce fantôme frivole,
Trompeuse et chimérique idole,
Ce vain nom sans réalité

N'était pas encore inventé.
Bientôt le vulgaire peu sage
En fit une divinité
Qui nous ravit la liberté.
Mais aux beaux jours du premier âge,
La fantastique déité,
Sans nom et sans autorité;
N'étouffait point par une loi barbare
Celle qu'un dieu de plaisirs moins avare
A gravée au cœur des amants :
Douce loi de la nature,
Qui nous laisse sans murmure
Suivre nos tendres penchants.
Alors sur les vertes fougères
On vit les amours sans bandeau,
Sans arc, sans carquois, sans flambeau,
Se mêler parmi les bergères,
Et former des danses légères
Avec les bergers du hameau.
Là, mille amants pressés de leur tendresse,
Dans une mutuelle ivresse
Entremêlaient leurs jeux des plus tendres baisers;
Là, les bergères ingénues
Ne rougissaient point d'être nues
Aux yeux des amoureux bergers;
L'Hamadryade sans contrainte
Livrait les lys de son beau sein,
Comme les roses de son teint,

A la douce et brûlante atteinte
Des lèvres du jeune Sylvain ;
Et l'onde claire qui serpente
Parmi ce champêtre jardin ,
Recevait l'amant et l'amante
Réunis dans le même bain.
Faux honneur, qui te plus à feindre
D'injustes lois , de tristes mœurs,
Tu nous ouvris la source des malheurs ,
En fermant celle où peut s'éteindre
La brûlante soif de nos cœurs.
C'est de toi seul que deux beaux yeux apprennent
A se baisser, à voiler leurs regards ;
Et pour toi seul de beaux cheveux se tiennent
Sous un réseau cachés de toutes parts.
C'est toi qui vins mettre à la place
D'une si douce liberté,
L'insipide et fâcheuse glace
D'une sauvage austérité :
Tu mis, par les règles frivoles
De tes bizarres jugements,
De la réserve en nos paroles
Et de l'art dans nos mouvements :
Aux plaisirs purs des vrais amants
Tu sus imprimer une tache :
Dénaturés par tes décrets,
C'est un larcin dont on se cache,
Et qui trop souvent nous arrache

Et des larmes et des regrets.
Fier honneur, voilà ton ouvrage,
Dont le fruit est notre esclavage
Sous le joug de tes dures lois.
Mais toi qui règnes chez les rois,
Toi le tyran de la nature
Et de l'amour tout à la fois,
Dis-moi, que fais-tu dans nos bois
Dont l'obscurité doit t'exclure ?
Va troubler le sommeil des grands,
Et laisse-nous aux derniers rangs
Vivre sous notre humble masure
Suivant la loi des premiers temps.
Aimons, aimons : la vie humaine,
Que le temps trop avide entraîne,
N'a qu'un petit nombre de jours.
Le soleil à nos yeux ne finit sa carrière
Que pour en reprendre le cours ;
Mais quand à sa douce lumière
Le temps ferme notre paupière,
Elle se ferme pour toujours.

IDYLLE

TIRÉE DE LA FILLI DI SCIRO, act. I, sc. IV.

AMYNTAS.

Beaux lieux où commença ma vie,
Ruisseau dont la rive fleurie
Borde l'enceinte de nos bois,
Epis dorés de ma patrie,
Frais ombrage, verte prairie,
C'est donc vous qu'enfin je revois !
Mais vous n'avez point ma Célie :
Ruisseau charmant, ombrage frais,
Riches moissons, tendre prairie,
Je ne vous trouve plus d'attraits.
Où donc es-tu, toi que j'adore ?
Où crois-tu pouvoir te cacher ?
Ton Amyntas ne vit encore
Que pour te voir ou te chercher.
Au fond des plus sombres vallées,
Aux forêts les plus reculées,
Partout je serai sur tes pas.
Trace fugitive et légère
Des jolis pieds de ma bergère,
Non, vous ne m'échapperez pas :

Je saurai trop bien vous connaître
Aux parfums, aux rares couleurs,
A la multitude des fleurs
Que leur empreinte aura fait naître.
L'air que Célie a respiré,
Je le respirerai moi-même :
Plus léger et plus épuré,
Sans peine je reconnaîtrai
Avec transport, je goûterai
Sa fraîcheur, sa douceur extrême.
Dans les champs et dans les buissons
Où la rose au jasmin s'allie,
Je verrai le teint de Célie;
Dans les épis de nos moissons
Je verrai ses beaux cheveux blonds;
Et dans l'astre qui nous éclaire
Le brillant éclat de ses yeux.
Mais que dis-je? et quelle chimère !
Que me font les fleurs de la terre?
Que me font les astres des cieux
Quand je ne vois pas ma bergère?
Non, ni les astres, ni les fleurs
Ne peuvent rendre pour me plaire
Ni son éclat ni ses couleurs.
Reviens, unique objet que j'aime :
Tout autre objet n'est rien pour moi;
Rien ne t'égale que toi-même,
Rien ne te ressemble que toi.

LES ADIEUX DE MÉTASTASE.

Ecco quel fiero instanti......

AH ! quel affreux supplice !
Ma Nice, adieu ma Nice.
Crois-tu donc que je puisse
Vivre un instant si loin de toi ?
Sans paix, sans espérance,
Je n'aurai que souffrance.
Et toi dans mon absence
Daigneras-tu songer à moi ?

Ma fortune est passée ;
Ma vie est délaissée :
Qu'au moins par la pensée
Mon cœur soit toujours avec toi.
Te chercher ou te plaire
C'est là sa seule affaire.
Et toi, dis-moi, ma chère,
Daigneras-tu songer à moi ?

Partout dans ma détresse
Je redirai sans cesse :
Où donc est la maitresse

[1] Cette pièce et les deux suivantes ont été mises en musique par l'auteur des paroles.

Et de mes jours et de ma foi ?
Partout ma voix fidelle
Incessamment t'appelle.
Suis-tu ce beau modèle ?
Daigneras-tu songer à moi ?

J'irai dans la prairie
Où ma paisible vie
Fut si digne d'envie
Quand j'y vivais auprès de toi.
Trop douce souvenance !
Surcroît de ma souffrance !
Et toi, durant l'absence
Daigneras-tu songer à moi ?

La voilà, ma bergère,
Cette tendre fougère
Où calmant ta colère
J'obtins un doux baiser de toi.
Vois-tu l'épais feuillage
Dont nous cherchions l'ombrage ?
En gardes-tu l'image ?
Te souvient-il encor de moi ?

Ah ! que dans tes voyages
Tu recevras d'hommages !
Ah ! que de cœurs volages
Viendront se ranger sous ta loi !

Pour moi que de tempêtes,
Et pour toi que de fêtes !
Parmi tant de conquêtes
Daigneras-tu songer à moi ?

Pense à la douce chaîne
Qui t'unit ton Philène;
Pense à l'affreuse peine
Qu'il va souffrir si loin de toi;
Pense à l'instant terrible
D'un adieu si pénible.
Hélas ! est-il possible,
Daigneras-tu songer à moi ?

LA LIBERTÉ,

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

Grazie all' inganne tuoi.....

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je respire enfin :
Mon cœur libre de ta chaîne
Ne déguise plus sa peine ;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte ;
Sous une colère feinte
L'amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont point émus.

En paix sans toi je sommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes desirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde et je te quitte
Sans regret et sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comment je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrais parler de toi.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages:
L'horreur des antres sauvages
Me déplairait avec toi.

Tu me parais encor belle;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage
Qui me semblaient des beautés.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais, tel au port qu'il desire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Je m'exprime sans contrainte;
Je ne parle plus par feinte
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

LA PALINODIE,

TRADUCTION DU MÊME.

Placa li sdegn'i tuoi....

PRENDS pitié de ma détresse ;
Je te jure une tendresse
Qui n'aura jamais de fin.
L'amour à toi me ramène :
Je croyais briser ma chaîne,
Mais c'était un songe vain.

J'affectai l'indifférence,
Je chantai la délivrance
D'un cœur qui ne t'aimait plus;
Mais en vain ce cœur s'irrite:
A ton nom ce cœur palpite,
Et tous mes sens sont émus.

Ton image quand je veille,
Et tandis que je sommeille,
Allume en moi les desirs.
Sans toi je ne saurais vivre:
T'abandonner ou te suivre
Fait ma peine ou mes plaisirs.

Ton nom seul est dans ma bouche ;
C'est le seul nom qui me touche ;
Tout autre est perdu pour moi.
Vois à quel excès je t'aime !
Avec mon rival lui-même
Je ne parle que de toi.

Les plaisirs et les délices
Sans toi ne sont que supplices,
Ennuis et tourments pour moi ;
Et l'exil le plus pénible
Au désert le plus horrible,
Me serait doux près de toi.

Je te trouve toujours belle ;
Je te trouve toujours celle
Qui n'a point de parité.
Touché de ce seul modèle,
Aux traits de toute autre belle
Je ne vois point de beauté.

J'ai voulu briser ma chaîne ;
Mais mon entreprise vaine
N'a fait que m'enchaîner mieux.
C'est ainsi qu'usant son aile,
L'oiseau pris dans la tonnelle
Ne fait qu'en serrer les nœuds.

TRADUCTIONS

DE

DIFFÉRENTS MORCEAUX

DE

POÉSIE ANGLAISE.

RÉPONSE

DE MILADY MONTAGUTE

A UN AMI

Qui lui reprochait son insensibilité.

At length by so much.....

APPRENDS, ami, le secret de mon cœur.
Cette indifférente langueur
Dont si souvent ton amitié murmure,
N'est pas en moi le fruit de la nature,
Ni de la honte ou de la peur
Je n'ai point du tout la froideur
De nos Agnès tristes et sottes,
Ni les scrupules qu'un prêcheur
Met dans la tête à nos dévotes.
Le temps nous fuit d'un vol léger,
Je le sais trop, et qu'il nous laisse
Peu d'instants pour la vie, et moins pour la jeunesse.
Je sais qu'il faut jouir; mais comment s'engager?
Je ne veux point, avilie et trompée,
Acheter de longs repentirs
Par quelques moments de plaisirs.
Ah! qu'un amant semblable à mon idée

Vienne me demander des lois.
Mais où trouve-t-on à la fois
Bon esprit et bon cœur ? Faut-il que je l'espère ?
Peignons du moins cette aimable chimère ;
Peignons l'objet qui peut avoir ma foi.
Qu'il aime le plaisir, qu'il le trouve avec moi,
Et qu'il me le fasse connaître.
Je ne veux pourtant sous ma loi
Ni libertin ni petit-maître ;
Qu'il ne soit ni jaloux, ni trop sûr d'être heureux.
Qu'il ait de la délicatesse :
Je ne veux pas l'alarmer, mais je veux
Pouvoir éprouver sa tendresse.
Qu'il soit instruit, mais sans être pedant;
Libre, enjoué, sans être impertinent ;
Ni ricanneur pour n'avoir rien à dire.
Qu'avec mon sexe il soit galant,
Mais qu'avec moi seule il soupire.
Qu'en public sage et circonspect,
Par les yeux seuls il parle à son amie;
Qu'il me salue avec respect
Sans embarras et sans étourderie.
Mais au sortir des cercles assommants
Si le souper nous rejoint tête à tête ;,
Plus de contrainte, et qu'en ces doux moments
La volupté qui préside à la fête
Nous prodigue ses dons charmants.
Loin de nous le public et sa gêne perfide,

Que mon amant cesse d'être timide ;
Je cesse d'être fière, et puis tout pardonner.
Nos tendres cœurs peuvent s'abandonner,
Dans une douce frénésie,
Au plaisir qui vient nous donner
Le vrai sentiment de la vie.
Je ne veux pas être heureuse à demi :
Je veux que l'amant et l'ami
Pour fixer mon bonheur ensemble se confondent ;
Qu'à mes vœux sans cesse ils répondent ;
Que sur un tendre cœur je repose le mien ;
Que l'amant soit ma joie, et l'ami mon soutien.
Un tel objet, si le ciel me l'envoie,
Aura mon cœur, et rien dans l'univers
Ne me pourra détacher de ses fers ;
Mais je l'attends, et ne suis point la proie
Du débauché, du fat, du beau chanteur :
Que tout leur art à mes yeux se déploie,
Nul n'aura l'accès de mon cœur.
Je les renvoie à la coquette,
Et je saurai vivre encor sans plaisirs,
Si ma créature parfaite
Ne vient au gré de mes desirs
Remplir mon âme satisfaite.
Je haïs les libertins, je méprise les sots.
Fuyez, jeunes beautés, leur poursuite insipide.
Qu'avec eux votre cœur, comme l'a dit Ovide,
Soit plus dur que le chêne et plus froid que les eaux.

LA SENSIBILITÉ,

DE M. JERNINGHAM.

Celestial spring!.....

Source céleste et jamais épuisée,
Toi dont la divine rosée
Fait fleurir ces dons précieux
Qu'accorde la bonté des cieux
Aux favoris de la nature !

C'est du cristal de ta fontaine pure
Qu'on voit tomber ces tendres pleurs
Qui, goutte à goutte, avec un doux murmure,
Des maux d'autrui vont baigner les douleurs.

Tu nous fournis ces consolantes larmes
Qui coulent en secret sur nos propres malheurs :
C'est toi qui verses tant de charmes
Sur les transports de l'amitié,
Aux succès d'un ami dont elle est de moitié.

Tu répands ces douces ondées,
De deux beaux yeux en silence échappées
Pour soulager un tendre cœur :
Non pour effacer sa blessure.

La perdre serait un malheur,
La guérir serait une injure.

Tu précipites ce torrent
Qui roule sur l'âme attendrie,
Avec transport se pénétrant
Des brillants éclats du génie.

Enfin, c'est de ton sein qu'un déluge sacré
Vient inonder notre paupière,
Quand notre esprit vers le ciel attiré,
Et d'un beau feu saintement pénétré,
S'élève à Dieu dans la prière.

TRADUCTION

EN STANCES IRRÉGULIÈRES,

DE L'ODE INTITULÉE

A PRAYER FOR INDIFFERENCE,

ODE TO A FAIRY,

DE Mme. GRÉVILLE.

Oft I've implor'd......

J'AI souvent imploré les cieux,
Me fatiguant et fatiguant les dieux
De prières mal écoutées ;
Puisse aujourd'hui le roi des fées [1]
Être favorable à mes vœux!

Enfant des airs [2], charmant génie,
D'invisibles bosquets invisible habitant;
Toi que voit la blanche Cynthie [3]

[1] Il y a en Angleterre un système de féerie qui forme une mythologie complète; ces fées ont un roi qui s'appelle Oberon.

[2] Selon la tradition anglaise, les fées habitent dans l'air, et ne descendent sur la terre que la nuit au clair de la lune.

[3] Cynthie est un des noms de la Lune.

Au pur éclat de ses rayons d'argent
Glisser gaîment sur la verte prairie.

Oberon, si jamais ton cœur
S'ouvrit à la pitié; s'il est vrai qu'une fleur [4]
Dans Athènes jadis à ta voix bienfaisante
Vint calmer les maux d'une amante,

Daigne aussi m'apporter un céleste rameau,
Une plante, une fleur dont la divine essence
Des fleurs de l'occident [5] rassemblant la puissance,
Soit pour mon cœur un dictame nouveau.

Je ne demande point à plaire;
Je ne demande point de retour en aimant:
Loin de mes vœux ce funeste présent
Qui nous entraîne incessamment
Vers un bonheur imaginaire!

Le calme de la paix est-il fait pour un cœur
Qui s'agite à la seule idée
Ou de la peine ou du bonheur?
Tel qu'on voit l'aiguille aimantée,
Par un prodige surprenant
Toujours sensible et toujours agitée,
Tourner sans cesse et trembler en tournant:

4 Allusion à une pièce de Shakespear. Voyez la comédie de la Nuit d'Eté, act. III. Oberon rend à une fille athénienne l'amant qu'elle aimait, et lui ôte l'amour qu'il avait pour une autre, en lui frottant les yeux avec le suc d'une fleur d'occident.

5 Voyez la note précédente.

Tant que s'enfonce la peine
Au cœur qu'elle a penétré,
C'est peine en chaque degré;
Mais une loi trop certaine
Met des bornes au plaisir:
Plus avant il faut souffrir.

Délivre-moi d'un funeste délire
Qui me condamne à brûler sans repos;
Qui de la peine augmente le martire,
Et dans un cœur que le trouble déchire
Aiguise les plaisirs en maux.

Hâte-toi, monarque des fées;
Viens, et que sur mes pas ton baume répandu
Rende à mes fibres affaissées
Le ressort qu'elles ont perdu.
A la paisible indifférence
Donne l'empire de mon cœur;
Que le calme avec le bonheur
Y soit fixé par sa présence.

Elle paraît; et déja je crois voir,
A son aspect, fuir la crainte et l'espoir,
Et l'occasion échappée,
Et les regrets de l'attente trompée,
Prompts destructeurs du bien qu'on veut avoir.

Vous ne coulerez plus, mes larmes;

Larmes de la pitié pour les peines d'autrui :
Mon cœur ne connaît plus d'alarmes ;
Ses propres maux ne sont plus rien pour lui.

Elles se ferment, ces blessures
Qu'à chaque instant r'ouvraient de nouveaux traits,
Elles se ferment pour jamais :
Des jours sereins, des nuits douces et pures
Se succéderont désormais.

Esprit céleste, exauce ma prière,
Viens secourir mon faible cœur :
Et puisse se répandre un éternel bonheur
Sur ta florissante carrière !

Qu'ainsi des vers luisants [6] la brillante lumière
Puisse guider tes petits pas [7]
En des asiles pleins d'appas,
Lieux nouveaux inconnus à la nature entière !

Puisse l'enveloppe du gland
Qui forme ta coupe jolie [8],
Du nectar le plus excellent
Incessamment être remplie !

6 Les fées ne voyageaient que la nuit.

7 La taille des fées n'était que de cinq à six pouces.

8 Les fées se servaient pour gobelet de cette espèce de coque qui enferme le gland, et qui ressemble à un petit dez à coudre.

Elixir parfumé des plus douces odeurs,
Et distillé des douces fleurs
Dont sous tes pas la terre est embellie.

Pour moi, libre de soins, de craintes et d'amours
Je passerai le reste de mes jours
Dans les froides douceurs d'une âme nonchalante;
Heureuse en mon paisible ennui
De n'être qu'à demi contente,
Et de ne plaire qu'à demi !

PARODIE

DE

DEUX SONNETS.

Nota. Dans le siècle passé, lorsque les sonnets étaient à la mode, Voiture et Malleville en firent chacun un, par une espèce de défi, et tous deux eurent beaucoup de réputation. Ils ont pour titre : LA BELLE MATINEUSE. Voici la parodie de l'un et de l'autre sur les mêmes rimes, sous le titre de LA BELLE PARESSEUSE.

SONNET DE VOITURE

POUR UNE BELLE MATINEUSE.

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses espandait dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts,
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.

Quand la nymphe divine à mon repos fatale
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers,
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

LA BELLE PARESSEUSE,

SONNET.

Pour rejoindre Titon s'arrachant à Céphale,
L'Aurore en soupirant remontait dans les airs :
Déja des champs du ciel les sillons découverts
Se paraient des fanaux que le soir nous étale.

La Nuit ouvrait les pans de sa robe fatale;
Et, confondant du jour tous les crayons divers,
Sa main d'un sombre azur colorait l'univers,
Et tapissait de deuil la porte orientale.

Mais ma Philis parut; et la voûte des cieux
Etincelant soudain du feu de ses beaux yeux,
Rendit aux champs l'éclat dont Apollon les dore.

L'atmosphère épuré s'enflammait à l'entour;
Les oiseaux amoureux la prirent pour l'Aurore,
Et l'univers surpris vit luire un nouveau jour.

SONNET DE MALLEVILLE

POUR UNE BELLE MATINEUSE.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'olympe vermeil;
Et l'amoureux Zephire, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil :
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux:
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

LA BELLE PARESSEUSE,

SONNET.

Les feux du dieu du jour s'amortissaient dans l'onde,
Et dérobaient aux cieux leur coloris vermeil;
La terre était oisive, et le dieu du sommeil
Suspendait les travaux qui la rendent féconde.

Déja les flots émus baisant sa tresse blonde,
Annonçaient à Thétis l'hommage du Soleil;
Et ce dieu, dépouillant son superbe appareil,
Au flambeau de l'Amour abandonnait le monde.

La jeune Aminte alors s'éveille en souriant;
Et rivale des traits dont brille l'orient,
Répand sur la nature une clarté plus belle.

Fuyez-la, dieu du jour; vous en seriez jaloux:
Que l'aimable Thétis vous retienne auprès d'elle,
L'univers désormais n'a plus besoin de vous.

POUR LA FÊTE

DE MADAME

DE PONTCHARTRAIN.

18 août 1769.

J'ÉTAIS errant sous des ombrages
Où cent fois j'ai vu les Amours
Se jouer entre les feuillages,
Cueillir des fleurs pour de galants usages,
Tenir enfin leurs états, leurs grands-jours.
Je m'attendais que la troupe jolie
Autour de moi s'en viendrait voltiger.
Je ne suis pas un étranger
Pour ces enfants : ils ont réglé ma vie ;
Et mon vieux cœur, toujours ouvert pour eux,
S'anime encore à l'aspect de leurs jeux.
Mon espérance fut trahie :
Point de jeux, point d'amours, point de tendres concerts,
Point de parfums répandus dans les airs.
Toute la troupe de Cythère
Etait absente, et le bois solitaire
N'offrait aux cœurs aucun enchantement.
Je m'étonnais du changement,
Lorsque je vis du haut du firmament
Un char ailé s'abaisser jusqu'à terre,

Et près de moi justement s'arrêter.
Puis, une voix m'ordonnant d'y monter :
Pars, me dit-elle, et dans l'île d'Hélène [1]
A Tanismaur [2] va guérir ton ennui ;
  Tes dieux y chôment aujourd'hui
  La fête de leur souveraine.
Ils y sont tous : l'Amour et l'Amitié
Mènent la bande : unissant de moitié
Leurs attributs sous la même bannière :
Soins délicats, empressement sincère,
Zèle discret, et pourtant animé,
Douce franchise et confiance entière,
Desir de plaire et besoin d'être aimé.
Monte ce char que tous deux ont formé
  Avec leurs plumes les plus belles.
A Tanismaur, en ses jolis bosquets,
Aux pieds d'Hélène arrêtés pour jamais
  Ils n'ont plus besoin de leurs ailes.

[1] Ma belle-mère, madame de Pontchartrain.
[2] Saint Maur, maison de campagne de madame de Pontchartrain.

ODE

SUR UNE JOUISSANCE,

Mise en musique par l'auteur des paroles.

Eveillez-vous, heureux hôtes des airs ;
Commencez vos tendres concerts ;
La jeune Aminte a fini mon martire.
Chantez la gloire de l'Amour ;
Faites retentir ce séjour
Des plus aimables chants que ce dieu vous inspire.

Ruisseau charmant, témoin de mes douleurs,
Je ne verserai plus de pleurs
Dans les détours de votre onde incertaine :
Il n'est plus pour moi de malheurs.
Zéphirs, voyez ces jeunes fleurs ;
Aminte les fit naître en terminant ma peine.

C'est sous le poids de son corps languissant
Qu'on vit ce gazon fleurissant
De ses faveurs marquer l'heure chérie.
Chaque baiser qui la pressait,
Une rose à l'instant naissait ;
Et bientôt mon amour en sema la prairie.

Comme l'abeille ardente en son travail
Sait par un utile détail
De chaque fleur exprimer l'ambroisie;
L'œillet, la rose, le jasmin,
A l'envi forment son butin;
Tout lui sert, tout lui plaît, rien ne la rassasie:

D'Aminte ainsi je parcours les trésors;
Je me livre à mille transports;
A chaque trait je porte mon hommage;
Tous ils m'enflamment tour à tour;
Sur chacun d'eux je meurs d'amour,
Et voudrais en mourir mille fois davantage.

Ses bras charmants me servent de liens;
Je l'enchaîne aussi dans les miens;
Nous échangeons nos ames confondues.
Anéantis par le plaisir,
Quand la langueur vient nous saisir
Nous ne regrettons pas nos forces suspendues.

Dans les instants cédés à la langueur,
Nous savons jouir par le cœur,
Et le plaisir entre nous s'éternise:
Plaisirs sans cesse renaissants
Dans le silence de nos sens!
La source en est au cœur, et jamais ne s'épuise.

Sur une bouche où s'égare la voix
Qu'il est doux d'errer mille fois !
De la presser et de l'être de même !
Qu'il est charmant d'y recueillir
Ces sons éteints par le plaisir,
D'une voix qui se perd en disant je vous aime !

J'ai moissonné ces champs de volupté :
Vois, Amour, la jeune beauté
Dont je t'offris le premier sacrifice ;
Exauce mes vœux à ton tour :
Mon sort dépend de son amour ;
Fais qu'en un même instant l'un et l'autre finisse.

ÉPITRES

EN VERS

A M. WATELET.

Au Moulin-Joli, le 28 juillet 1774.

Tous les plaisirs que l'on goûte ici bas
Valent leur prix, ont chacun leur mérite :
C'est mon avis ; et je ne voudrais pas,
Me pavanant d'une gloire hypocrite,
Comme on voit faire à de faux délicats,
En retrancher la part la plus petite.
Plaisirs de cœur qui nous savent toucher,
Plaisirs d'esprit qui savent attacher,
Plaisirs du goût, des yeux et des oreilles,
De l'odorat encore et du toucher,
Jusqu'à Pékin je les irais chercher ;
Tant je me plais à leurs douces merveilles !
Le malheur est qu'en ce climat trop froid,
On ne les a que chiquette à chiquette,
L'un après l'autre, et même à lèche-doigt.
Je sais pourtant, je sais une retraite
Qui les unit tous sous un même toit.
Ce qu'on entend, ce qu'on sent, ce qu'on voit,

Tout à la fois charme, ravit, enchante:
Paisible asile où la Seine serpente,
Et d'un moulin anime le caquet;
Où la nature a placé chaque objet
Pour attirer par un effet magique;
Où tous les arts s'exerçant à souhait
Offrent au goût un assemblage unique;
Où d'Apollon les plus beaux attributs,
De l'âge d'or les antiques vertus,
Et de Paris la moderne élégance,
Réunissant à l'envi leur puissance,
Et proscrivant le faste de Plutus,
Savent offrir la double jouissance
Des biens présents, et de ceux qu'on n'a plus.
Asile heureux! mon chalumeau champêtre
N'en reprend point de chanter vos attraits;
Mais j'écrirai sur l'écorce d'un hêtre,
Que ce séjour, sa maîtresse et son maître
Ont tout mon cœur, et l'auront à jamais.

AU MEME.

Juin 1776.

On croit que tout songe est menteur ;
Et moi je dis, C'est une erreur :
Souvent la vérité profite
De l'heureux calme du sommeil
Pour venir nous rendre visite
Et nous éclairer au réveil :
En voici la preuve certaine.
Je venais de passer la Seine
Sur le pont de monsieur Trudaine :
Ce pont si richement bâti
Et si savamment applati,
Dont la hardiesse apparente
Inspire presque l'épouvante
Au vulgaire des voyageurs,
Et n'est qu'une ruse élégante
Qui charme l'œil des connaisseurs.
J'entrais dans ces belles allées,
Avec art si bien nivelées,
Qui tout le long du grand chemin
Offrent l'aspect d'un beau jardin.
D'un côté la route enchantée
Conduit aux bosquets de Marli ;
L'autre mène au Moulin-Joli :

Presqu'île toujours habitée
Par les grâces et l'agrément,
Les arts, le goût, le sentiment.
Entre le pont et l'esplanade
Où cette double promenade
Se divise dans ses objets,
Je m'endormis dans ma voiture
Tout aussi bien qu'on fait aux plaids;
Mais non pas d'un sommeil de paix,
Et j'eus bien de la tablature.
Rien que démons et farfadets
Ne s'offrit à ma fantaisie;
Cabale, intrigue et jalousie
Semblaient éclore sous mes pas,
Comme on voit sous ceux d'Aspasie
Eclore jasmins et lilas.
Tant que dura le cahotage
Mon sommeil aussi persista,
Pour finir avec le voyage
Quand la voiture s'arrêta.
Je m'éveillai plein de détresse,
Et les sens encor dans l'ivresse
Du songe qui les a troublés.
Comment, disais-je, est-il possible
Qu'arrivant au séjour paisible
Où les plaisirs sont rassemblés,
Je dorme au milieu des furies
Comme on dort aux palais des rois,

Au lieu des douces rêveries
Que ces demeures si chéries
Me firent goûter tant de fois?
Car je ne formais aucun doute,
Sommeillant encore à moitié,
De n'avoir pas suivi la route
Du temple heureux de l'amitié.
Sur quoi raisonnant en moi-même,
Je concluais avec humeur,
Selon l'ordinaire système,
Que tout songe est toujours menteur.
Mais à la fin mes yeux s'ouvrirent,
Et mes erreurs s'évanouirent.
Je vis que j'étais à Marli,
Et non pas au Moulin-Joli.

A MONSIEUR DE.***

Qui m'avait conseillé l'usage des eaux de Bussan, pour une plaie à la jambe, en 1780.

L'HISTOIRE dit que messire Apollon
Est de tout temps docteur en médecine,
Tout aussi bien qu'expert en violon.
Ces jours passés j'invoquais sa doctrine
Pour un bobo qui me semblait trop long,
Et qui prenait assez mauvaise mine;
Quand tout-à-coup un jeune cavalier
Vint voir ma plaie, et d'un air familier,
Mais tendre et doux : Prenez, dit-il, bon homme,
L'eau que voici ; je viens par amitié
Vous l'apporter. C'est une eau qu'on renomme
A juste droit : lavez-en votre pié ;
Et croyez-moi, j'en ai l'expérience.
Il attirait l'amour, la confiance.
Je m'y fiai, quoique souvent trompé ;
Et sous ses yeux imbibant ma blessure,
Avec son eau je commençai la cure.
Lors il me dit : Sur votre canapé,
Dont l'attitude est un mal nécessaire,
Il faut un peu tâcher de vous distraire.

J'apporte aussi recette pour cela :
C'est mon recueil. Il est bien à l'épreuve :
J'ai fait miracle avec ce recueil-là ;
J'ai dans Paris consolé mainte veuve ;
Et, qui plus est, j'ai même quelquefois
Chemain faisant, désennuyé des rois.
Je vous le laisse : adieu.... Mon Esculape,
Disant ces mots, sans compliment s'échappe.
Je reste seul, et j'ouvre son livret.
Un doux parfum s'exhale à l'ouverture ;
Un doux plaisir attache à la lecture ;
A chaque vers c'est un nouvel attrait.
Dans ce recueil, madrigaux, chansonnettes,
Eloges vrais et critiques sans fiel,
Envois galants, portraits au naturel,
Contes joyeux, épigrammes discrettes,
Et cependant toujours pleines de sel,
Traductions piquantes et complettes,
Se présentant tour à tour au lecteur,
Charment l'esprit, intéressent le cœur.
On trouve là précision, finesse,
Simplicité, clarté, délicatesse,
Louange pure, et toujours sans fadeur,
Trait aiguisé, mais qui jamais ne blesse :
On trouve là tout genre de talent,
Tout ce qui fait un auteur excellent,
Tout ce qui fait qu'on l'admire et qu'on l'aime.
Peut-on souffrir avec un tel secours ?

Je guérirai, par le double système
De la lecture et du bain tous les jours,
Le double mal qui m'a rendu si blême
Depuis deux mois : ma plaie et mon ennui.
Dans cet espoir, à qui dois-je aujourd'hui
Ma gratitude ? Est-ce Apollon lui-même
Dont les bienfaits opèrent mon salut ?
Oui, je le crois au charme de son style
Toujours coulant, naturel et facile ;
Et c'est de peu si je manque le but.
Car je lui sais en France un substitut
Qui sait si bien imiter sa manière,
Que c'est tout un. C'est le fils et le père,
Si ressemblants, que je rends à tous deux
Le même hommage ; et pour ma cure entière
Ne séparant ni leurs droits ni mes vœux,
Je leur adresse en commun ma prière.

A MADAME DE.***

Avril, 1779.

Nous vous traitons comme un enfant;
C'est des bonbons que l'on vous donne.
Il ne faut pas qu'on s'en étonne;
On sait bien que ce talisman
Adoucit toute réprimande,
Et c'est l'objet de notre offrande.
Car on voudrait vous corriger
De maint défaut, jeune Silvie:
Non pas celui d'être jolie
Qui pourtant a bien son danger;
Mais ce n'est qu'à vous d'y songer.
Et puis en pareille matière
Le tout dépend de la manière;
Et quand vous auriez un amant,
Pourvu qu'il aime avec constance,
Et discrétion et décence,
Vous pouvez infailliblement
Faire fonds sur notre indulgence;
Car nous sommes de bonnes gens.
Nous savons qu'à vos traits charmants
Se joint un esprit plein de grace:
Ce point encor on vous le passe.
Votre esprit, sans rien d'apprêté,

Dans sa douce simplicité
Jamais ne choque ni ne lasse :
L'esprit encor, on vous le passe.
Mais n'en voilà-t-il pas assez ?
Pourquoi prétendre davantage ?
Et faut-il voir, par l'assemblage
Des talents chez vous entassés,
Tous autres talents effacés ?
Cette conduite n'est pas sage.
Pourquoi danser comme Guimard,
Et peindre comme Fragonard,
Et moduler comme un Orphée ?
C'en est par trop en vérité ;
Le public en est révolté.
Mais, dira-t-on, c'est une fée.
J'en conviens sans difficulté :
Mais, fussiez-vous une déesse,
N'espérez, n'imaginez pas
Qu'il vous soit permis ici bas
D'être la seule en votre espèce.
Minerve, Junon et Vénus
Avaient chacune leur partage,
Et sous différents attributs
Des mortels recevaient l'hommage.
Contentez-vous des mêmes droits ;
Vous deviendrez insupportable,
Si vous unissez à la fois
Tout ce que l'on trouve adorable.

SUR
LA RELIGION
DES
CHALDÉENS.

SUR LA RELIGION DES CHALDÉENS.

Lorsqu'on jette les yeux sur la multiplicité des systêmes religieux qui ont eu crédit parmi les différents peuples de la terre, on ne saurait s'empêcher d'être humilié à la vue de tant d'erreurs grossières, de superstitions puériles, de principes contradictoires qui déshonorent la raison humaine. La religion, cette science la plus importante de toutes, la connaissance de l'Être souverain, et du culte qu'il exige ou qu'il permet, est la science la plus défigurée, la plus avilie chez les hommes. C'est que leur raison qui répugne aux ténèbres de l'ignorance, n'a ni la patience de douter jusqu'à ce qu'elle sache, ni la sagacité de démêler ce qu'il faut qu'elle sache. Delà l'envie de bâtir des systêmes, et la nécessité de les bâtir en l'air. Sous ce point de vue, l'univers ne nous présente que la créature

précis où a vécu Zoroastre; je n'approfondirai point si le Zoroastre des Persans est le même que celui des Chaldéens; si le *Zaradast* des Sabéens est encore un Zoroastre; si c'est le même homme connu sous plusieurs noms, ou le même nom donné à plusieurs hommes : je parlerai de la religion chaldéenne établie par un Zoroastre; j'y admirerai les notions pures de la divinité qu'elle présente; j'y remarquerai plusieurs points de conformité avec le judaïsme, et je gémirai en y remarquant aussi les semences d'un culte idolâtre.

Zoroastre divisait en trois ordres tous les êtres[1] : il en admettait un éternel, sans commencement et sans fin; d'autres, disait-il, ont commencé, mais ne finiront pas; le troisième ordre était de ceux qui ont commencé et qui finiront. C'était là le fondement de la théologie chaldéenne : fondement admirable, et qui ferait croire que la raison humaine suffit pour arriver à la connaissance de la vérité.

Ce premier être éternel sans commencement ni fin, était selon les Chaldéens plein de bonté, de sagesse, de puissance, et le principe de toutes choses. A ce grand être que nous ne saurions nous empêcher de reconnaître pour le vrai Dieu

[1] Voyez Stanley, sur Zoroastre et la philosophie chaldéenne.

que nous adorons, ils donnaient souvent les noms emblématiques de feu, de lumière, feu paternel, feu unique, comme faisaient aussi les Hébreux qui disaient que Dieu est un feu consumant. Cet emblême de la Divinité a été commun à presque tous les peuples. Chez les Persans, il dégénéra en idolâtrie, peut-être pourtant moins grossière qu'on ne croit ; car ils adoraient Dieu sans lui ériger aucunes statues, et seulement se le représentaient et se l'expliquaient par l'allégorie du feu. Les Grecs pourraient bien avoir pris leur Vesta[2] dans cette idée orientale, mais ils ne la conservèrent pas dans sa pureté : car, outre que par leur Vesta ils n'ont jamais entendu le Dieu créateur, ils lui érigeaient des statues, et l'adoraient avec toutes les formules du polythéisme.

Le second ordre des êtres était composé d'intelligences divisées en plusieurs classes, selon l'ordre de leur perfection; et dans cet ordre, les dernières et les moins parfaites étaient les ames humaines.

Le troisième ordre était composé des êtres matériels, divisés aussi en différentes classes. Ces différentes classes d'êtres corporels répondaient,

[2] Ἑστία en grec, et chez les Orientaux AVESTA. Voyez Hyde, *de Religione Persarum.*

selon eux, aux classes du second ordre, dont les intelligences avaient le soin de veiller à la conservation des mondes corporels. Quelques-unes aussi étaient des intelligences malfaisantes qui ne s'occupaient qu'à nuire.

Les intelligences conservatrices portaient divers noms, suivant leurs rangs divers. Premières idées, idées de la source, secondes idées, fontaines, sources, principautés.

Les Chaldéens divisaient l'univers matériel en trois mondes; [3] l'empyrée, l'éthérien, et le terrestre : tous trois gouvernés par des intelligences, parmi lesquelles quelques-unes du moindre genre n'étaient attachées qu'à de certaines étendues de la matière.

C'est à peu près ainsi que les Hébreux reconnaissaient trois cieux ou trois mondes, dont ils donnaient de certaines étendues à gouverner aux anges, comme il paraît par Daniel. Les Hébreux divisaient aussi les intelligences célestes en bons et mauvais anges, et des bons ils en établissaient comme les Chaldéens différents ordres : anges, archanges, chérubins, séraphins, trônes, dominations, principautés, pouvoirs.

Les Chaldéens faisaient habiter les ténèbres à

[3] Voyez Stanley, Histoire de la philosophie chaldéenne, chap. 4.

leurs mauvais anges. Les Hébreux attribuaient aussi aux démons cette dénomination de princes des ténèbres.

Les Chaldéens croyaient que les intelligences malfaisantes ou les démons, étaient autant d'ennemis de Dieu et des hommes. Ils les croyaient capables de faire toutes sortes de maux réels, comme d'exciter des naufrages, de causer des maladies, indépendamment des illusions et des prestiges dont ils pouvaient tourmenter les ames humaines sur qui ils agissaient en ébranlant l'imagination.

On retrouve encore une grande partie de cela chez les Juifs: on sait qu'ils reconnaissaient plusieurs ordres de démons, et qu'ils leur attribuaient la cause de plusieurs maladies extraordinaires.

Les Chaldéens s'adonnaient fort à la magie, et croyaient y être bien habiles. Il y en avait chez eux de deux sortes: l'une naturelle, l'autre theurgique. Celle-ci plus mystérieuse, plus profonde et plus obscure, était la plus estimée. Elle consistait dans la connaissance du culte qu'il fallait rendre aux intelligences, et des cérémonies qu'il fallait observer pour s'entretenir avec elles, en obtenir ce qu'on leur demandait, et même par-

ticiper à leur puissance pour opérer des choses miraculeuses. La magie naturelle n'était autre chose que la connaissance de la vertu des simples, de la disposition des animaux, et de la puissance des minéraux. De cette magie naturelle résultaient aussi plusieurs superstitions, comme celle des talismans, qu'ils appelaient Tsilmenaja,[4] ainsi que les Persans; mot qui revient à l'hébreu Tselem, qui signifie une image. Ils nommaient de la sorte certaines pierres gravées de figures ou de caractères mystérieux, et leur attribuaient la vertu de guérir des maladies. Ils donnaient encore le même nom de Tsilmenaja ou talisman, à ce qui s'appelait chez les Hébreux Theraphim; mot que les Septante rendent par ceux de δῆλοι, φθεγγόμενοι, parlants, signifiants : c'étaient de petites statues qui répondaient lorsqu'on les consultait sur l'avenir.

La magie theurgique des Chaldéens n'était pas ignorée chez les Hébreux, et l'apparition de l'ombre de Samuel est une superstition de ce genre; mais dans la loi de Moïse, il s'en faut bien que ce genre fût autorisé par le culte religieux; il était proscrit au contraire, et regardé comme impie: ce qui marque la différence né-

4 Voyez Stanley, sur la philosophie chaldéenne, chap. 26.

cessaire entre une religion pure, l'ouvrage de la Divinité elle-même, et une religion qui n'est que l'effort de la raison et de la sagesse humaine. A l'égard de la magie naturelle, comme ce n'était autre chose que la physique, on peut sans témérité présumer qu'elle était chez les Juifs la même que chez les Chaldéens; et le vaste savoir de Salomon, qui depuis le cèdre jusqu'à l'hysope connaissait toutes les productions du créateur, n'était vraisemblablement pas autre chose qu'une profonde connaissance de ce que les Grecs ont appelé physique, et que les Chaldéens nommaient magie naturelle.

On voit par ce détail, que la théologie des Hébreux et celle des Chaldéens se rapportaient en bien des choses. Il faut pourtant se garder de conclure delà, que la religion établie par Zoroastre fût conforme à celle que Dieu lui-même donna à son peuple. Le premier principe est le même; et si on veut bien se donner la peine d'approfondir la base de tous les anciens systêmes de mythologie, on les verra tous partir de la connaissance et de l'adoration d'un premier être tout-puissant et créateur. Mais ce Dieu connu et réveré chez toutes les nations pensantes, recevait chez les seuls Hébreux l'hommage d'un

culte pur, et dégagé des superstitions qui ont donné naissance au polythéisme. En effet, le culte que les Chaldéens rendaient aux intelligences, paraît avoir été ce que nous entendons par idolâtrie ; quoiqu'ils ne leur érigeassent point de statues, non plus que les Persans, comme il paraît par l'action de Xerxès qui brûla tous les temples et les statues de la Grèce, à l'instigation des mages qui croyaient que ce culte offensait la Divinité. *Magis autoribus, Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quòd parietibus includerent deos, quibus omnia deberent esse patientia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus.* [1]

Les Persans avaient une religion moins pure que les Chaldéens ; ou peut-être en jugeons-nous ainsi, parcequ'il nous reste plus de monuments de leur culte que de leur doctrine. Ils reconnaissaient bien, dit Eusebe cité par Stanley, que Dieu est incorruptible, éternel, indivisible ; ils lui attribuaient toutes les perfections possibles : mais en même temps il semble qu'ils reconnussent plusieurs êtres de nature éternelle n'ayant ni commencement ni fin ; car ils divisaient tous les êtres en trois ordres, comme les Chaldéens et

[1] Cicer. de leg. lib. 2.

les Juifs. Mais à l'égard du premier ordre, dans lequel ceux-ci n'admettaient que le créateur, la Divinité suprême, ils se servent du pluriel pour exprimer leur idée; d'où l'on peut inférer, si les traductions et les commentaires sont fidèles, qu'ils admettaient une pluralité d'êtres éternels: ce qui forme le polythéisme le plus absurde. De plus les Persans adoraient Oromazes, et le regardaient comme l'auteur de tout bien; mais ils le croyaient un être créé, le disant fils du feu et de la lumière; et en même temps ils lui donnaient à gouverner les êtres éternels sans commencement: absurdité insoutenable, et contradiction manifeste à cette base si belle de leur religion, l'éternité, l'indivisibilité, l'infinité de l'être suprême.

Il passe pour constant, (quoique nous n'ayons reçu cette connaissance que par les auteurs grecs qui peuvent être suspects en cette matière, ayant peu connu les langues orientales, et par conséquent garants peu sûrs de la signification précise des termes souvent allégoriques ou emblématiques suivant le génie oriental), il passe pour constant que les Persans établissaient deux principes opposés: l'un du bien, l'autre du mal: Oromazes et Arimane, lumière et ténèbres; et ce systême des deux principes, dont le christianisme

même a été infecté par les manichéens, a été commun à presque tous les peuples de la terre. On le trouve chez les Egyptiens, chez les Romains, chez les Gaulois, jusques chez les Américains parmi des hommes qui ne conservent nulle trace de commerce avec d'autres hommes.

Cette conformité presque universelle sur la doctrine des deux principes paraît une chose remarquable ; mais dans le fond il n'est pas, ce me semble, bien étonnant que cette erreur se soit accréditée. Partout on a eu quelques notions un peu distinctes, mais imparfaites, de l'être suprême. Il n'appartenait qu'à la religion chrétienne de nous apprendre, en nous développant la vraie idée de la Divinité, que ce Dieu tout bon, infiniment bon, agissant par des ressorts à nous inconnus, ne faisait pas, mais permettait qu'il existât du mal, dont sa providence sait faire résulter le bien et le plus grand bien possible. Les sages de l'antiquité, qui ont un peu entrevu au travers des voiles de la nature divine, ont jugé qu'il y avait un être éternel et créateur, excellemment sage et bon, duquel il ne pouvait résulter que sagesse et bonté, le regardant comme auteur et agent nécessaire de tout bien. Ils ont cherché un autre auteur, un autre agent du mal ; et ils se sont

trompés en ce qu'ils n'ont pas vu qu'à proprement dire il n'y a point de mal dans l'univers, quoiqu'il nous en paraisse, puisque tout le mal qui y arrive entre dans les vues de Dieu et concourt à l'opération du plus grand bien. Mais la lueur de la raison humaine n'était pas capable d'éclairer cet abyme où la foi seule peut nous servir de guide; et il ne faut pas s'étonner que les anciens philosophes aient mêlé à une notion assez pure de la Divinité une idée qui implique contradiction avec celle-là, puisqu'il n'est que trop vrai que l'esprit humain, livré à lui-même, nage éternellement dans le doute et l'ignorance, ou tombe nécessairement dans la contradiction.

Une chose vraiment étonnante, c'est que les Chaldéens connaissaient et croyaient une trinité. Il y a, disaient-ils, un père, un pouvoir, et un esprit; et ces personnes qu'ils distinguaient dans la Divinité, ils les croyaient seulement distinctes et non séparées, comme il paraît par ces mots d'un de leurs oracles [6]: « Il (l'esprit) n'est pas sorti, « mais il est demeuré dans la profondeur pater- « nelle. »

Quoique ce ne soit pas là tout-à-fait le sentiment des Platoniciens, on ne laisse pas d'y trou-

[6] Voyez Stanley.

ver quelque affinité : aussi les Platoniciens ont parlé de la philosophie chaldéenne avec une haute estime; et Proclus, dans son commentaire sur le Timée, la nomme la théologie révélée de Dieu. Il est très-vraisemblable que c'est chez les prêtres chaldéens que Platon, qui a voyagé dans l'orient, a puisé le système métaphysique qu'il bâtit dans le Timée. Il y distribue comme eux les êtres créés, en différentes classes. La nature, dit-il, est composée de plusieurs genres: les célestes, les élémentaux, les simples, les composés, les intelligents, les non-intelligents. Il admet aussi trois mondes, le divin, le céleste, l'humain; et il reconnaît une triple cause de la création, qu'il distingue en cause efficiente, c'est-à-dire agissante ; cause exemplaire, c'est-à-dire modèle intelligible, ou, comme l'a dit le P. Malebranche, archétype du monde visible; et cause finale, c'est-à-dire l'objet de la création et le but du créateur, qu'il nomme le bien absolu. Enfin il admet en Dieu une triple action efficace, qu'il distingue en puissance, intelligence, volonté. Il n'est presque pas possible de douter que ce ne soient là les idées de Zoroastre, que Platon rapporta de son voyage en orient. Il y changea quelque chose; ou peut-être, n'en-

tendant pas parfaitement la langue chaldéenne, a-t-il cru n'y rien changer, et doit-on attribuer à son ignorance des langues orientales, ce qu'on attribue volontiers à la beauté de son génie. (Quand une fois les hommes sont convenus d'admirer un certain homme, il faut qu'ils lui attribuent tous les sujets d'admiration possible. L'admiration des hommes est quelquefois moins difficile à obtenir, et est toujours plus aisée à conserver que leur estime). Mais enfin si Platon, qui vivait seulement cinq cents ans avant Jesus-Christ, paraît si digne de respect pour avoir eu quelques notions assez pures de la divinité, que doit-on penser du génie de Zoroastre qui a pensé les mêmes choses six siècles avant l'expedition de Xerxès?

Environ dans le même temps que Platon parlait aux Grecs de trinité, le philosophe Li Lao Kiun en faisait autant chez les Chinois. Ses livres existent encore, et on y trouve, dit le P. Duhalde[7], une sentence qui, expliquée à la platonicienne, peut avoir un fort bon sens. La voici : « La loi ou la « raison est un, un a produit deux, deux ont « produit trois, et trois ont produit toutes choses. » Cette idée, et la manière de l'exprimer, se rap-

7 Histoire de la Chine, vol. 3, p. 19

portent beaucoup au pythagorisme. On sait que Pythagore avait voyagé dans l'orient aussi bien que Platon; mais il ne paraît pas que les Chaldéens et les Chinois aient jamais été liés par un commerce de connaissances. Le sage Li Lao Kiun vivait six siècles avant Jesus-Christ; Zoroastre vivait six siècles avant Xerxès. Il est singulier que ces deux hommes aient conçu quelque idée de trinité, tandis que ce mystère est si impénétrable aux yeux de notre raison, à nous chrétiens qui le voyons des yeux de la foi. Et ce qui n'est guère moins remarquable, c'est la manière dont Zoroastre proposait ce dogme aux Chaldéens. « Il le faut croire, disait-il, et non pas « faire de vains efforts pour le comprendre, « mais y apporter la flamme ardente de l'esprit « vaste [a]. »

Zoroastre était sans doute un profond et subtil métaphysicien. Delà la pureté, et, s'il est permis de parler ainsi, la spiritualité de sa doctrine. Les Chaldéens étaient pourtant idolâtres : c'est que le peuple ne saurait s'accommoder d'une religion métaphysique. Les intelligences du second ordre usurpèrent dans l'esprit des Chaldéens, l'encens dû seulement au premier être créateur

[a] Voyez Stanley.

que Zoroastre adorait. Il fit mal sans doute, de permettre qu'on rendît un culte quelconque à ces intelligences. Cependant il fallait aux peuples un culte extérieur, mais il ne le resserra peut-être pas dans d'assez justes bornes. Peut-être ne les connut-il pas bien lui-même; ou, ce qui est très probable, l'idolatrie en Chaldée fut-elle le seul ouvrage du peuple à qui le fonds importe toujours moins que la forme, et qui est beaucoup moins attaché à la doctrine qu'il n'entend jamais, qu'enclin à la superstition qui le captive toujours.

EPIGRAMMES

ET

ENIGMES.

ONZE

EPIGRAMMES.

I.

Dans la grand'chambre à l'heure qu'on plaidait
Un bon huissier parcourait l'assistance,
Et s'en allait à tous faisant instance
Pour qu'on se tût; mais chacun bavardait
De plus en plus, et la cour en grondait.
Le pauvre huissier troublé de cet esclandre :
Paix donc, messieurs, dit-il; on est aux plaids :
Les magistrats ne peuvent rien comprendre
A la besogne; et voilà vingt procès
Qu'on a déja jugés sans les entendre.

II.

Certain poëte étant dans une église
Fut se nicher au confessionnal
Pour y rêver, y rimer à sa guise,
Sans nul égard au lieu sacerdotal.
Lors une femme arrive au tribunal,
Conte sa chance assez longue et gaillarde :
Puis à la fin lève les yeux, regarde,

Cherche un saint prêtre, et voit un habit gris.
Comment, dit-elle ! au milieu de Paris
Jouer ainsi Dieu, l'église et les dames !
J'irai tout dire au juge, entendez-vous ?
Fort bien ! reprit le faiseur d'épigrammes,
Et moi j'irai tout dire à votre époux.

III.

Un père mariait son fils.
Quelqu'un dit : C'est une folie,
Il n'a pas vingt ans accomplis ;
Est-ce l'âge où l'on se marie ?
Il y faut tête plus murie
Par la sagesse et par le temps.
Songez donc qu'il n'a pas vingt ans.
Le père alors : C'est le bon âge ;
Attendre mieux serait abus.
Mon fils ne se marierait plus
Quand il serait devenu sage.

IV.

Un pauvre meûnier se mourait :
Sa femme auprès de lui pleurait,
Sanglotait, renonçait sa vie.
Calme-toi, dit-il, chère amie :
Songe à faire aller ton moulin.
Tu connais le jeune Lubin ;

Il est adroit, leste et robuste :
Epouse-le, crois-moi. Tout juste,
Dit la femme, c'est mon dessein.

V.

Frère Thibault apprenti capucin,
Peu fait encore aux règles de l'hospice,
Ces jours passés travaillait au jardin.
Un vieux profès lui dit : Jeune novice,
Coupez ce chou pour voir. Le moinillon
S'en va fouillant dessous son cotillon,
N'y trouve rien ; et dans cette surprise :
Père, dit-il, j'ai perdu mon couteau.
Notre, reprit le moine à barbe grise :
Notre couteau, l'ami, notre manteau,
Et cetera. Le *mon* nous scandalise :
Tout est commun ici, jusqu'à la peau.
Fort bien, j'entends, repart le jouvenceau ;
Pardonnez-moi, père, notre sottise.

VI.

Blaise était sourd : il se guérit
En ne buvant que de l'eau claire.
Six mois après on le surprit
Buvant du vin à l'ordinaire.
Vous jouez gros jeu, lui dit-on,

De retourner à vos bouteilles.
Vous y reperdrez les oreilles ;
Le marché vous paraît-il bon ?
Blaise repart : Moi j'aime à croire
Que le vin vaut mieux que le bruit :
A présent j'entends ce qu'on dit ;
Et, tout compté, j'aime mieux boire.

VII.

Traduction de l'Anthologie. *

Graces sont quatre, et Muses dix,
Et Vénus deux : voyez Iris.

VIII.

Vous avez de belles oreilles,
Dit un plaisant à son voisin :
On ne verrait pas les pareilles
Depuis Paris jusqu'à Pékin,
Et depuis Pékin jusqu'à Rome ;
Mais, à vous parler franchement,
Elles me semblent seulement
Un peu trop longues pour un homme.
Fort bien, répliqua celui-ci,

* Texte grec.

Τέσσαρες αἱ Χάριτες, Παφίαι δύο, καὶ δέκα Μοῦσαι.
Δερκυλὶς ἐν πάσαις, Μοῦσα, Χάρις, Παφία.

Vous dites vrai, je me condamne;
Mais les vôtres semblent aussi
Un peu trop courtes pour un âne.

IX.

Un garnement qu'on menait pendre,
Je ne sais pas trop bien pourquoi,
Vit la populace en émoi
Qui se tuait pour aller prendre
De bonnes places au convoi.
Lors sans colère et sans effroi:
Messieurs, dit-il, c'est mal l'entendre;
Vous n'y gagnerez que d'attendre,
Car on ne fera rien sans moi.

Sénèque eut-il plus de courage,
Adrien autant de gaîté?
Et conclurons-nous que le sage
En ce moment si redouté
N'atteint, malgré son étalage,
Qu'au nonchaloir d'un effronté?

X.

Tirée de Christoforo Zabata.

Un paysan grondait sa femme.
Notre fille est grosse d'enfant,
Lui disait-il; à toi le blâme.

Ne sais-tu pas comme on s'y prend
Pour tenir close une fillette ?
Vraiment, répliqua la pauvrette,
J'avais tout fait bien calfeutrer,
Et je croyais être bien sûre;
Mais au diable soit la serrure
Où toute clef peut se fourrer !

X I.

Un prélat grec superbement monté,
Dans un couvent de carmes arrêté,
Prieur, dit-il, accueillez bien ma suite,
Et que surtout, mon cheval soit traité
Ainsi que moi. J'en aurai la conduite,
Dit le prieur; vous serez contenté,
Rien n'y faudra. Tandis, le bon apôtre
Du coin de l'œil ayant vu que pour l'autre
S'introduisait un tendron assez doux,
Semblablement fait jouer l'andaloux
Au même jeu. Ce jeu fait un vacarme
Dont le prélat s'éveillant en courroux :
Ho ! ho ! dit-il, est-ce là train de carme ?
Lors le prieur : Ce bruit n'est de chez nous;
Homme de dieu, ne prenez point l'alarme :
C'est le cheval qu'on traite comme vous.

QUINZE
ENIGMES.

I.

SEMBLABLE à l'univers, semblable à la nature,
Je recèle en mon sein mille divers objets
De toute espèce et de toute figure:
Les uns beaux, et les autres laids.
En France j'ai sept pieds, et n'en suis pas plus leste:
Coupez les deux premiers si tel est votre goût,
Et vous verrez que souvent ce qui reste
Est sous la garde de mon tout.

I I.

Je suis nuisible quelquefois,
Mais presque toujours salutaire,
Et souvent même nécessaire
En de certains cantons gaulois,
Où sans moi l'on ne pourrait guère
Manger de fraises ni de pois.

Les chevaux m'aiment à la ville,
Où je rends leur travail facile;

Ils me haïssent dans les champs
Où je les force à plus d'élans.

Je ne suis grenade ni bombe
Qui portent la mort dans leurs flancs ;
Et cependant on voit les gens
S'enfuir aussitôt que je tombe.

III.

Je suis ce qu'on peut acheter,
Et que l'on ne saurait prêter ;
Ce qu'on se plaît à tourmenter,
Ce qu'on voudrait toujours porter,
Et que le temps fait regretter.

IV.

Une voûte couleur de rose
Couronne et ferme en son pourtour
La maison où je suis enclose :
L'entrée est interdite au jour,
Hormis quand le propriétaire
Ouvre la porte pour affaire.
Quand les battants en sont ouverts,
On peut voir sans peine au travers,
Des meubles à plus d'un étage.
Ce ne sont pas des meubles chers,

Mais fort commodes à l'usage.
C'est-là qu'exerçant mon emploi,
Seule en mon genre et sans lumière,
J'agis en diverse manière,
Au gré de qui me fait la loi.

V.

La peau douce, blanche et polie,
La taille ronde et faite au tour,
Je puis me croire assez jolie :
Mais je n'inspire point d'amour,
Et quelquefois j'arrête sa folie.
J'aime le bal, la comédie,
Les beaux soupers et l'opéra.
J'aime à briller, et c'est par-là
Que s'use et s'abrège ma vie.

V I.

Je vous offre un hermaphrodite
Qui vous oblige à varier
A son égard votre conduite.
Mâle, il sait se faire prier
Quand on a dessein de le prendre ;
Femelle, il ne peut se défendre :
On en est quitte pour payer.

VII.

Cette sève agissante, aliment d'une flâme
Que le temps vient éteindre et ne peut rallumer,
Je ne l'ai plus ; et cependant mon âme
Est toujours prompte à s'enflammer.

VIII.

Si la douceur,
Si la blancheur
Ont de quoi plaire,
J'aurai, j'espère,
De la valeur.
Mon origine
Vient d'un tuyau
Rempli d'une eau
Presque divine.
Les soins d'un art
Connu fort tard,
Rendent solide
Le doux fluide.
Cet art nouveau
Me régénère :
Plus il opère,
Plus je suis beau.

IX.

Je suis ce que tout le monde a,

Je suis pourtant un don que n'a pas tout le monde:
Je suis un art aussi dont la vertu féconde
Par maint succès jadis se signala.
En certain sens si vous voulez m'entendre,
Vous rehaussez ma dignité;
Et j'offre alors entière sûreté
Du sort que l'on a droit d'attendre:
J'acquiers ainsi la valeur d'un traité.
Vous me donnez à volonté,
Mais gardez-vous de me reprendre.

X.

Traduite de l'anglais.

Serai-je donc peint ou décrit partout,
Partout si mal, que ni pinceau ni plume
N'offrent en moi qu'un objet de dégoût,
Laid, décrépit, que la rouille consume?
Rien de plus faux, messieurs, en vérité.
Pardonnez donc si ma bile s'allume
Quand je me vois si méchamment traité.
De mille gens la malice inouie,
De me tuer fait son unique objet.
La même loi qui condamne au gibet
Les meurtriers, prend peu garde à ma vie;
Et les miens vont affichant leur projet
Impunément en toute compagnie.
Que le monde aille à son gré bien ou mal,

J'ai toujours tort ; le blâme est général.
Mes devanciers, par un constant prodige,
Sont révérés presque à l'égal des dieux :
On court le monde, on se presse en tous lieux
Pour en trouver quelque informe vestige :
Mes successeurs reçoivent mille vœux ;
On les appelle, on s'enflamme pour eux ;
Et moi tout seul, moi seul on me néglige ;
Chez qui surtout ? chez le riche et l'heureux :
Surcroît de mal dans le sort qui m'afflige.
Le commerçant qui veille à son trafic,
Me fait compter avec lui ric à ric ;
Et l'avocat me vend avec usure
A son client qui paye et qui murmure.
Le misérable à la mort condamné,
Demande au ciel que ma course s'arrête ;
Tandis qu'un fat qu'ennuie un jour de fête
Me voudrait voir déja le dos tourné.
La belle Eglé me méprise : elle oublie
Qu'à sa toilette elle est par moi servie,
Que j'ai mûri la rose sur son teint,
Que j'ai poli l'albâtre sur son sein.
C'est à mes soins que toute angoisse cède.
Veut-on guérir sans frais et sans remède ?
On trouve en moi le meilleur médecin.
Enfin je suis ce qu'avec mille peines
On chercherait en vain à rattraper,
Quand une fois on le laisse échapper.

Sexe enchanteur dont on porte les chaînes,
Je l'avoûrai, j'ai des torts avec vous;
Et j'en rougis : mais soyez sans courroux,
Et croyez-en mes paroles certaines.
Ce que je puis dérober à vos traits
En agréments, en grâces, en attraits,
A votre esprit j'ai grand soin de le rendre.
Je finis là : car ces divers portraits,
Quoique flattés, me font assez comprendre.

X I.

Tantôt heureux, tantôt fatal,
Selon que de moi l'on dispose,
Je ne suis rien pourtant, et l'on me connaît mal
Si l'on me prend pour quelque chose.
Par moi tout se produit et tout se décompose :
Je fais épanouir la rose;
Je la fais se flétrir et se réduire à rien,
Et le tout par même moyen.
Mon empire est celui de la métamorphose.
Je change d'aspect tour à tour,
Suivant ce que l'on craint ou ce que l'on desire.
Tantôt je parais long, tantôt je parais court:
L'un m'appelle, et l'autre soupire
De me voir arrivé trop tôt.
C'est ainsi que chacun, au gré de son délire,
Me trouve toujours en défaut.

J'ai seul le droit d'inscrire au temple de mémoire
Et les sages et les héros :
Je suis seul garant de leur gloire,
Seul bon juge de leurs travaux.
Souvent j'ai le secret d'adoucir l'infortune
Souvent je mets un terme à la prospérité ;
Souvent j'altère la beauté :
C'est ma faute la plus commune.
Aussi voit-on contre ma loi
Murmurer souvent une belle,
Et n'y penser qu'avec effroi.
Mais cependant aussi, quelqu'une pretend-elle
Une renommée immortelle,
Ce rare don ne peut lui venir que de moi.
J'en répète l'aveu : Je suis une chimère
Qui n'a point de réalité,
Et cependant mon caractère
Est de montrer la vérité.
Je me détaille ici peut-être
Assez au long pour ennuyer :
Car il importe peu d'approfondir mon être;
Ne songez guère à me connaître,
Mais songez à bien m'employer.

XII.

Je suis long, je suis court selon la circonstance:
Les dames, et surtout en France,

Craignent de me voir écourter.
A Paris elles ont de la peine à me prendre,
Et de la peine à me quitter,
Hors en un cas qu'il ne faut pas citer,
Mais qu'il est facile d'entendre.
Je suis excellent médecin,
Et mon régime est toujours sain.
Je suis bon peintre aussi; j'ai toutes les manières,
Mais mes tableaux ne durent guères.
Je suis ami des jeunes gens,
Et tout comme eux j'ai mes caprices.
Je me brouille souvent avec les vrais amants,
Et je leur rends pourtant de grands services.
J'enseigne quelquefois à nager sans effroi:
Jamais mon nageur ne se noie.
Si Léandre n'eût fait son trajet qu'avec moi,
Héro n'eut pas perdu sa joie.
Je sers à conserver le teint
Mieux que les eaux dont on se farde.
Quand on me perd on s'afflige, on se plaint;
Et quand on me possède à peine y prend-on garde.
La bravoure n'est pas mon fort:
Je crains le canon, le tonnerre;
Tous les deux me font fuir d'abord,
Et cependant on me trouve à la guerre.

XIII.

Tantôt sur deux pieds je me tiens

Ainsi que font tous bons chrétiens;
Et tantôt on me voit sur quatre,
Sans qu'on en puisse rien rabattre.
Aussi par un sort singulier
Je suis deux choses différentes;
Mais servant au même métier,
A mêmes œuvres concourantes.
Sur quatre pieds je n'ai point d'yeux,
Mais sur deux je vois tout au mieux;
Sans quoi d'abord on me décrie,
Et bientôt on me congédie.
Mes deux états sont sérieux,
Même ils ont du mystérieux;
Et dans tous deux on me confie
Ce qu'on a de plus précieux.

XIV.

Qui voudra voir la parure d'hiver
Dont tous les ans toute dame est pourvue;
Qui voudra voir bête fort bien vêtue,
Mais qui pourtant n'a point du tout bon air;
Qui voudra voir quelque jeune cervelle
En négligé raisonnant bagatelle,
C'est à moi qu'il s'adressera:
Le tout en moi se trouvera.

XV.

Sans avoir moins de vertu,

Voyez comme j'ai déchu
De ma fortune passée !
C'est une triste pensée.
Jadis on a vu des rois
Qui, me confiant leur gloire,
Attendaient de ma victoire
Les plus brillants de leurs droits ;
Mais, comme à la fin tout passe,
Je ne sers plus aujourd'hui
Qu'aux oisifs, que je délasse
Des fatigues de l'ennui.

CONTES
EN VERS.

LE MARI QUI ENTERRE SA FEMME,

CONTE.

Pour éviter les frais de menuisier,
Certain mari portait sa femme au gîte
Dessus son dos en guise de panier :
Suivant d'un pas devot et régulier
Un bon curé qui portait l'eau bénite,
Et marmottait en chemin son pseautier.
Ce beau convoi passa près d'une haie
Où par hasard s'accrocha le paquet ;
Et la défunte y reçut mainte plaie,
Dont la cuisson la réveilla tout net :
Car tout son cas n'était que léthargie.
Les enterreurs restèrent ébahis ;
Puis le trio s'en revint au logis,
Soupçonnant là quelque peu de magie.
Si le mari se réjouit du fait
Je n'en sais rien, et je le voudrais croire ;
Mais je ne l'ose assurer tout-à-fait ;
Il me suffit d'en achever l'histoire.

Dix ans après la femme trépassa
Une autre fois, et ce fut la dernière.
Le cher époux alors recommença
Son doux office en la même manière;
Et, précédé du pasteur en prière,
Sur son épaule encore il la hissa
Pour la porter gratis au cimetière.
Chemin faisant, le paysan madré
Se souvint bien du miracle opéré
De par la haie et ses vertus divines.
Dès qu'on y fut : Tout beau, notre curé!
S'écria-t-il; prenons garde aux épines.

L'ANGE GABRIEL,

CONTE

Tiré de Bocace, IV.e journée, II.e nouvelle.

DANS une ville entre Rome et Marseille,
En Italie, était une beauté
Pleine d'attraits, c'était une merveille :
Mais pleine aussi de sotte vanité.
Si Dieu le père avait voulu descendre
Du haut des cieux, et s'en venir prétendre
A son hymen, elle l'eût écouté;
Mais tout mortel en était rebuté,

De tels appas n'étant dans son idée
Faits pour servir à des plaisirs humains;
Et cependant elle fut possédée
Par frère Albert, enfant des jacobins;
Et même, après en avoir fait litière,
Il procura cette beauté si fière
En mariage à l'un de ses cousins :
Tant le frater sut bien jouer son rôle !
Vous allez voir qu'il ne s'y prit pas mal;
A mon avis le tour est assez drôle.

Plus d'une fois dans le saint tribunal,
Usant des droits du confessionnal,
A ses genoux Albert avait vu Lise,
(C'était le nom de la fière beauté)
L'avait toisée, et dans sa convoitise
Avait très bien fait fonds sur sa sottise :
Sur sa sottise et sur sa vanité.
Or un beau jour la tenant à confesse,
Il la reprit, la tança vertement
Sur l'amour propre, et sur la sotte ivresse
Où son orgueil la tient incessamment.
Lise en rougit, mais c'était de colère :
Tant et si bien, qu'au mépris du saint lieu,
Et s'emportant contre l'homme de Dieu,
Ane bâté, lui dit-elle à voix claire,
C'est de l'orgueil, dis-tu, que de savoir
Que l'on est belle, et belle comme un ange !

Ne vois-je pas, benêt, dans mon miroir,
Que ma beauté, parfaite et sans mélange
D'aucuns défauts, n'est faite par le ciel
Que pour s'unir à l'ange Gabriel,
Ou pour le moins à quelque esprit céleste?...
Puis elle part sans demander son reste,
Laissant le moine à son avis bien sot
Et bien honteux, tandis que le cagot
Riait sous cape en voyant la donzelle
Droit à plein vol donner dans sa tonnelle.
Deux jours après il s'en vint la trouver,
Et l'air pantois lui dit : Madame Lise,
Voyez le cas qui me vient d'arriver;
Faites-moi grace et daignez me sauver.
Il vous souvient, l'autre jour à l'église,
J'osai choquer vos célestes appas:
Coups de bâton donnés à tour de bras
M'en ont puni toute la nuit suivante.
Lise n'était que sotte, et point méchante.
Vraiment, dit-elle, ami, vous aviez tort;
Mais j'ai regret qu'on ait frappé si fort.
Dites-moi donc comment allait l'affaire. —
Voici le fait, madame. Vers minuit,
Après avoir achevé ma prière,
Bien fatigué je m'étais mis au lit,
Et je venais de dépouiller la haire;
Quand tout-à-coup une vive clarté
Frappe mes yeux et remplit ma cellule.

Lors une voix, terrible en vérité,
Me dit : Albert, vois-tu cette férule ?
Un demi cent de ses coups bien compté,
Va te payer de ta témérité
D'avoir osé, chétive créature,
Effaroucher une jeune beauté,
L'œuvre de Dieu, l'honneur de la nature;
Lise en un mot, dont je suis enchanté.
Tout aussitôt l'effet suit la menace ;
Et sous le poids d'un énorme gourdin
Que conduisait une invisible main,
Cinquante fois j'ai payé mon audace,
Et suis resté demi-mort sur la place.
Voilà ton compte, Albert, pour cette fois,
Reprit alors la foudroyante voix ;
Mais dans trois jours une aubade pareille
Te reviendra, si la jeune merveille
Dont les appas ont tout pouvoir sur moi,
Ne te pardonne en m'implorant pour toi.
Lise reprit : Très volontiers, bon homme,
Je vous pardonne, et j'irais jusqu'à Rome
Prier pour vous. Mais qui dois-je prier ?
Est-ce François, Dominique ou Xavier?
Nenni, madame, et c'est bien mieux encore,
Dit le frater; c'est un ange du ciel :
Le plus brillant, l'archange Gabriel
Qui vous chérit, vous aime, vous adore.
Il vous adore, et, soit dit entre nous,

Il m'a donné charge de vous apprendre
Qu'il jouira du bonheur le plus doux ,
Si vous souffrez, Lise , qu'il vienne prendre
Les passe-temps de l'amour avec vous.
Tout aussitôt que la nuit sera close ,
Si vous voulez, dès ce soir il viendra ;
Et vous verrez comme il vous fêtera.
Bon ! reprit Lise , est-ce donc que l'on ose
En paradis s'amuser à cela ? —
Vraiment, madame , on n'y fait autre chose ;
Les bons joueurs ne se trouvent que là.
L'ange a dessein , et je dois vous l'apprendre ,
Venant s'unir à vous dans votre lit ,
De prendre un corps comme on prend un habit ;
Car sans cela vous ne pourriez y prendre
Aucun plaisir : ce serait mal l'entendre ,
Et Gabriel en serait affligé.
Partant de là , nous avons arrangé
Qu'il choisirait mon corps pour cette affaire.
Par ce moyen , le secret nécessaire
En cas pareil sera bien ménagé,
Puisque je suis déja dans le mystère.
Puis j'avoûrai qu'en acceptant ceci ,
Vous me rendrez grand service , madame;
Car Gabriel mettant loger son ame
Dedans mon corps pour s'en venir ici,
En tirera la mienne ; et j'ai promesse
Qu'au paradis tout droit il l'enverra,

Pour y rester autant qu'il vous plaira
Secrètement jouir de sa tendresse ;
Et c'est ainsi que de tant de détresse
Votre bonté me récompensera.
A tant se tut le matois personnage.
Madame Lise avait bien écouté ,
Et tout flattait sa sotte vanité.
Il ne fallut la presser davantage ;
Elle crut tout, et tout fut accepté.
Le même soir, dès que la nuit fut close,
Bien parfumé, bien baigné d'eau de rose,
Sans différer le moine blanc et noir
Au rendez-vous vint faire son devoir.
En pareil cas un moine vaut un ange :
Madame Lise à son gré l'éprouva ;
Et tant de goût la donzelle y trouva,
Que mainte fois le rendez-vous étrange
Fut répété. L'on conçoit aisément
Ce qui survint d'un tel événement.
La belle acquit un embonpoint notable,
Et maux de cœur suivirent ses ébats.
Lors le frater s'apercevant du cas
Prit son parti. Lise était plus traitable ;
Elle permit que Gabriel changeât
De domicile, et désormais logeât
Dedans le corps d'un quidam que la belle
Prit pour époux. C'était le beau-cousin
De frère Albert. Il la prit pour pucelle,

Et rendit grâce au moine jacobin
Qui mit ainsi son aventure à fin.

Ruse de moine et vanité de femme,
A mon avis, sont le pire amalgame
Que puisse faire ici l'esprit malin.

CONTE

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Bon soir, messieurs, disait un homme à ses amis,
Je m'en vais en bonne fortune;
Et celle-ci n'est pas commune :
Je vais faire cocus cinq ducs et trois marquis.
Sur ce projet chacun réclame.
Êtes-vous fou? quel conte! à la fois huit ou dix?
Oui, messieurs, reprit-il, je sais ce que je dis:
Je vais coucher avec ma femme.

FRERE PASCAL,

CONTE

Tiré du voyage anglais de M. Brydone.

CORDELIERS sont de tous moines l'élite ;
J'en conviendrai sans me faire prier.
Carmes aussi sans doute ont leur mérite,
Et gens pour eux oseraient parier.
En cent endroits Bocace et Lafontaine
Ont consacré les talents, les bons tours
De ces messieurs, et j'y souscris sans peine;
Au premier rang je les mettrai toujours.
Mais pour cela faudra-t-il qu'on oublie
Les capucins, et que de leurs exploits
Soit à jamais la gloire ensevelie ?
Ce procédé serait contre les lois
De la justice, et chacun doit attendre
Un même prix pour les mêmes travaux.
Partant de là, je veux vous faire entendre
Certain récit qui me semble à propos:
Un capucin en sera le héros,
Et vous verrez qu'il est digne de l'être.
Un humble toit, dit-on, l'avait vu naître
Dans la Sicile, où son génie actif,

Un corps de fer, un esprit inventif,
Aux temps passés l'auraient fait roi peut-être,
Comme Hiéron, Agathocle ou Denis;
Mais de nos jours tels succès sont bannis.
Divers métiers formèrent sa jeunesse:
Il fut soldat, puis brigand; puis enfin,
Craignant la hart, il se fit capucin.
Frère Pascal devint diseur de messe
Avant trente ans. C'est trop tôt, selon moi;
Cet âge est propre à plus d'un autre emploi.
Aussi Pascal prit-il une maîtresse
Pour égayer les devoirs du couvent.
La créature avait un autre amant
Qui la gênait, qui lui volait ses hardes:
Jaloux, brutal, le pire garnement
Qui fût alors au régiment des gardes
Du viceroi: stature de géant,
Voix de Stentor, et force à l'avenant.
Frère Pascal qui savait leur affaire,
Ne s'en émut en aucune façon,
Et n'eut souci du terrible garçon.
Cœur de soudard lui battait sous la haire;
Et quant au point de n'être qu'en second,
C'était trop bien le fait d'un moinillon.
Il s'agissait d'avoir l'heure propice
D'une entrevue à l'insu du tenant;
Il arriva ce bienheureux moment.
Notre homme un jour se trouva de service

Hors de la ville, et même pour deux jours.
La signora qui n'était pas novice,
Reçut Pascal au temple des amours,
Où sans tarder il entonna l'office.
Il procédait au second sacrifice,
Quand à la porte on entendit frapper :
Frapper en maître ; et soudain la donzelle
Se jette à bas du lit dans la ruelle.
C'est lui, dit-elle ; il va nous écharper.
Moi, cher Pascal, je vais ouvrir la porte ;
Prends tes habits, et cache-toi de sorte
Que le jaloux ne puisse t'attrapper.
Pascal sentit au cœur quelques alarmes ;
Il était nu, n'ayant pour toutes armes
Que ce qu'on porte aux batailles d'amour.
Soudain il prend à tâtons sa mandille,
Et la fourrant sous le lit de la fille,
S'y fourre avec, en attendant le jour.
Ce fut à point pour le tirer d'affaire :
Car à l'instant entra le mousquetaire,
Qui d'un ton rogue et d'un air absolu :
Allons, dit-il, dépêche-toi, ma belle,
Bats le briquet, allume une chandelle ;
J'y veux voir clair pour me mettre tout nu.
A ces mots-là Pascal se crut perdu.
Il s'en sauva, graces à sa maîtresse,
Qui s'avisa d'un tour assez plaisant.
Les filles ont toujours l'esprit présent.

En saisissant l'amadoue, elle y laisse
Tomber de l'eau; jamais le feu n'y prit.
Un honnête homme en eût perdu l'esprit.
Le spadassin donna cent fois au diable
Lui, l'amadoue, et la fille, et le feu.
La fille dit : C'est jurer pour bien peu;
Car nous avons un moyen admirable.
Le corps de garde est assez près d'ici;
Emportes-y la lampe, mon ami;
Tu reviendras avec mèche allumée.
Nenni parbleu, reprit-il; quelque sot!
Je ne veux point qu'on me fourre au cachot.
Je suis parti sans congé; la Ramée
Fait à présent la faction pour moi.
Si l'on me voit ici, le viceroi
Saura mon fait.... Eh bien ! cette madone,
Où brûle un cierge, et qui n'est qu'à deux pas,
Tu n'y seras reconnu de personne,
Reprit la fille. — Oh!... ma foi je suis las,
Et j'aime mieux me coucher sans voir goutte.
Mais avant tout je veux boire une goutte
De ce rogom' que j'ai mis sous le lit.
On peut juger si le moine pâlit
A ce propos. Cent fois, dans la querelle
Des deux amants au fait de la chandelle
Il avait craint, espéré tour à tour;
Mais pour le coup voilà son dernier jour.
Tout est perdu.... Le spadassin s'avance,

Et va tout droit fouiller sous le grabat.
Lors sans tarder la donzelle s'élance,
Et retenant par le bras le soldat :
Je l'ai serré, dit-elle, dans l'armoire.
Que diable aussi veux-tu songer à boire
Quand tu ne peux me donner qu'un instant ?
Viens, baise-moi, couchons-nous; en partant
Tu porteras avec toi la bouteille.
Pascal respire; et la fine catin
Sert son amant, le déchausse à merveille,
Le déshabille, et dans un tour de main
L'entraîne au lit, où bientôt se réveille
Autre appétit que l'appétit du vin.
Pascal renaît, et se croit à la fin
Hors de péril; mais quand le jeu commence
Sur la couchette, entre les deux amants,
Pascal dessous passe à d'autres tourments.
Le vieux châlit théâtre de la danse,
Très mal sanglé touchait presque au carreau,
Et chaque coup d'amoureuse cadence,
Sous le géant rabaissant son niveau,
Serrait Pascal comme dans un étau.
Telle posture en effet n'est pas douce.
Le malheureux croit à chaque secousse
Que le grabat, le géant, la catin,
Vont en tombant l'incruster au terrain.
Heureusement, après quelques parties,
Du fier joueur les fougues amorties

Lui font sentir le besoin du repos :
Il s'endormit. Pascal reprit courage,
Et se tira de dessous les tréteaux,
Avec l'espoir de venger son outrage.
A sa catin d'abord il rend hommage,
Et la baisant sur le dos du ronfleur,
Reprend ses droits et redevient vainqueur.
Puis à voix basse il lui dit : Ma mignonne,
Vous m'allez voir toute une autre personne.
Je vais sortir, et reviens sans tarder;
Soyez discrette, et songez à m'aider.
Sous le grabat il laisse sa guenille,
Cordon, rosaire, et mutande et camail,
Et crucifix, enfin tout l'attirail;
Puis, s'emparant des habits du soudrille,
Il en revêt le harnois tout entier,
Sans oublier sabre ni baudrier.
Sous cet habit il plut fort à la fille,
Qui ne sachant qu'il eût fait le métier,
S'émerveillait de sa façon gentille.
Le temps pressait : Pascal s'en va tout droit
Au corps de garde, où d'abord il raconte
A l'officier, qu'il sait certain endroit,
Dans telle rue, où sans pudeur ni honte
Un capucin, profanant son habit,
Fait la débauche, et partage le lit
D'une catin. L'officier de sourire :
Ils sont, dit-il, fort enclins à cela.

Marchez devant; bientôt ce gaillard-là
A ses consorts au couvent pourra dire
Comment je fais la police au quartier.
Lors il choisit deux caporaux d'élite,
Et précédé du moine grenadier,
Chez la donzelle il marche tout de suite.
En arrivant on met tout en émoi,
Criant bien fort : Ouvrez, de par le roi !
La lune alors commençait à paraître.
Notre homme au cri s'éveille avec effroi,
Se met en pied, regarde à la fenêtre,
Voit des soldats. Grand Dieu ! c'est fait de moi,
Dit-il; on vient, et je sais bien pourquoi.
On vient me prendre, et ma sentence est prête;
Point de pardon pour un pareil délit.
La fille dit : Cache-toi sous le lit.
Il s'y cacha. Cependant la cohorte
Attend en bas qu'on ouvre la maison.
Il faisait froid; le temps paraissait long :
Par droit de guerre on enfonce la porte.
On entre en hâte, on monte l'escalier.
Frère Pascal s'avance le premier,
Et lestement il fait signe à la belle
Qui d'un clin-d'œil, et sans dire un seul mot,
Sait lui montrer la cache du grand sot.
Les caporaux aux draps de la donzelle
S'en vont tout droit voir le corps du délit;
Mais point de moine. On fouille la ruelle;

On n'y voit rien, pas même un bout d'habit.
Où donc est-il ce capucin maudit,
Qui sans souci du salut de son âme,
Chez des catins mène une vie infâme ?
Parlez, la fille. Il a passé la nuit
Entre vos bras; je vous le redemande,
Dit l'officier, et c'est au nom du roi.
Ah monseigneur! repartit la galande,
Cherchez partout; vous ne verrez chez moi
Ni capucins, ni cordeliers, ni carmes.
Je n'eus de goût jamais que pour gendarmes:
Je vous dis vrai. Bon! s'écria Pascal;
Cette enfant-là ne raisonne pas mal!
Nous lui ferons, je crois, miséricorde.
Mais moi je tiens en main un bout de corde
Qui me découvre où gîte le pendard.
Sous le grabat s'est terré le renard.
Tenez, tenez, voilà toutes ses pièces :
Capuche et froc, rosaire et crucifix,
Et le cordon qui ceint ses reins bénis,
Dont vous pourrez lui caresser les fesses.
Soldat Pascal à ces mots prétextant
Qu'il va se rendre où son devoir l'attend,
Ayant atteint au bout de sa visée,
Laisse aux soldats démêler la fusée,
Et va tout droit regagner son couvent.
Dans sa cellule à tout événement
Il possédait un attirail de change.

En un instant il s'habille, il s'arrange
En béni père, et dès le grand matin
Il est au chœur le premier capucin.
Il s'occupa fort peu, durant l'office,
Et des leçons et du saint sacrifice ;
Il jouissait de son rival berné,
Qui chez la fille est resté consterné :
Bien consterné. Le pauvre misérable
Perdait l'esprit et se donnait au diable ;
Il ne pouvait bonnement concevoir
Comment s'étant couché la veille au soir
Franc grenadier, le matin il s'éveille
Moine enfroqué. C'était une merveille
Qui le passait ; il y perd son latin.
En un clin-d'œil sa parure héroïque
Toute changée en haillon monastique,
Semble à coup sûr une œuvre du malin.
Ou bien plutôt n'est-ce point un miracle,
Qui le mettant au chemin du salut,
Anéantit, enlève tout obstacle
Par qui le monde éloigne du vrai but?
Ce doux penser le saisit, le console.
Messieurs, dit-il, croyez-en ma parole,
J'étais soldat ; mais je veux être enfin
Ce qu'il vous plaît ; je serai capucin.
J'en fais le vœu, messieurs ; je me résigne.
Conduisez-moi, s'il vous plaît, au moûtier,
Où dans l'état de capucin indigne

Je dois, je veux, réformé tout entier,
Vivre et mourir pur et blanc comme un cigne.
Bientôt la chose eut son effet en plein.
On le conduit à la capucinière,
Non sans lardons de fabrique grossière,
Dont les soldats l'accablent en chemin.
Il prend le tout en dévote manière,
Arrive au cloître et se fait capucin.
L'ami Pascal qui le voit son confrère,
Dedans sa barbe en rit soir et matin;
Et jouissant d'un triomphe malin,
Il poursuivit désormais sa carrière
Sans aucun trouble aux bras de sa catin.

LE TABLEAU DU MARIAGE,

CONTE

Tiré des Amusements sérieux et comiques de Dufresny.

Un jouvenceau qui s'allait marier
Voulut d'Hymen avoir la portraiture.
Un peintre adroit se met à l'atelier,
Travaille en bref, présente la peinture,
Est mal reçu. Quelle pesante allure !
L'Hymen est là froid comme l'Amitié,
Dit le galant non encor marié.
Bientôt il l'est. Tandis, le pauvre artiste
Se bat les flancs, avive sa couleur,
Revient enfin. Ah peintre de malheur !
Dit l'épousé : monsieur le coloriste,
Etes-vous fou ? C'est l'Amour tout craché.
Remportez vîte ; allez, c'est pour Psyché,
Non pas pour moi, qu'est fait ce beau chef-d'œuvre.
Le peintre sort peu content du marché,
Mais sans mot dire avale la couleuvre.
Deux ou trois mois après, l'homme au pinceau
Revient encor trouver le jouvenceau.
Daignez, dit-il, venir dans ma boutique;

Vous y verrez certain tableau d'optique
Qui n'est pas mal. Demain . . . dès aujourd'hui,
Reprend l'époux avec impatience,
Déja grillant d'être hors de chez lui :
Partons soudain. La plus belle science,
Et la meilleure aussi sans contredit,
Est de savoir mettre une heure à profit :
C'est mon avis, et c'est le mot du sage.
Toujours le sage est cité par les fous
Qui vont cousant ses dits avec leurs goûts ;
Et cette fois ce fut de grand courage
Qu'on s'en servit. Hymen dans le ménage
Restait tout seul; Amour était exclus.
Souvent l'on hait dès que l'on n'aime plus:
A tout le moins on s'ennuie, on enrage.
Ainsi faisait notre défunt amant,
Qui s'achemine avec empressement
A l'atelier, et d'abord se récrie
Sur les trésors d'un sallon décoré
Des plus beaux traits de l'art qui colorie.
L'enfoncement de cette galerie
Offrait aux yeux dans un tableau cintré
Une Vénus, qu'un laqs imperceptible,
Et pour sa honte à Lemnos préparé,
Aux feux de Mars laissait voir trop sensible.
Avec tant d'art les pinceaux avaient su
De ces chaînons exprimer le tissu,
Qu'il semblait voir à cette molle étreinte

Que l'heureux couple en aimait la contrainte,
Et qu'au mépris de l'imprudent époux
Leurs doux plaisirs en devenaient plus doux.
Le curieux admire, s'extasie,
Veut voir de près, arpente le sallon ;
Mais un prodige étonne sa raison.
A chaque pas il semble qu'un chaînon
Se grossissant à ses yeux par magie,
Veut, détruisant ce chef-d'œuvre si beau,
N'en faire plus qu'un grotesque morceau.
Il se confond; mais c'est bien autre chose
Quand, approché tout-à-fait du tableau,
Il touche au doigt cette métamorphose
Qui d'un ouvrage exquis et précieux
Compose un monstre effroyable à ses yeux.
Il ne voit plus la déesse adorable ;
Il cherche en vain ses traits si gracieux :
C'est un colosse informe, épouvantable;
Et ces filets doux et délicieux
Ne semblent plus qu'un laqs impitoyable
Fait pour domter des monstres furieux.
Le peintre alors content du stratagême :
Tel est souvent, dit-il, l'Hymen lui-même,
Plaisir d'optique ainsi que mon tableau.
L'éloignement ne nous l'offre qu'en beau :
Illusion par le temps éclaircie,
Et qu'à regret notre cœur apprécie.
Souvenez-vous .... Oui, oui, je m'en souvien,

Reprit d'abord l'époux, qui sentit bien
Le but caché de l'adroite morale.
Mais s'il vous plait, monsieur, que fites-vous
De ce portrait ? . . . Il était dans ma salle,
Et l'autre jour par un futur époux
Fut emporté. Tant mieux ! reprit notre homme.
Mais vous a-t-il payé toute la somme
Avant que d'être au joug d'Hymen lié ? . . .
Non ; mais je l'ai survendu de moitié.

LE DÉBAT
DE JUPITER ET DE JUNON,

Tiré des métamorphoses d'Ovide, liv. 3.

On dit qu'un jour le maître du tonnerre,
Près de Junon se trouvant tout en feu,
(Bacchus avait, dit-on, joué son jeu;
Car autrement le cas n'arrivait guère,
Et sans nectar Junon étrennait peu.)
Jupiter donc s'étant mis en colère,
Colère douce et qui ne fait point peur,
De l'hyménée avec assez d'ardeur
Bourgeoisement célébrait le mystère.
On dit aussi que sa grave moitié
A cet accueil ne se montra revêche,
Et mettant bas son humeur pigrièche
Sentit alors renaître l'amitié
Qu'à son époux jadis elle a portée,
Et qu'il n'avait jamais tant méritée.
Si, comme on dit, le vainqueur des Titans
De ses sourcils ébranle l'empirée,
Certe à ce coup la demeure azurée
De tel conflict dut tressaillir longtemps.
La fière épouse attentive à l'ouvrage

Se comportait en femmede courage;
Et Jupiter tellement faisait rage
Que l'on eût dit qu'il n'avait que vingt ans.
Or au milieu de ce doux passe-temps,
Dame Discorde, éternel trouble-fête,
Sur les époux secouant son flambeau,
Au bon Jupin vint mettre dans la tête
Certain projet aussi sot que nouveau.
Ce beau projet fut de faire comprendre
A sa moitié, que dans le doux ébat
Son sexe heureux, théâtre du débat,
Plus de liesse et de plaisir sait prendre
Que l'autre sexe instrument du combat.
Mais ce n'est tout que de le faire entendre;
Jupin de plus veut l'aveu de Junon.
Mais Jupiter n'en peut tirer que non :
Non mille fois; et plus l'époux s'obstine,
Plus ardemment l'épouse se mutine.
Je ne la blâme, et le proverbe y vient :
A sot propos réponse ne convient.
Le régisseur de la machine ronde,
Lui des galants l'exemple et le doyen,
Prenait pour plaire un étrange moyen :
Car reprocher en face au pauvre monde
Le peu de bien qui lui peut arriver
C'est mal l'entendre; et le dieu de Cythère
Se garderait d'un tel cas approuver :
Sur cet article il invite au mystère.

Pour revenir au conte de nos dieux,
Tant fut poussé le débat odieux,
Tant de chacun s'aigrit la fantaisie,
Qu'à l'arbitrage il fallut en venir;
Et pour arbitre on nomma Tirésie:
Car celui-là se devait souvenir
D'apprécier la volupté femelle :
Sept ans entiers avait été pucelle.
Pucelle ? non : fille; cela s'entend.
Le juge arrive, et le cas important
Développé: Ce serait trop d'audace
A moi chétif, dit-il, sur un tel point
De trancher net ; je ne jugerai point.
Daignez, grands dieux, m'accorder cette grace;
Puis une encor qui fera mon bonheur.
Vous le savez, vous lisez dans mon cœur ;
Ce cœur gémit sous la pesante écorce
D'un corps grossier : organe vicieux
Des dons d'amour, dont il n'a que l'amorce.
J'ai fait longtemps l'essai délicieux
D'un autre corps dont les sens précieux,
Plus délicats sans avoir moins de force,
A mes desirs s'assortissaient bien mieux.
Rendez-le moi ce sexe que j'envie;
Ou si mon vœu vous semble audacieux,
Daignez songer, grands dieux, que dans la vie
Le bien déplaît quand on connait le mieux.
Ainsi parla l'oracle de nos dieux,

Dont mal lui prit comme je pourrais dire,
Et comme aussi je ne vous dirai pas :
Car, quand j'aurais bien écorché ma lyre
Pour vous conter comment dans ce tracas
Il arriva que Junon en colère
S'en prit aux yeux du juge, et l'aveugla;
Comment aussi Jupin le consola
D'avoir ainsi perdu son luminaire;
Ou bien plutôt ne le consola point
En le faisant des prophètes adjoint;
Tout ce récit ne fait rien à l'affaire.
Je ne voulais éclaircir qu'un seul point :
Point fort douteux, et qui souvent partage
Les sentiments. Tirésias le sage
Vous a donné dans ce conte le sien ;
Une autre fois je vous dirai le mien.

LA FETE MANQUÉE.

On m'a conté qu'une jeune alouette
Voulut un jour faire un cadeau
A sa maman, que le gentil oiseau
Aimait d'une amitié parfaite.
Un beau concert fut arrangé.
Un vieux corbeau s'était chargé
De battre la mesure et de régler la fête.
Il savait noter quelques airs,
Griffonner même quelques vers:
C'était assez pour une bête.
Il griffonna, nota, fit son devoir.
Restait alors à se pourvoir
D'orchestre et de chanteurs. On envoie, on invite
Rossignols et bouvreuils, fauvettes et serins,
Les exhortant à s'en venir bien vite
Répéter les tendres refrains.
Mais personne ne vint. L'un était en voyage;
Un autre avait perdu la voix;
D'autres voulaient demeurer dans leurs bois.
La jeune alouette en enrage.
Le jour aproche, il vient, il est venu:
Nous voilà pris au dépourvu,
Dit-elle au corbeau; votre ouvrage

Et mon projet, tout est perdu.
Lui, que les ans ont rendu sage :
Mon enfant, reprit-il, ne nous fâchons de rien ;
Rien n'est perdu, tout ira bien.
Vous voulez chanter votre mère?
Il n'y faut rossignols, ni serin, ni pinson :
La voix d'un tendre nourrisson
Est toujours la voix la plus chère.
L'alouette le crut. Elle vient sans façon
Débiter sa tendre chanson
Qui ne disait qu'un seul mot, *je vous aime.*
La mère en est touchée, et répète elle-même
Ce mot si doux à l'unisson.
Toutes les deux s'attendrirent :
Les assistants applaudirent ;
Et le corbeau satisfait
D'une si touchante scène,
Sans nul regret à sa peine
Brûla ce qu'il avait fait.

CANTATILLE

Mise en musique par l'Auteur des paroles.

AIR.

Volez, Amours, quittez Cythère ;
Régnez à jamais dans ces lieux :
Le plus beau séjour de la terre
Est fait pour le plus beau des dieux.

Ici la nature docile
Aime à se parer des beautés
Que les arts d'une main facile
Font éclore de tous côtés.

Volez, Amours, quittez Cythère;
Régnez à jamais dans ces lieux:
Le plus beau séjour de la terre
Est fait pour le plus beau des dieux.

RÉCIT.

Je les préfère à l'empire des cieux
Ces lieux charmants où je passe ma vie;
Mais ils me seraient odieux
Si je n'y voyais point Sylvie.

AIR.

Non ce n'est qu'aux amants heureux
Que la nature paraît belle :
C'est pour eux seuls que Zéphire amoureux
Fait éclore la fleur nouvelle :
Le rossignol ne chante que pour eux.
Non ce n'est qu'aux amants heureux
Que la nature paraît belle.

ROMANCE ÉCOSSAISE,*

Traduite de l'anglais.

When the sheep are in fold.

QUAND nos troupeaux sont rentrés du pacage,
Quand nos bergers ont fini leur repas,
Quand mon époux vient dormir dans mes bras,
Les pleurs alors inondent mon visage.

Jami voulait m'avoir en mariage ;
Nous nous aimions, mais Jami n'avait rien :
Il fut sur mer pour y gagner du bien,
Ce fut pour moi qu'il se mit en voyage.

Le jour et l'an finissaient de se clore
Depuis le jour de ce fatal dessein,
Quand je perdis ma vache par larcin ;
Et j'eus des maux bien plus fâcheux encore.

Au même jour je vis mon pauvre père,
Un bras cassé ne pouvoir travailler :
Ma mère aussi ne pouvait plus filer ;
Un mal cuisant faisait souffrir ma mère.

* Cette Romance et la Chanson suivante ont été mises en musique par l'Auteur des paroles.

Pour les aider au travail je me livre,
Mais sans Jami pouvais-je assez gagner?
Le vieux Robin vint alors les soigner,
Et par ses soins ils eurent de quoi vivre.

La larme à l'œil, il me tint ce langage:
Pour l'amour d'eux, prends-moi pour ton mari.
Mon cœur dit non, car j'attendais Jami;
Mais sur la mer il avait fait naufrage.

Oui, sur la mer une tempête affreuse
Au bout du monde avait pris son vaisseau.
Pourquoi Jenni n'est-elle pas sous l'eau?
C'est pour crier : Que je suis malheureuse!

Le vieux Robin va parler à mon père.
Mon père écoute, et ne lui répond rien:
Maman se taît aussi, voyant trop bien
Que j'en sentais une douleur amère.

Le vieux Robin revint chaque soirée:
Il fit si bien qu'on lui donna ma main.
Me voilà donc la femme de Robin,
Et tout mon cœur était sur la marée.

J'étais un jour debout pensive et sombre,
Un mois après avoir donné ma foi,
Quand à ma porte, et tout auprès de moi,
De mon Jami je vis paraître l'ombre.

Oui je la vis, je n'en fis aucun doute
Jusqu'au moment que Jami me parla :
Je viens, dit-il, t'épouser ; me voilà.
Moi sans répondre en tremblant je l'écoute.

Sans nous parler tous les deux nous pleurâmes,
Et mon Jami ne prit qu'un seul baiser :
Un seul. Hélas! comment le refuser ?
Il n'en prit qu'un, et nous nous séparâmes.

Voyez depuis quelle est ma peine affreuse :
Dans cet instant que n'ai-je pu mourir !
Mais je vivrai, je vivrai pour souffrir,
Et pour crier : Que je suis malheureuse !

Comme un esprit qui revient de l'abîme
Je vas, je cours, sans m'arrêter à rien :
Aimer Jami c'est mon unique bien ;
Je n'ose plus, car ce serait un crime.

Il faut chasser mon Jami de mon ame ;
Au vieux Robin il faut garder ma foi.
Le vieux Robin est si bon avec moi !
Et je dois être avec lui bonne femme.

CHANSON

Traduite des manuscrits de M. de Sainte-Palaye.

Je suis honnête sentinelle,
Et courtoise au loyal amour;
Je veille et j'observe le jour
En faveur de l'amant fidelle.
Amant joyeux,
Prends congé de ta douce amie;
Par baisers francs fais tes adieux:
Ainsi je crie
Quand je vois l'aube ouvrir les cieux.

Si l'on me veut mettre de garde
En lieux où faux amour sera,
Vienne le jour quand il voudra;
Que je meure si j'y regarde.
Que dans tous lieux
Puisse feintise être punie!
Ce n'est pour les fallacieux
Que je m'écrie
Quand je vois l'aube ouvrir les cieux.

Je n'aime la nuit étoilée,
Mais bien la longue nuit d'hiver;
Et malgré la rigueur de l'air
Je fais bon guet à la gelée:

J'en veille mieux.
Amants, que rien ne vous soucie ;
Jamais je n'ai fermé les yeux,
Et je m'écrie
Quand je vois l'aube ouvrir les cieux.

TENSON OU DIALOGUE

Tiré des Manuscrits de M. de Sainte-Palaye.

DAPHNIS.

NOBLE dame, conseillez-moi;
Que mon trouble vous intéresse :
Je me soumets à votre loi.
Une secrette ardeur me presse,
Je cherche en vain à la calmer.
Que dois-je faire en ma détresse ?
J'ai le cœur fait pour la tendresse ;
Je crains l'amour, et je voudrais aimer.

DELPHIRE.

Seigneur, on dit que l'amour est terrible ;
On dit aussi qu'il est charmant.
Mais s'il a des douceurs, c'est pour un cœur sensible
Qui veut brûler d'un feu constant.
Si vous savez aimer sincèrement,
Je ne crois pas qu'il faille vous contraindre.
L'amour n'est pas à craindre
Pour un fidèle amant.

DAPHNIS.

Amour, je te livre mon âme :
Si tu dois tes faveurs à la fidélité,
J'ai droit à ta félicité.
Mais dois-je taire ou déclarer ma flâme ?

Celle dont je suis enchanté,
A la beauté joint la sagesse
Et les graces à la fierté :
Elle rira de ma faiblesse,
Je n'en serai point écouté.
L'amour veut me faire entreprendre ;
Le respect veut me retenir :
Lequel des deux dois-je entendre ?
Le proverbe dit qu'attendre
Est le moyen d'obtenir.

DELPHIRE.

Un amant est mal-habile
Qui n'ose se découvrir :
Son silence est inutile ;
Son aveu peut attendrir :
C'est s'obstiner à souffrir
Que s'obstiner à se taire.
La dame que vous adorez,
Ne saurait être assez sévère
Pour s'offenser d'une flamme sincère ;
Mais des feux toujours ignorés
N'obtiennent pas le droit de plaire.

DAPHNIS.

Vous le voulez : je vais découvrir mon tourment.
Mais peut-être qu'en ce moment
Votre haine et votre vengeance
Seront le prix de mon obéissance.

DELPHIRE.

Vous m'embarrassez à mon tour.
Mais nommez-moi l'objet de votre amour;
Je vous y servirai peut-être.

DAPHNIS.

Hélas ! vous allez me haïr
Quand je me serai fait connaître.
C'est vous que j'aime. Hélas ! vous allez me haïr.

DELPHIRE.

Non; connaissez mieux votre dame.
Vous n'avez fait que m'obéir
En m'apprenant le secret de votre ame.
Ne pas vous pardonner, ce serait vous trahir.

CANTATE

DIALOGUÉE.

Tirée des Manuscrits de M. de Sainte-Palaye.

PERSONNAGES.

RICHARD DE BARBESIEUX, troubadour.
AZALAIS.
CLARETTE
TROUPE D'AMANTS avec leurs Maîtresses.
TROUPE D'HABITANTS de la seigneurie d'Azalaïs.

CANTATE
DIALOGUÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une campagne : on voit dans l'enfoncement, d'un côté le château d'Azalaïs, et de l'autre une colline.

RICHARD, déguisé en Jongleur, un masque à la main.

Ce masque d'un jongleur saura cacher mes traits
A l'inhumaine qui m'engage.
Sur un soupçon injuste elle me croit volage ;
Elle m'a banni pour jamais.
Amour, quand ta main nous enchaîne,
Que tu nous coûtes de soupirs !
Mais ces craintes, ces vains desirs,
S'il plaisait à mon inhumaine,
Deviendraient autant de plaisirs.

Je vois de ce séjour les heureux habitants :
Chaque amant sur ces bords conduit l'objet qu'il aime,
Et sur un luth qu'accorda l'amour même
Chante ses feux constants.

SCÈNE II.

Les Amants descendent du côteau, chacun tenant sa maîtresse par la main; Clarette conduite par son amant est à leur tête.

CHOEUR DES AMANTS.

C'est dans ce riant bocage
Que l'Amour conduit sa cour.
Tout parle ici son langage:
Son trône est sous cet ombrage;
C'est le dieu de ce séjour.
La beauté la plus sauvage
Apprend sous ce vert feuillage
Qu'il faut soupirer un jour.
S'il y vient un cœur volage,
Le nouveau nœud qui l'engage
Le force à dire à son tour,
Que la constance est l'hommage
Le plus digne de l'amour.

RICHARD, ayant mis son masque.

Vous célébrez l'amour, vous chantez sa puissance;
Mon art est de chanter l'amour et la constance:
Puis-je à vos doux concerts mêler mes faibles chants?

CLARETTE.

Vous nous seconderez par vos accords touchants.
Azalaïs, beauté jalouse et fière,
A banni l'objet de ses feux :
Nous voulons calmer sa colère :
Nous resserrerons ces beaux nœuds :
Nous rendrons à l'amour l'ornement de son temple.
Quand son cœur braverait nos vœux,
Il céderait à notre exemple.

RICHARD.

Il n'est donc pas proscrit sans espoir de retour ?

CLARETTE.

J'ai vu la cruelle attendrie.
Ceux que proscrit la jalousie,
Sont bientôt absous par l'amour.
Loin d'obéir à l'inhumaine,
Il devrait la chercher.
L'amour a pris le masque de la haine :
C'est la main d'un amant qu'il faut pour l'arracher.

RICHARD, *se démasquant.*

Il avait prévenu ce conseil favorable :
Sous l'habit d'un jongleur, lui-même est devant vous.
Unissons nos efforts, poursuivez troupe aimable :
Je connais à des soins si doux,
Des cœurs qu'Amour inspire.
Sujets du même empire,
Ils doivent s'aimer tous.
Ciel ! c'est Azalaïs qui s'avance vers nous !

SCÈNE III.

Lorsque Azalaïs paraît, les chœurs dansants vont au devant d'elle, et forment un cercle dans lequel elle se trouve entre Clarette et Richard qui a remis son masque. Les chœurs chantent ce qui suit avec Richard.

RICHARD ET LE CHOEUR.

Cédez, ne soyez plus rebelle:
Bannissez la haine cruelle:
Que l'amour triomphe à son tour.
Il vous parle, il vous appelle;
D'un amant tendre et fidelle
Il demande le retour.
Connaissez son innocence;
Ou s'il vous fit une offense
Donnez sa grace à l'amour.
Cédez, ne soyez plus rebelle:
Bannissez la haine cruelle:
Que l'amour triomphe à son tour.

AZALAIS.

Pouvez-vous défendre un volage?
Non, de sa perfidie on a su m'informer:
A de nouveaux attraits il offrait son hommage.
Mon cœur, trop prompt à s'enflammer,
Crut trouver un amant sincère.

Ah ! faut-il qu'un ingrat qui sait si mal aimer,
Possède si bien l'art de plaire ?

CLARETTE, lui présentant Richard.

Daignez de ce jongleur écouter les accents.

RICHARD.

Je ne sais chanter sur ma lyre
Que les transports que je ressens,
Et c'est mon cœur seul qui m'inspire :
Le plus doux succès qu'il prétend
Est d'être plaint quand il soupire.
Je ne desirai jamais tant
Qu'on fût touché de mon martire.

On apporte un luth à Richard. Azalaïs, Clarette et lui, s'asseoient au milieu du Théâtre, et le chœur sur les ailes. Richard, après une ritournelle, chante la romance suivante qu'il accompagne avec le luth.

RICHARD, à Azalaïs.

Je l'aimais d'un amour si tendre
Celle qui cause mes tourments !
Elle a condamné, sans l'entendre,
Le plus fidèle des amants.
Grands dieux ! que je la trouvais belle
Quand ses regards m'ouvraient les cieux !
Qui l'eût cru que de si beaux yeux
Deviendraient ceux d'une cruelle ?

Loin de sa vue enchanteresse

Je n'ai que langueurs et travaux;
Mais l'excès seul de ma tendresse
Me suffit pour chérir mes maux.
Je fuis ceux qui voudraient m'apprendre
A guérir ma funeste ardeur:
Quand on a donné tout son cœur,
Malheureux qui sait le reprendre !

Sans espoir que ma voix l'attire,
Ma voix l'appelle tristement :
Je regarde, et mon cœur soupire
D'avoir appelé vainement.
Son nom dans ce séjour sauvage
Est gravé sur tous les ormeaux:
Il va croître avec leurs rameaux;
Mon amour croîtra davantage.

AZALAIS, à part, et se levant.

Ah ! que l'ingrat que j'aime malgré moi,
Est loin d'une ardeur si constante !

RICHARD.

Mes chants vous ont déplu ? vous semblez peu contente?

AZALAIS.

Je vous plains de gémir sous une injuste loi.
Tant d'amour doit fléchir le cœur le plus rebelle.

RICHARD.

Achevez, et daignez rassurer mes esprits.
Si vous plaignez mon cœur fidelle,

Si vous condamnez la cruelle,
Je suis vengé de ses mépris.

AZALAIS.

Que vous sert que mon cœur la trouve criminelle?

RICHARD.

Tout ce que vous pensez est une loi pour elle.
Si votre amant embrassait vos genoux,
Si, les arrosant de ses larmes,
Il jurait de n'aimer que vous,
Contre ses pleurs un injuste courroux
Trouverait-il encor des armes ?

AZALAIS.

Quel soupçon me saisit ! se pourrait-il, grands dieux !
Ah ! je veux vous connaître; il faut parler sans feindre.

RICHARD, *se démasquant et se jetant à ses pieds.*

Mon sort dépend d'un regard de vos yeux.
Parlez : des malheureux suis-je le plus à plaindre,
Ou des amants suis-je le plus heureux ?

AZALAIS.

Vous êtes l'amant le plus tendre.
Si d'un jaloux transport mon cœur fut animé,
Mon dépit a dû vous apprendre
Combien vous êtes aimé.

TOUS DEUX.

Que l'amour qui règne en nos âmes
Comble à jamais tous nos desirs!

Que ses plus doux plaisirs
Soient le prix des plus belles flâmes!

Les habitants de la seigneurie d'Azalaïs viennent prendre part à la fête. *(On danse.)*

RICHARD, alternativement avec le chœur.

Ariette.

Chantez, célébrez mon ardeur:
Mon triomphe fait mon bonheur.
Quelle victoire est plus belle!
Une ingrate qu'amour rappelle,
Honore autant son vainqueur
Qu'une conquête nouvelle.
Chantez, etc.

(On danse.)

FIN.

L'ORACLE

INFAILLIBLE,

CANTATE DIALOGUÉE,

Mise en musique par l'Auteur des paroles.

L'idée de cette Cantate est prise d'un Tenson ou Dialogue tiré des Manuscrits de M. de Sainte-Palaye, imprimé ci-devant page 186 de ce volume.

PERSONNAGES.

Une PRÊTRESSE du temple de l'Amour.
Un BERGER

La scène est dans un bocage consacré à l'Amour.

L'ORACLE INFAILLIBLE,

CANTATE DIALOGUÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÊTRESSE.

O TOI dont j'annonce les lois,
Amour, puissant Amour qu'en ce temple on adore,
Recois les vœux, entends la voix
De la prêtresse qui t'implore.

Bientôt le beau Daphnis viendra me consulter;
Je dois entendre ici le secret de sa flâme.
Tu sais, Amour, tu sais ce qu'il doit m'en coûter,
Si l'espoir de lui plaire avait trompé mon âme.

C'est à moi de lui présager
Le sort que son cœur doit attendre,
Et je n'ose l'interroger
Sur celui que je puis prétendre.
Amour, Amour, fais-moi l'apprendre
Par les aveux de mon berger.

Il vient: laissons-le offrir en secret son hommage,
Et fermons cet asile aux regards indiscrets.

SCÈNE II.

LE BERGER, *seul.*

MON COEUR sent redoubler tous ses tourments secrets
A l'aspect de ce saint bocage.
Déposons notre offrande aux pieds de ces autels.

Maître des dieux et des mortels,
Reçois mes vœux, protège ma tendresse.
Tu vois l'ardeur qui me presse;
Tu connais mon tendre cœur:
Fais-moi lire mon bonheur
Dans les yeux de ta prêtresse.

Je la vois: je succombe au trouble que je sens.

SCÈNE III.

LA PRÊTRESSE, LE BERGER.

LA PRÊTRESSE.

JEUNE berger, dont les tendres accents
Implorent en ce jour le dieu qui fait qu'on aime,
Avant de consulter son oracle suprême,
Apprenez quelles lois il impose à nos cœurs

Pour avoir droit à ses faveurs.
Etre enflammé de l'ardeur la plus pure,
Et ne pouvoir s'enflammer qu'une fois;
N'avoir pour guide en son choix
Que l'instinct de la nature;
Voir d'un œil indifférent,
Et la fortune et le rang
De l'objet que l'on préfère :
C'est à ce prix que nos cœurs
Peuvent atteindre aux faveurs
Du puissant dieu de Cythère.

LE BERGER.

Amour, Amour, j'ai droit à ta félicité;
J'ai rempli tes lois souveraines.
Quand l'espoir me serait ôté,
Je chérirais encor mes peines,
Et je fuirais la liberté.
Le rang de celle que j'adore
Étonne mes timides vœux;
Mais, fût-il plus brillant encore,
Rien ne peut éteindre mes feux.

Si la belle Palès qu'on adore en nos plaines
Voulait me faire part de sa divinité,
Je ne quitterais pas mes chaînes,
Et je renoncerais à l'immortalité.
Amour, j'ai droit à ta félicité;
J'ai rempli tes lois souveraines.

LA PRÊTRESSE, à part.

J'ose enfin me livrer à l'espoir le plus doux.
(au Berger.)
Beau berger, en m'ouvrant votre âme,
Vous rassurez un cœur qui s'intéresse à vous.
Sur les desseins de votre tendre flâme,
Je vais interroger l'Amour.
Puisse-t-il....

LE BERGER.

Arrêtez : je voudrais en ce jour,
Avant le dieu vous consulter vous-même.

LA PRÊTRESSE.

Parlez.

LE BERGER.

L'aimable objet que j'aime,
Ignore qu'en ses fers il a su m'engager ;
Oserai-je sans l'outrager
Faire à ses pieds l'aveu de l'ardeur qui me presse ?

LA PRÊTRESSE.

Vous mériterez sa tendresse
En lui jurant de ne jamais changer.

LE BERGER.

Je ne suis qu'un berger, et celle qui m'enchante
Habite presque dans les cieux.
Redoutable aux mortels, elle entretient les dieux.
Hélas ! sur ma divine amante
J'ose à peine lever les yeux.

LA PRÊTRESSE.

Si l'objet qui vous charme est protégé des dieux,
Et si son cœur est digne d'eux,
Il chérira votre constance;
Et c'est en couronnant votre persévérance
Qu'il recevra vos timides aveux.

LE BERGER.

C'est vous qui m'invitez à rompre le silence.
Hélas! pour prix dê mon obéissance
Puissiez-vous ne me pas haïr!

LA PRÊTRESSE.

Que dites-vous?

LE BERGER.

Je vais vous obéir.
Hélas! pour prix de mon obéissance,
Puissiez-vous ne me pas haïr!
Je ne suis qu'un berger, et c'est vous que j'adore;
C'est à vos genoux que j'implore
Le dieu qui préside en ces lieux.

LA PRÊTRESSE.

Il va présider à nos nœuds;
C'est mon cœur qui l'a dit, qui le répète encore.
Berger, vous méritez le sort le plus heureux:
Celle que vous aimez chérit votre constance,
Et c'est en couronnant votre persévérance
Qu'elle reçoit vos timides aveux.

LA PRÊTRESSE.

Duo.

Sur ces autels vengeurs du parjure et des crimes,
Unissez-vous au serment que je fais :
Aux pieds du protecteur de nos feux légitimes,
Je vous promets de ne changer jamais.

Ensemble.

Je vous promets de ne changer jamais.
Sur ces autels vengeurs du parjure et des crimes,
Aux pieds du protecteur de nos feux légitimes,
Je vous promets de ne changer jamais.

Duo.

Que l'amour qui règne en nos âmes
Comble à jamais tous nos desirs !
Que les plus doux plaisirs
Soient le prix des plus belles flâmes !

FIN.

LE RENDEZ-VOUS,

CANTATE DIALOGUÉE

Mise en musique par l'Auteur des paroles.

PERSONNAGES.

Une BERGERE.
Un ROI.

La Scène est dans un bosquet des jardins du palais, pendant la nuit.

LE RENDEZ-VOUS,

CANTATE DIALOGUÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BERGÈRE seule.

Air.

Non, je ne l'oublîrai jamais,
Le berger pour qui je soupire.

Récit.

Un souverain puissant ici m'a fait conduire ;
Il me retient dans ce palais.
En vain du rang suprême il m'offre les attraits :
Le bonheur vaut mieux qu'un empire.

Air.

Dans nos bois sans soins je trouvais
Le seul bien que mon cœur desire.
Le beau Daphnis s'offrait à mes yeux satisfaits;
Il chantait l'amour qui l'inspire ;
Avec transport je l'écoutais ;
Cent fois je lui faisais redire
Ses chansons que je répétais.
Un mot, un regard, un sourire,

Devenaient des plaisirs parfaits.
Non, je ne l'oublirai jamais.

Récit obligé.

Déja sur ces berceaux la nuit étend ses voiles :
Le roi veut en ce lieu me parler sans témoins ;
J'obéis à son ordre en détestant ses soins.
Mais pourquoi se cacher même au feu des étoiles ?
Est-ce un monstre qui craint de s'offrir à mes yeux ?
Qu'importe?... fût-il beau comme l'amant de Flore,
Fût-il plus beau que mon amant encore,
M'en serait-il moins odieux ?
Je l'entends... il approche... armons-nous de courage.

SCÈNE II.

LE ROI, LA BERGÈRE.

LE ROI, à sa suite.

Récit.

LAISSEZ-MOI seul, et respectant ces lieux,
Dispersez-vous pour garder ce bocage.
(à la Bergère.)
Bergère, je m'arrache aux honneurs de ma cour ;
Je dépouille l'éclat dont ma gloire est suivie,
Et je ne veux ici de témoin que l'amour :
C'est lui qui dispose en ce jour
De ma fortune et de ma vie.

Air.

Le sceptre est sans appas pour moi,
Si votre main ne le partage ;
J'offre à vos pieds le double hommage
De mon pouvoir et de ma foi.

Avec le cœur le plus fidelle
J'offre les vœux de mes sujets :
La couronne est encor plus belle
Pour qui la doit à ses attraits.

J'offre à vos pieds le double hommage
De mon pouvoir et de ma foi ;
Si votre main ne le partage,
Le sceptre est sans appas pour moi.

LA BERGÈRE.

Récit.

J'écoute avec respect l'aveu de votre flâme ;
Mais souffrez qu'à mon tour je vous ouvre mon âme :
Bientôt vous rougirez de vivre sous ma loi.

Romance.

Je ne suis qu'une bergère,
Un berger est mon amant :
C'est son cœur que je préfère
A l'éclat du plus haut rang.
Faut-il que je l'abandonne
Pour régner dans cette cour ?

On est heureux sans couronne,
On ne l'est pas sans amour.

Loin du berger que j'adore,
Je ne fais que soupirer;
En voyant lever l'Aurore,
Mes yeux s'ouvrent pour pleurer.
Des ruisseaux le doux murmure
Ne saurait calmer mes sens;
Tout me peint dans la nature
Les ennuis que je ressens.

Je renonce au vain hommage
Que promettent les grandeurs;
Je ne veux pour mon partage
Que de fidelles ardeurs.
Je ne suis qu'une bergère,
Un berger est mon amant:
Notre égalité resserre
Ce lien doux et charmant.

LE ROI.

Récit.

Ah! qu'à jamais l'égalité préside
Aux tendres nœuds que nous allons former!
Loin de moi cet éclat qui ne peut vous charmer!
Au sein de vos hameaux que l'amour soit mon guide!
Je ne suis plus ce roi qui put vous alarmer;
Je ne suis qu'un berger timide,

Digne de vous servir, et fait pour vous aimer.

Air.

Sous le feuillage
D'un vert bocage,
Sans cesse sur vos pas
Je verrai vos appas,
Et mon partage
Sera plus beau qu'au sein de mes états;
Sur la prairie
La plus fleurie
Je conduirai chaque jour vos troupeaux,
Et tous les soirs, au doux son des pipeaux;
Je confirai notre amour aux échos.

LA BERGÈRE, à part.

Dieux! qu'entends-je? et quels sons ont pénétré mon âme?

LE ROI.

Que dites-vous?

LA BERGÈRE.

Seigneur, laissez-moi vous quitter:
Je ne puis plus vous écouter,
Un trouble affreux....

LE ROI.

Comment dois-je l'interpréter?
Vous laissez-vous toucher par l'aveu de ma flâme?

LA BERGÈRE.

Récit.

Seigneur, laissez-moi vous quitter:
Je ne puis plus vous écouter;

Le son de votre voix a déchiré mon âme.

Air.

Je croyais entendre la voix
Du charmant berger que j'adore ;
Mon tendre cœur s'ouvrait encore
Aux doux accents qui l'ont attendri tant de fois.
C'est votre pitié que j'implore :
Laissez-moi retourner dans l'ombre de nos bois ;
C'est-là que j'entendrai la voix
Du charmant berger que j'adore.

LE ROI.

Récit.

Vous ne vous trompez pas, mes accents sont les siens ;
Tous ses sentiments sont les miens :
Répondez à sa voix ainsi qu'à ma tendresse....

LA BERGÈRE.

Récit.

Ah seigneur! vos accents ne me séduisent plus.
Que mon amant est loin d'une honteuse adresse !
Gardez votre pouvoir; laissez-lui ses vertus,
Et n'outragez pas ma tendresse.
Hélas! si comme ses accents
Vous aviez sa délicatesse,
Vous respecteriez ma tristesse,
Et vous auriez pitié de mes cruels tourments.

LE ROI.

C'en est trop, arrêtez... Connaissez-moi, bergère.

(A sa suite.)

Qu'à ma voix à l'instant ce bocage s'éclaire....

(A la Bergère.)

Voyez le plus heureux des rois et des amants,
Dans ce Daphnis qui sut vous plaire.

LA BERGÈRE.

Où suis-je? et quel prestige étonne mes esprits!

LE ROI.

Récit.

Fiez-vous à mon cœur, ce n'est point un prestige:
La fortune et l'amour ont seuls fait ce prodige.

Récit obligé.

Du rang de mes aïeux en naissant écarté,
Dans vos hameaux je fus porté
Pour tromper la fureur d'un tyran homicide;
Là je devins Daphnis, et j'appris sous vos lois
A ressentir l'amour pur et timide
Qui règne seul sous vos rustiques toits.
De généreux amis une troupe fidelle
M'a ramené sur le trône des rois:
Daignez avec Daphnis en partager les droits,
Et redoublez l'éclat de ma gloire nouvelle
En faisant adorer vos vertus et mon choix.

LA BERGÈRE.

Récit.

Je redoute l'éclat de votre rang suprême;
Mais, Daphnis, je consens à régner avec vous.

Duo.

Si le trône peut être doux,
C'est en le partageant avec l'objet qu'on aime.

Ensemble.

Si le trône peut être doux,
C'est en le partageant avec l'objet qu'on aime.
Je { redoute / méprise } le rang suprême;
Mais j'aime à régner avec vous.
Si le trône peut être doux,
C'est en le partageant avec l'objet qu'on aime.

LE ROI.

Récit.

Peuples fidèles à mes lois,
Venez, accourez à ma voix;
Rendez hommage à ce que j'aime.

LE CHOEUR.

Accourons à sa voix,
Rendons hommage à ce qu'il aime.

LA BERGÈRE.

Air.

Non, je ne l'oublîrai jamais
Le berger pour qui je soupire.
Il habite un riche palais,
Il est le roi d'un vaste empire;
Mais dans mon cœur il sera pour jamais
Le berger pour qui je soupire.
Non, je ne l'oublîrai jamais.

CHOEUR.

Chantons tous, unissons nos voix;
Célébrons notre aimable reine:
Qu'il sera doux de vivre sous ses lois!
Les vertus d'une souveraine
Font le bonheur des peuples et des rois.

Chantons tous, unissons nos voix;
Célébrons notre aimable reine:
Qu'il sera doux de vivre sous ses lois!

FIN.

L'ÉCHO,

CANTATE DIALOGUÉE,

Mise en musique par l'Auteur des paroles.

PERSONNAGES.

EGLÉ.
HYLAS.
Bergers et Bergères.

La Scène est dans un bois.

L'ÉCHO,

CANTATE DIALOGUÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGLÉ.

Air.

PAISIBLES bois, douces retraites,
Servez ma tendresse en ce jour;
Couvrez de vos ombres discrètes
L'artifice innocent que m'inspire l'Amour.

Récit.

Chaque jour mon amant dans ce séjour tranquille
Fait répéter mille fois
A l'écho de cet asile
Le doux serment de vivre sous mes lois.
De cet écho j'emprunterai la voix.

Air.

Mon Hylas m'entendra redire
Les doux accents de sa fidèle ardeur;
Et j'avoùrai le secret de mon cœur,
En répétant les vœux de l'amour que j'inspire.

Récit.

Mais on vient... C'est Hylas qui s'avance en ces lieux :
Cachons-nous encore à ses yeux.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HYLAS.

Air.

Arrêtez-vous dans ce lieu solitaire,
Troupeau chéri qui vivez par mes soins;
Soyez ici les seuls témoins
Des transports de mon feu sincère.

Récit.

Confions à l'écho mes soupirs amoureux;
Mais qu'il ignore, en répétant mes vœux,
Quel est l'objet qui les fait naître,
Et qu'on ne puisse le connaître
Qu'à l'excès de mes tendres feux.

Air.

HYLAS.	L'ÉCHO.
Charmant objet, je t'adore	je t'adore.
Mais, hélas! ton cœur l'ignore	Ton cœur l'ignore.
Mes pleurs, mes soupirs, ma langueur	Mes soupirs, ma langueur.
T'apprennent... assez mon ardeur	T'apprennent... mon ardeur.
Que l'écho... te dise encore	Que l'écho... te dise encore.
Charmant objet, je t'adore	Je t'adore.

HYLAS.

Récit avec symphonie.

Mais quelle douce voix répond à mes accents!
L'écho de ce séjour champêtre
Forme-t-il des sons si touchants?

Ils pénètrent mon ame, ils enchantent mes sens.
Jamais de mon Eglé je n'entendis les chants,
Mais c'est ainsi qu'ils doivent être.
Que vois-je ? elle paraît ! Quel trouble je ressens !

SCÈNE III.

ÉGLÉ, HYLAS.

ÉGLÉ.

Récit.

Je ne viens point dans cet asile
Troubler vos aimables chansons.
J'y goûtais la fraîcheur de ce séjour tranquille :
L'écho charmait mon ame en répétant vos sons.
Daignez recommencer vos aimables chansons.

HYLAS.

Récit.

Vous, belle Eglé, l'ornement de la ville,
Accoutumée aux plus savants concerts,
Vous daigneriez-vous plaire à mes rustiques airs!

ÉGLÉ.

Ils peignent votre cœur.

HYLAS.

C'est lui seul qui m'inspire.

Air.

J'aime, et je n'ose le dire
Qu'au seul écho de ces bois :
En répondant à ma voix,
Il soulage mon martyre.

Récit avec symphonie.

Tout à l'heure il rendait les accords les plus doux,
Il semblait partager ma flâme.
Belle Eglé, ses accents étaient dignes de vous.
Qu'ai-je dit? pardonnez au trouble de mon âme.
Où suis-je ?... Pardonnez.... Je tombe à vos genoux.

ÉGLÉ.

Récit.

Ne craignez rien, Hylas. Eh ! quel cœur inflexible
S'offenserait de vos transports ?
Commencez vos tendres accords;
Comme l'écho vous m'y verrez sensible.

HYLAS.

J'obéis..... Tendre écho, redouble tes efforts.

Air.

Charmant objet, je t'adore, { La flûte répète, au lieu de la voix.
Mais, hélas ! ton cœur l'ignore.

Récit.

Dieux ! le volage écho me refuse sa voix !
Je n'entends qu'un vain son retentir dans ces bois !

ÉGLÉ.

Récit.

Plus que jamais, Hylas, ton écho t'est fidèle ;

Tu n'entends point sa voix; mais il est près de toi.
Il accepte ton cœur; il t'engage sa foi;
Il te fait le serment d'une amour éternelle.

HYLAS.

Que dites-vous ?

ÉGLÉ.

Récit.

Ma voix, en répétant tes vœux,
A prononcé le secret de mon âme.

HYLAS. *Duo.*

Quel bien ! quel sort digne des dieux !

ÉGLÉ.

Quel bien ! quel jour délicieux !
Qu'il est doux d'avouer sa flâme !

Ensemble.

Qu'il est doux { d'inspirer / d'avouer } sa flâme !
Quel bien ! quel jour délicieux !
Quel bien ! quel sort digne des dieux !
Unissons nos voix et notre âme.
Quel bien ! quel sort digne des dieux !

On entend quatre mesures qui annoncent les Bergers.

HYLAS.

Récit.

Mais j'entends les pipeaux

Des habitants de ce séjour champêtre ;
A leurs yeux, belle Eglé, daignerez-vous paraître?

ÉGLÉ.

Récit.

Hylas habite les hameaux ;
Je renonce à jamais aux lieux qui m'ont vu naître.

SCÈNE IV.

ÉGLÉ, HYLAS, BERGERS ET BERGÈRES.

On joue la marche des Bergers.

ÉGLÉ

Air.

C'EST l'Amour
Qui m'arrête
Dant ce riant séjour :
Ce beau jour
Sera la fête
D'Eglé, d'Hylas et de l'Amour.

Hylas alternativement avec le chœur des Bergers.

HYLAS

Air en rondeau.

C'est dans notre asile

Qu'Eglé fuit la ville ;
Offrez-lui vos vœux.

LE CHOEUR.

C'est dans notre asile
Qu'Eglé fuit la ville;
Offrons-lui nos vœux.

HYLAS.

Plaisirs, qu'en ces lieux
Inspire et rassemble
Le maître des dieux,
Régnez tous ensemble
Sur ses jours heureux.

LE CHOEUR.

C'est dans notre asile
Qu'Eglé fuit la ville ;
Offrons-lui nos vœux.

HYLAS.

De vos tendres feux
Montrez-lui sans cesse
Les soins amoureux.
Qu'une douce ivresse
Se peigne en vos jeux,
Comme la tendresse
Se peint dans mes yeux.

LE CHOEUR.

C'est dans notre asile

Qu'Eglé fuit la ville ;
Offrons-lui nos vœux.

GRAND CHOEUR DES BERGERS ET BERGÈRES.

Chantons Eglé, chantons tous :
Unissons nos accents pour elle ;
Et par les concerts les plus doux
Faisons éclater notre zèle.

FIN.

L'ILE DES PLAISIRS TRANQUILLES, OU LE PRINCE LUTIN, COMÉDIE.

1738.

Cette petite pièce, tirée d'un conte de fée de M.me Daulnoy, intitulé le Prince Lutin, *a été jouée en société avant que* l'Oracle *eût paru.*

PERSONNAGES.

SEDUISANTE, fille de la Fée souveraine.
LUTIN, amant de Séduisante.
ABRICOTINE, compagne de Séduisante.

La scène est dans le jardin de l'île des Plaisirs tranquilles.

LE

PRINCE LUTIN,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

SÉDUISANTE, ABRICOTINE.

ABRICOTINE.

AH MADAME! la jolie chose!

SÉDUISANTE.

Que veux-tu dire, et que trouves-tu de si joli à l'inquiétude que ton absence m'a causée?

ABRICOTINE.

Ah! que je voudrais que vous l'eussiez vu! vous me défendriez de vous parler d'autre chose.

SÉDUISANTE.

Je crois, ma pauvre Abricotine, que la tête t'a tourné.

ABRICOTINE.

Non, madame; mais elle tournerait à moins.

SÉDUISANTE.

Mais en vérité, Abricotine, je ne te comprends pas: tu revois une compagne qui t'aime, que ta perte a désespérée, que ton retour enchante, et tu ne t'occupes avec elle que de ce que tu as vu pendant qu'elle ne songeait qu'à te plaindre et à te pleurer!

ABRICOTINE.

Et c'est justement la douceur de vous retrouver, le charme de vous revoir, qui me rappelle si agréablement celui à qui j'en ai l'obligation; car enfin, jamais sans lui....

SÉDUISANTE.

Eh bien! sans lui?... Mon Dieu! que tu m'impatientes! Qu'est-ce donc que lui?

ABRICOTINE, *vivement.*

Madame, c'est un homme.

SÉDUISANTE.

Fi donc! un homme! ces méchantes gens dont ma mère nous a parlé? Ils ne sont occupés qu'à faire du mal. Tu dis pourtant que tu as obligation à quelqu'un d'entre eux? Je m'y perds. (*elle rêve un moment.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est qu'un homme?

ABRICOTINE.

J'en ai vu cinq, et je ne sais pas s'il y en a

davantage. Mais de ces cinq il y en a quatre qui ressemblent beaucoup au portrait que la Fée souveraine nous a fait d'eux.

SÉDUISANTE.

Elle n'a donc pas tort d'en dire du mal?

ABRICOTINE.

Oh! oui, madame; mais le cinquième était mille fois plus joli et plus aimable lui seul, que les quatre autres ensemble ne sont vilains et haïssables.

SÉDUISANTE.

Assurément tu es bien heureuse. Cela ne me serait jamais arrivé en cent mille ans: je n'aurais jamais rencontré que ces quatre premiers si effroyables.

ABRICOTINE.

Ah madame! n'en parlez pas: je n'y saurais penser sans frayeur. Ils m'ont bien fait maudire votre beau perroquet bleu.

SÉDUISANTE.

A propos, l'as-tu retrouvé?

ABRICOTINE.

Ma foi je ne sais pas ce qu'il est devenu; j'ai bien eu d'autres affaires. Vous savez comme je me mis à le poursuivre sans prendre garde où j'allais: à peine eus-je le pied hors de l'île, que

je fus saisie par quatre hommes qui me traînèrent dans une grande forêt. Ils insultaient à ma douleur, ils riaient de mes gémissements, et m'emmenaient avec une barbarie qui vous aurait fendu le cœur.

SÉDUISANTE.

Ma pauvre Abricotine, tu me fais trembler.

ABRICOTINE.

Rassurez-vous, ma chère maîtresse : j'en ai été quitte pour la peur. J'ai vu tout d'un coup un beau cheval gris de lin [1], sur lequel je me suis senti portée et retenue par une main invisible. J'ai regardé autour de moi ; et à peine ai-je eu le temps de me retourner, que je me suis trouvée à la grille de votre jardin, sans avoir senti comment j'y étais arrivée. On m'a posée doucement à terre, et j'ai vu.... Ah madame! je vous demande pardon : vous êtes bien jolie ; mais vous ne l'ètes pas plus que lui.

SÉDUISANTE.

Je le crois ; et si ce n'est que cela, je ne vois pas pourquoi tu en es si occupée.

ABRICOTINE.

Vous allez voir que c'est sans intérêt personnel. Il ne m'a parlé que de vous.

[1] C'est le cheval du prince Lutin, dans le conte de Fée.

SÉDUISANTE.

De moi? est-ce qu'il me connaît?

ABRICOTINE.

Il le faut bien.

SÉDUISANTE.

Mais comment?

ABRICOTINE.

Je n'en sais rien.

SÉDUISANTE.

Tu ne le lui as pas demandé?

ABRICOTINE.

Non.

SÉDUISANTE.

Mais à quoi pensais-tu donc?

ABRICOTINE.

A sa douleur. Il voulait me suivre, je ne le voulais pas: il pleurait, il se désespérait, et me disait les choses du monde les plus touchantes.

SÉDUISANTE.

Et tout cela pour me voir?

ABRICOTINE.

Oui, madame: je vous jure que je n'y entrais pour rien.

SÉDUISANTE.

Et comment as-tu eu le courage de le refuser?

ABRICOTINE.

Il me semble que vous ne seriez pas fâchée que j'en eusse manqué?

SÉDUISANTE, en rêvant.

Que dis-tu?

ABRICOTINE.

Et la Fée souveraine?

SÉDUISANTE.

Oui, oui, tu as fort bien fait de ne pas l'amener. Je ne saurais pourtant m'empêcher de l'aimer, puisqu'il t'a rendue à moi. Je ne saurais te dire à quel point je me suis ennuyée pendant ton absence. Tu sais combien de prodiges semblent être à mes ordres depuis quelque temps; tu sais comme ils laissaient à peine à mes desirs le temps d'éclore, et comme ils variaient à mon gré mes amusements. Tout cela a cessé depuis ton départ: mes oiseaux sont devenus muets, les échos ne me répondent plus, il me semble que je suis dans un désert. Mais puisque tu m'es rendue je ne saurais plus rien regretter: je ne sens que la joie de ton retour; et pour le célébrer je vais ordonner à nos compagnes de préparer et d'embellir nos jeux que ton absence a interrompus.

SCÈNE II.

ABRICOTINE, LUTIN, *invisible.*

ABRICOTINE.

Il m'a paru que Séduisante n'était pas insensible au portrait que je lui ai fait de mon inconnu : elle l'a écouté avec une sorte de complaisance et d'intérêt ; je me suis même aperçue qu'elle louait ma circonspection d'un air qui semblait me dire qu'elle m'aurait pardonné d'en manquer. Il n'y a donc que moi qui suis un dragon de vertu, un collet-monté qui pousse l'exactitude jusqu'au scrupule, et qui ne suis assurément qu'une franche dupe. Je mourais d'envie de voir des hommes ; je suis assez heureuse pour en rencontrer un charmant ; il me rend le plus grand service, il me demande la plus petite grâce ; et moi je résiste, je fais la prude, je veux jouer la personne sensée, et pour la première fois de ma vie je m'avise de réflechir et de me ressouvenir de quelque chose. Bel effort de mémoire ! Non, je suis d'une colère contre moi-

même, je m'en veux un mal.... Oh ! pour cela, si je savais où le trouver, j'irais tout à l'heure le chercher, et je ne le quitterais plus.

LUTIN, invisible.

Il n'est peut-être pas si loin que vous le pensez.

ABRICOTINE.

Qu'entends-je? On me parle, et je ne vois personne!

LUTIN, invisible.

Rassurez-vous, belle Abricotine; vous n'avez point ici d'ennemis à craindre.

ABRICOTINE.

Ah! montrez-vous, si vous voulez que nous soyons amis. Vous me faites mourir de peur.

LUTIN ôte son petit chapeau.

Quoi! c'est vous, seigneur? Vous ne sauriez venir plus à propos : je vous regrettais dans ce même instant, et je me reprochais mon ingratitude envers vous.

LUTIN.

Que ne vous dois-je pas, de songer encore à moi?

ABRICOTINE.

Vraiment, je n'ai parlé que de vous depuis que je suis ici. Mais comment avez-vous pu vous

y introduire, et tromper la vigilance de nos gardes ?

LUTIN.

C'est par le moyen de ce petit chapeau. En le mettant sur ma tête il a la vertu de me rendre invisible, et de me transporter sur le champ dans les endroits du monde les plus éloignés.

ABRICOTINE.

Se rendre invisible, et se transporter où l'on veut! Ah! que vous êtes heureux, seigneur!

LUTIN.

Il s'en faut bien cependant qu'il ait fait jusqu'ici mon bonheur.

ABRICOTINE.

Quoi! vous n'êtes pas l'homme du monde le plus content avec votre petit chapeau? Cela est incroyable: que vous faut-il donc de plus?

LUTIN.

Hélas!

ABRICOTINE.

Tantôt vous m'avez témoigné un empressement extrême de venir ici: à peine y êtes-vous, que je vous vois plongé dans la tristesse et la mélancolie. Vous n'êtes donc jamais content?

LUTIN.

Que vous me connaissez mal! Je ne suis ni

triste ni chagrin, mais je suis sensible et tendre. Ce beau séjour n'est pas moins cher à mes yeux, ni moins précieux à mon cœur. Je suis enchanté d'y être, je mourrais de n'y être pas; mais en même temps tout m'y désespère, et je sens que j'y mourrai des malheurs que j'éprouve si vous ne daignez travailler à les adoucir.

ABRICOTINE.

Comment! je puis quelque chose pour vous?

LUTIN.

Oui sans doute, vous pouvez beaucoup pour moi. Je n'espère qu'en vous; vous êtes le dieu tutélaire que j'implore, et dans le sein duquel je viens déposer tous mes secrets.

ABRICOTINE.

Vous m'allez dire vos secrets? Ah! vraiment vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir: c'est le vrai moyen de m'intéresser à vous.

LUTIN.

Lisez donc au fond de mon cœur, et connaissez tous mes sentiments; mais je vous demande un secret inviolable.

ABRICOTINE.

Un secret inviolable?... vous n'y pensez pas.

LUTIN.

Songez qu'il y va de ma vie, si vous le trahissez.

ABRICOTINE.

Allons, il vaut encore mieux se taire que de ne rien savoir. Parlez en assurance ; mais dépêchez-vous.

LUTIN.

Eh bien! apprenez que j'aime Séduisante.

ABRICOTINE.

Quoi! c'est-là tout? Vous aimez Séduisante? Eh! voilà un beau mystère! Moi qui vous parle, je l'aime plus que personne au monde.

LUTIN.

Vous l'aimez, dites-vous? Ah belle Abricotine! cessez de profaner un mot charmant dont vous ne connaissez ni l'usage ni le prix. Séduisante et vous, êtes ce que la nature a formé de plus aimable : vous vous plaisez l'une à l'autre ; vous ne vous aimez pas. Mutuellement liées par un attachement d'habitude, un goût que la nécessité de vivre ensemble a fait naître, vous ne connaissez que ce sentiment uniforme dont le cœur ne s'accommode que quand il n'en a pas de plus vifs. Hélas! le malheureux Lutin, trop peu digne de plaire à Séduisante, est seul digne de

l'aimer. N'usurpez pas mes droits, et pardonnez ma délicatesse. Connaissez mieux le sentiment qui vous unit à Séduisante. C'est de l'amitié; mais ce n'est que cela.

ABRICOTINE.

Que cela! et que voudriez-vous donc que ce fût? Connaissez-vous quelque chose de mieux?

LUTIN.

L'amour. Mille fois plus délicieux, c'est un crime de le confondre avec l'amitié : il ne lui ressemble en rien, et n'a rien de commun avec elle.

ABRICOTINE.

Oh! ni avec moi je vous jure : je ne sais seulement pas ce que c'est.

LUTIN.

Je vous l'expliquerais inutilement; vous ne m'entendriez pas. L'amour ne peut être connu que de ceux qui le ressentent; et son langage est aussi inintelligible aux indifférents, qu'il est charmant pour ceux qui sont initiés à ses mystères.

ABRICOTINE.

Vraiment je le crois; et par exemple, je n'entends pas un mot à ce que vous venez de dire. Mais y a-t-il beaucoup de gens qui parlent cette langue mystérieuse?

LUTIN.

Sans doute : c'est celle des amants.

ABRICOTINE.

Des amants? cela est plaisant. Vous êtes donc un amant, vous?

LUTIN.

Hélas! oui, belle Abricotine, et le plus tendre, le plus passionné de tous. J'aime, j'adore Séduisante. Je ne suis occupé que de lui plaire, ou du moins de l'amuser. Je sers tous ses vœux : je voudrais prévenir ses desirs. Je n'ose me montrer à ses yeux ; mais en lui cachant l'amant le plus tendre, je m'efforce de lui faire connaître mon amour. Les jeux, les fêtes que je varie à son gré.....

ABRICOTINE.

Quoi! vous êtes l'auteur de ces mirales qui nous ont tant amusées ?

LUTIN.

C'est à mon amour et à mon petit chapeau que vous en avez l'obligation.

ABRICOTINE.

Ce petit chapeau-là est un vrai trésor : gardez-le bien, et servez-vous-en toujours pour nous donner des fêtes.

LUTIN.

Ces fêtes qui ont su plaire à Séduisante et à vous, ont percé le cœur de celui qui vous les donnait. Je la voyais se livrer à l'amusement qu'elles lui offraient, s'en occuper toute entière, et ne desirer jamais que le retour d'un nouveau spectacle, qui toujours laissait son cœur vide de ces desirs charmants qu'elle s'obstine à ignorer.

ABRICOTINE.

Savez-vous que vous êtes le plus ridicule du monde? Etait-ce donc pour l'attrister que vous preniez tant de soins de la divertir?

LUTIN.

J'aurais voulu que, l'amusant de mes galanteries, elle eût deviné le sentiment qui me les inspirait; qu'elle eût soupçonné du moins....

ABRICOTINE.

Oui, qu'elle vous eût vu tandis que vous étiez invisible? En vérité je ne vous comprends pas. Vous dites que vous voulez prévenir les desirs de Séduisante, et puis vous dites que vous voudriez lui en inspirer : elle n'a donc pas de ceux qu'il vous faut?

LUTIN

Ah belle Abricotine! que vous entendez mal le langage du cœur!

ABRICOTINE.

Ce n'est pas ma faute, c'est un jargon qui n'a pas le sens commun. Je vois pourtant bien que vous voudriez que Séduisante vous aimât, mais je n'entends pas comment vous voulez qu'elle vous aime.

LUTIN.

Comme je l'aime, uniquement et éternellement.

ABRICOTINE.

C'est-à-dire que vous voudriez qu'elle fût folle comme vous?

LUTIN.

Je voudrais qu'elle fût heureuse, et qu'elle me rendît heureux.

ABRICOTINE.

Vous croyez que cela ferait cet effet-là?

LUTIN.

Vous ignorez les délices d'une union dont l'amour serre les nœuds. Il n'est point de malheurs pour deux amants, ou plutôt tous les instants de leur vie sont marqués par de nouveaux plaisirs qui ne peuvent leur échapper, et d'autant plus doux qu'ils se les doivent l'un à l'autre. C'est du fond de leur cœur que le plaisir renaît à tous les moments. Ils ne vivent que pour s'aimer;

ils ne se voient que pour se le dire. Un mot, un regard, un soupir de ce qu'on aime, porte au fond d'un tendre cœur ce calme délicieux que donne l'assurance d'être aimé. Les amants ne s'ennuient jamais, parcequ'ils se suffisent toujours l'un à l'autre. Toute la nature s'embellit à leurs yeux, et se peint des couleurs de l'amour.

ABRICOTINE.

Ah ! grâce, seigneur Lutin : ne recommencez pas votre galimathias ordinaire. Jusques-là cela était assez joli. Il y a pourtant à tout cela quelque chose que je ne saurais entendre.

(Lutin met son chapeau et sort.)

SCÈNE III.

SEDUISANTE, ABRICOTINE.

SÉDUISANTE.

Tu ne m'avais pas dit que tu avais ramené mon perroquet?

ABRICOTINE.

Moi, madame ?

SÉDUISANTE.

Je le croyais perdu; je n'osais t'en demander

des nouvelles : mais j'avoue que j'ai eu un vrai plaisir à le revoir.

ABRICOTINE.

Il est revenu ?

SÉDUISANTE.

Je viens de le revoir, et je t'en remercie de tout mon cœur.

ABRICOTINE.

Moi, madame, je ne sais pas pourquoi.

SÉDUISANTE.

Parceque c'est à toi que j'en ai l'obligation.

ABRICOTINE.

Vous m'en aurez toute l'obligation que vous voudrez, mais en conscience ce n'est pas moi.

SÉDUISANTE.

Mais si ce n'est pas toi, qui est-ce donc?

ABRICOTINE.

Vous voilà bien embarrassée! Vous verrez que c'est celui qui est dans l'habitude de vous rendre tant de services, et qui fait ici tant de prodiges.

SÉDUISANTE.

Hé bien, quand cela serait, je n'en serais pas plus éclaircie. Que ce soit le même ou un autre, je ne sais toujours qui c'est.

ABRICOTINE.

Il me vient une idée.

SÉDUISANTE.

Quelle est-elle ?

ABRICOTINE.

Je crois que c'est l'amour.

SÉDUISANTE.

L'amour, dis-tu ?

ABRICOTINE.

Eh bien, qu'en croyez-vous?

SÉDUISANTE.

Je ne sais ce que tu me dis.

ABRICOTINE.

Comment! vous ne savez pas ce que c'est que l'amour ?

SÉDUISANTE.

Bon! tu te moques de moi.

ABRICOTINE.

Vous ne savez donc rien?

SÉDUISANTE.

Est-ce que tu le sais, toi ?

ABRICOTINE.

Apparemment. Je suis devenue bien savante au moins depuis que je vous ai quittée. Ma foi, madame, il n'est rien tel que de voyager, et surtout de voir des hommes.

SÉDUISANTE.

Je serai toujours une ignorante.

ABRICOTINE.

Je vous ferai part de toute ma science. Au bout du compte, on ne sait que pour s'en faire honneur.

SÉDUISANTE.

Je suis sûre que c'est ton inconnu qui t'a appris tout cela.

ABRICOTINE.

Eh mais ! il n'y a pas nui.

SÉDUISANTE.

Et voilà pourquoi tu n'as pas voulu l'amener ici. Tu sentais fort bien que si je le voyais il m'en apprendrait autant qu'à toi.

ABRICOTINE.

Eh bien, madame, vous en allez savoir autant que moi. Je vous ai déja dit, que je croyais que c'était l'amour.

SÉDUISANTE.

Si tu ne me dis pas ce que c'est que cet amour, c'est comme si tu ne parlais pas.

ABRICOTINE.

Cela n'est pas si aisé que vous croyez. Je ne l'ai entendu qu'une fois, et cela ne s'apprend pas tout d'un coup. Oh ! c'est lui qui en parle bien.

SÉDUISANTE.

Je vois bien que je ne le saurai jamais.

ABRICOTINE.

Il dit que c'est.... attendez.... ma foi je ne m'en souviens guère. Ah oui..... je dis bien. Quand on a de l'amour on fait toujours la même chose, on voit tous les objets de la même couleur; mais c'est la plus jolie couleur du monde. Eh bien, madame, commencez-vous à être au fait?

SÉDUISANTE.

Oh! point du tout.

ABRICOTINE.

Je me doute de ce qui fait votre embarras, et je vais l'éclaircir d'un seul mot. Je parie que vous prenez l'amour pour l'amitié.

SÉDUISANTE.

Eh ! qu'est-ce qui te parle d'amitié? qu'a-t-elle de commun avec tout ce que tu viens de dire?

ABRICOTINE.

Il faut bien vous mettre dans la tête qu'il n'y a rien de si différent; elle en est l'antipode.

SÉDUISANTE.

Et tu l'es.....de la raison. Je ne comprends rien à tes dis ours.

ABRICOTINE.

Aussi fins que vous pouraient s'y méprendre: je m'y suis trompée, par exemple.

SÉDUISANTE.

Mais quel rapport y a-t-il....

ABRICOTINE.

Tenez, madame, vous croyez m'aimer? vous croyez que je vous aime?

SÉDUISANTE.

Assurément.

ABRICOTINE.

Il n'y a pas un mot de vrai: nous ne nous aimons point.

SÉDUISANTE.

Comment! nous ne nous aimons point?

ABRICOTINE.

Non, madame, ou du moins si froidement, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il dit que ce n'est que par hasard, par habitude, par une espèce de nécessité; qu'en un mot il faut bien se garder de croire que cela ressemble à de l'amour.

SÉDUISANTE.

C'est donc un sentiment bien vif que cet amour, puisqu'il l'est plus que l'amitié que j'ai pour toi?

ABRICOTINE.

C'est quelque chose d'étonnant, à ce qu'il dit. Quand on a de l'amour pour quelqu'un, on ne pense qu'à lui, on rapporte tout à lui; rien dans le monde ne peut nous en distraire. Il semble que ce soit un sort.

SÉDUISANTE.

Celui que nous aimons est donc de même?

ABRICOTINE.

Vraiment, madame, c'est de lui que je parle; car je ne présume pas qu'on exige de nous les mêmes choses. Nous nous laissons aimer, nous souffrons ses soins; et pour peu que nous y répondions, je crois qu'il doit être fort content : cela est bien plus commode.

SÉDUISANTE.

Mais cela n'est pas juste, et il me semble que cela doit être réciproque.

ABRICOTINE.

Cela serait un peu dur et bien gênant.

SÉDUISANTE.

Pourquoi donc gênant? Cela me paraît tout simple; et si quelqu'un m'aimait comme tu viens de le dire, il me semble que je l'aimerais de même: sans cela je me croirais une ingrate.

ABRICOTINE.

Je crois que vous avez manqué votre vocation. Je me trompe fort, ou votre cœur était fait pour l'amour.

SÉDUISANTE.

Je ne sais qu'en penser; mais depuis que tu m'en parles, il me vient des idées nouvelles, qui s'accordent assez bien avec ce que j'ai senti souvent d'une manière confuse. Ne t'es-tu jamais aperçue qu'ayant en apparence tout ce qu'il faut pour être heureuse ici, il semblait cependant qu'il manquait quelque chose d'essentiel à notre bonheur.

ABRICOTINE.

Eh! mais.....oui dà..... madame, il faut que ce soit l'amour.

SÉDUISANTE.

Cela pourrait bien être.

ABRICOTINE.

N'en doutez point: c'est l'amour sûrement. Si j'en crois mon inconnu, rien n'égale les douceurs que goûtent deux amants: les plaisirs naissent sous leurs pas, ou plutôt tout est plaisir pour eux. Ce qu'il y a de merveilleux et d'incompréhensible, c'est qu'ils ne s'ennuient jamais, quoiqu'ils pensent toujours l'un à l'autre.

Ils n'ont qu'un seul point de vue, aimer et être aimé. Cela devrait produire une uniformité insoutenable : point du tout. Je ne sais comment cela se fait : ils tirent du fond même de leur tendresse, une variété infinie ; l'amour assaisonne tous leurs amusements, il y met un sel et un piquant qui les rend toujours plus vifs et plus nouveaux ; il semble que ce soit un miracle perpétuel.... Madame, vous m'écoutez bien attentivement ? Eh bien ! qu'en dites-vous ?

SÉDUISANTE.

Ah ! poursuis, ma chère Abricotine : je sens que j'aime déja l'amour à la folie.

ABRICOTINE.

Comment donc ! cela est bien prompt ! Et l'amitié, qu'en faites-vous ?

SÉDUISANTE.

Je t'en demande pardon, mais elle est si froide !

ABRICOTINE.

Je n'avais donc pas si grand tort ?

SÉDUISANTE.

Mais toi-même qu'en penses-tu ?

ABRICOTINE.

Je pense, madame, que l'amour fait des progrès bien rapides, et que c'est fort vilain à lui

de venir débaucher comme cela les amis des gens.

SÉDUISANTE.

Tu ne dois pas en être inquiète ; je ne t'aime pas moins. Je trouve l'amour fort joli, cela est vrai ; mais je n'en ai pour personne.

(Lutin arrive et les écoute, son petit chapeau sur la tête.)

ABRICOTINE.

Je parie que la curiosité que vous aviez de voir mon inconnu a beaucoup augmenté depuis un moment.

SÉDUISANTE.

Que veux-tu dire par-là ?

ABRICOTINE.

Moi ? oh ! rien, sinon que vous avez envie de le voir.

SÉDUISANTE.

Pourquoi prends-tu l'air moqueur ? y a-t-il du mal à cela ?

ABRICOTINE.

Pas le moindre, c'est fort bien fait. Il n'y a que moi ici qui a eu tort en lui refusant de l'amener. Mais je vous quitte ; il est temps que j'aille embrasser mes compagnes.

SÉDUISANTE.

Tu me retrouveras dans ma grotte.

(Abricotine sort, et Lutin va se mettre sur le piédestal.)

SCÈNE IV.

SÉDUISANTE, seule.

Il n'en faut pas douter, ce je ne sais quoi que je cherchais, et que mon cœur desire par un instinct naturel, c'est l'amour. Depuis que j'en entends parler, mon cœur est ému; je sens des mouvements, qui m'étaient inconnus; j'éprouve une agitation mêlée de plaisirs et d'embarras. Tout ce que m'a dit Abricotine se retrace continuellement à mon esprit: il semble que l'amour me suive..... Allons dans ma grotte.

(Elle ouvre le fond du théâtre qui représente l'entrée d'une grotte au milieu de laquelle est un piédestal sur lequel elle voit Lutin qui a ôté son petit chapeau.)

Que vois-je? une statue sur le piédestal! Comment cela se peut-il? elle n'était pas achevée ce matin. Approchons..... Ce n'est pas la même..... Qu'elle est belle! Sa taille est pleine

de grâces; elle a l'air vivante et animée; il semble qu'elle va parler. Quelle différence de celle-ci à cette vilaine statue de Diane qu'on me destine! Elle a l'air si triste, si fade, si bête! Celle-ci a de la physionomie; on dirait que ce n'est pas du marbre. J'en suis enchantée : je ne me lasse point de l'admirer...... Mais d'où vient n'est-elle pas habillée comme nous?....

SCÈNE V.

SÉDUISANTE, ABRICOTINE, LUTIN, visible sur le piédestal.

SÉDUISANTE.

ABRICOTINE? viens donc vite.

ABRICOTINE.

Que vous plaît-il, madame?

SÉDUISANTE.

Regardes, tiens, vois.

ABRICOTINE, à part.

C'est Lutin : il ne faut dire mot.

SÉDUISANTE.

Mais regardes donc.

ABRICOTINE.

He bien, madame! c'est une statue, voilà tout.

SÉDUISANTE.

Voilà tout? Tu as donc beaucoup vu de statues comme celle-ci?

ABRICOTINE.

Eh mais.....comment la trouvez-vous?

SÉDUISANTE.

Cela peut-il se demander?

ABRICOTINE.

Il me paraît qu'elle n'est pas trop mal.

SÉDUISANTE.

Prends garde au moins d'en trop dire.

ABRICOTINE.

Est-ce que vous n'en êtes pas contente?

SÉDUISANTE.

Ah! que tu m'impatientes!

ABRICOTINE.

Mais, madame, expliquez-vous: faut-il louer, faut-il blâmer? je suis prête à tout.

SÉDUISANTE.

Il faut avoir des yeux; il faut être charmée; il faut.....ne point demander de conseils.

ABRICOTINE.

Il est vrai que plus je la regarde, plus elle me plaît.

SÉDUISANTE.

Conviens qu'on ne saurait rien voir de plus agréable.

ABRICOTINE.

Madame, parlez pour vous; mais moi qui ai l'imagination pleine de mon Lutin....

SÉDUISANTE.

Que veux-tu dire avec ton Lutin?

ABRICOTINE.

C'est mon inconnu.

SÉDUISANTE.

Belle comparaison!

ABRICOTINE.

Comment! vous ne l'avez pas vu.

SÉDUISANTE.

Non, mais je vois ma statue.

ABRICOTINE.

Chacun a son idole. Vous avez votre statue, à la bonne heure! et moi j'ai....

SÉDUISANTE.

L'humeur fort contrariante et le plus mauvais goût du monde. Je ne sais sur quel ton tu es montée aujourd'hui.

ABRICOTINE.

Mais, madame, vous me consultez; je dis ce que je pense.

SÉDUISANTE.

Cela n'est pas possible ; tu n'en penses pas un mot, et tu ne dis tout cela que pour me contredire.

ABRICOTINE.

Je vois bien que je ferai mieux de me taire.

SÉDUISANTE.

Oh ! beaucoup mieux.

ABRICOTINE.

J'aurais pourtant quelque chose à vous dire qui vous aurait peut-être fait plaisir ; mais il me paraît que vous ne vous en souciez pas.

SÉDUISANTE.

On ne peut guère moins.

ABRICOTINE.

Hé bien, madame, il faut pourtant que je vous le dise ; car je n'y saurais tenir. Sachez donc que Lutin....

SÉDUISANTE.

Encore Lutin !

ABRICOTINE.

Oui encore, toujours ; et ce qui doit vous impatienter bien davantage, c'est que votre statue est son portrait.

SÉDUISANTE.

Lutin ressemble à ma statue ?

ABRICOTINE.

A s'y méprendre. Hé bien ! madame, me croirez-vous une autre fois?

SÉDUISANTE.

Mais comprends-tu pourquoi elle est ici? Qui peut l'avoir amenée?

ABRICOTINE.

J'en viens toujours à ma première idée, c'est l'amour.

SÉDUISANTE.

Mais, suivant ce que tu m'as dit, c'est quelqu'un qui a de l'amour pour un autre : quel rapport cela a-t-il avec ma statue?

ABRICOTINE.

C'est un dieu, un homme, un génie, un être enfin, quel qu'il soit, qui est amoureux de vous, et qui cherche à vous plaire.

SÉDUISANTE.

Quelqu'un qui est amoureux de moi! On ne m'en a jamais parlé. Est-ce que quand on aime quelqu'un on ne le lui dit pas?

ABRICOTINE.

Pardonnez-moi, madame; mais avant de se déclarer, on tâche de toucher son cœur en lui rendant des soins et en lui donnant des preuves de son amour. Par exemple, n'êtes-vous pas

obligée à celui qui vous a fait présent de la statue? n'est-ce pas là une jolie galanterie?

SÉDUISANTE.

Oh! pour cela j'en suis enchantée, et je lui en sais le meilleur gré du monde.

ABRICOTINE.

Il n'attendait peut-être que cela pour vous parler, et je suis sûre qu'il ne sera pas longtemps sans vous faire sa déclaration.

SÉDUISANTE.

Mais vraiment, il m'embarrassera beaucoup : je ne saurai que lui répondre.

ABRICOTINE.

Cela ne me paraît pas si embarrassant. S'il vous plaît, si vous l'aimez, la réponse est facile.

SÉDUISANTE.

Oui sans doute, si je l'aimais. Mais je ne l'aimerai sûrement pas.

ABRICOTINE.

Pourquoi donc, madame? qu'en savez-vous?

SÉDUISANTE.

C'est que je sens que j'aimerai toujours mieux ma statue que lui, et cela est désobligeant à dire à quelqu'un qui nous aime.

ABRICOTINE.

Il est vrai qu'un amant ne s'attend pas de trou-

ver un rival aimé dans une statue : mais aussi, madame, vous êtes étonnante. Quoi ! préférer un morceau de marbre immobile, insensible....

SÉDUISANTE.

Non, Abricotine, je ne verrai rien de si beau que ma statue, je n'aimerai jamais qu'elle. Il semble même qu'elle n'y est pas insensible. Ses yeux me parlent; elle me regarde comme si elle m'aimait. (On entend un prélude.)

ABRICOTINE.

J'entends de la musique : c'est la fête qui s'avance.

SÉDUISANTE.

Qu'elle vient mal à propos ! j'étais si bien avec ma statue ! Je ne veux pas qu'ils la voient, au moins. Va-t-en leur dire qu'ils aillent danser ailleurs : je resterai ici avec elle, et je me passerai fort bien de la fête.

ABRICOTINE.

Madame, elle est disparue.

SÉDUISANTE.

Ah ma chère statue ! qu'êtes-vous devenue ? quoi ! vous m'abandonnez !

ABRICOTINE.

Elle n'aime donc ni la danse, ni la musique? Oh ! j'en rabats beaucoup. Allez, madame, ou-

bliez la, divertissons nous; nous nous en passerons fort bien : elle est triste et sauvage. C'est un misanthrope que votre statue.

SÉDUISANTE.

C'est ta maudite fête qui lui a fait peur. Je vais la renvoyer : je ne saurais vivre sans ma statue. Reste ici pour voir si elle reviendra.

(Elle s'en va; Lutin la suit un moment.)

ABRICOTINE, seule.

Je ne saurais vivre sans ma statue! comme cela gagne! C'est une espèce de peste que cet amour. Tantôt elle n'en avait jamais entendu parler, et voilà déja son petit cœur tout enflammé; son esprit est troublé, son caractère changé. Pour moi je veux m'en garantir; ce n'est point là mon fait; cela est trop sérieux. Qu'ils s'aiment, à la bonne heure, puisque cela leur convient. Je les servirai de mon mieux; cela me divertit.

SCÈNE VI.

LUTIN, ABRICOTINE.

LUTIN.

Que ne vous dois-je pas, belle Abricotine! Vous m'avez procuré les moments les plus agréables de ma vie.

ABRICOTINE.

Ah! vous n'aimez ni la danse ni la musique, monsieur Lutin! Vous pouvez désormais faire vos affaires vous-même, et ne plus compter sur moi.

LUTIN.

Eh quoi! belle Abricotine, vous m'abandonnez?

ABRICOTINE.

Vraiment, il y a plaisir à vous rendre service! j'en suis bien récompensée!

LUTIN.

Pourriez-vous vous en repentir?

ABRICOTINE.

Vous verrez que j'ai tort. Je comptais sauter,

danser, me divertir : Séduisante m'avait promis toutes sortes d'amusemens pour célébrer mon retour. Vous vous avisez d'avoir peur ; vous faites le nigaud : adieu les plaisirs : j'en suis pour ma fête.

LUTIN.

Est-ce ma faute si Séduisante l'a renvoyée ? Que vouliez-vous que je fisse ?

ABRICOTINE.

Lui parler. Vous dites de si belles choses sur l'amour quand vous êtes avec moi ! vous êtes si éloquent, si tendre, si passionné ! et devant elle vous êtes pétrifié, pis qu'une statue ! elle est la seule à qui vous n'ayiez rien à dire !

LUTIN.

Ah ! pouvez-vous le penser ? Non, des siècles entiers ne suffiraient qu'à peine pour lui exprimer une partie de mes sentiments.

ABRICOTINE.

Vraiment je le crois : du train dont vous y allez il vous faudrait du temps. Mais qu'attendiez-vous donc, s'il vous plaît ? trouvez-vous qu'elle ne vous ait pas donné assez beau jeu ?

LUTIN.

Entraîné par l'amour, retenu par le respect, un trouble affreux tyrannisait mon ame et sus-

pendait ma volonté. Mon cœur volait à ses pieds; la réflexion glaçait mes esprits. Incertain et tremblant, je n'envisageais qu'avec effroi l'instant redoutable de paraître à sa vue.

ABRICOTINE, ironiquement.

Vous avez raison; je n'y songeais pas : oui, elle avait l'air si sec, et vous a dit des choses si désobligeantes......Ah que vous m'impatientez! Quoi! tout ce qu'elle a dit en vous voyant ne vous a pas encouragé?

LUTIN.

Je l'avoue, j'ai pris un peu d'espérance.

ABRICOTINE.

Un peu d'espérance!....Eh mais....prenez garde au moins : n'allez pas en trop prendre.

LUTIN.

Il m'a paru que ma figure ne lui déplaisait pas.

ABRICOTINE.

Oh! point du tout. C'est que vous aimez à vous flatter.

LUTIN.

J'ai cru même remarquer en elle un mouvement de sensibilité.

ABRICOTINE.

Vous êtes bien pénétrant.

LUTIN.

Il me semble qu'elle a été fâchée quand j'ai disparu.

ABRICOTINE.

Bon ! croyez-vous que cela veuille dire quelque chose ?

LUTIN.

J'entends quelqu'un.... c'est elle. Il faut encore me cacher à ses yeux.

(Il mét son chapeau.)

SCÈNE VII.

SEDUISANTE, ABRICOTINE, LUTIN, invisible.

SÉDUISANTE.

Ciel ! qu'ai-je entrevu?

LUTIN, à Abricotine.

De grace, ne lui avouez pas que je fusse avec vous.

ABRICOTINE.

Je veux bien encore me taire et vous servir, mais je vous avertis que c'est pour la dernière fois.

SÉDUISANTE.

Pourquoi me fuit-elle ? est-ce que je lui fais peur ? Dis donc, Abricotine, veux-tu me désespérer ?

ABRICOTINE.

Moi, madame, vous fuir !

SÉDUISANTE.

Eh ! non, ma statue.

ABRICOTINE.

Votre statue ?

SÉDUISANTE.

Oui sans doute.

ABRICOTINE, en riant.

Madame, je crois que vous rêvez.

SÉDUISANTE.

Comment, je rêve ! Je ne t'ai pas surprise avec elle ! je ne l'ai pas vue qui te parlait !

ABRICOTINE.

Qui me parlait ? Vous voulez qu'une statue parle ?

SÉDUISANTE.

Je ne sais ce que je veux, je ne sais ce que j'ai vu ; mais elle était à la place où je suis, qui t'entretenait.

ABRICOTINE.

Vous avez l'imagination frappée de cette

statue, vous la voyez partout.

SÉDUISANTE.

Me serais-je trompée ? serait-ce une illusion ? Non, je l'ai vue, je n'en saurais douter ; et quand je me déficrais du rapport de mes yeux, pourrais-je me méprendre aux mouvements de mon cœur ? Je ressens ce trouble et cette émotion que ma statue m'a fait connaître, et qu'elle seule peut causer. Parle-moi vrai, je te le demande en grâce.

ABRICOTINE.

Soyez sûre, madame, que j'étais seule, exactement seule.

SÉDUISANTE.

En vérité, voilà un bel acharnement à me nier une chose dont je suis sûre.

ABRICOTINE.

Allez, madame, c'est une vision : la statue n'est que dans votre tête, et peut-être dans votre cœur.

SÉDUISANTE.

Fort bien ! Je ne sais assurément quel est le motif de votre obstination, mais c'est pousser bien loin le mystère.

ABRICOTINE.

En vérité, il n'y a pas de mystère à cela.

SÉDUISANTE.

Vous avez apparemment vos raisons?

ABRICOTINE.

Moi, madame? Eh! quelles raisons voulez-vous que j'aie?

SÉDUISANTE.

Je les ignore, et me garderai bien de vous les demander.

ABRICOTINE.

Mais, en vérité, vous êtes troublée: je ne vous reconnais pas.

SÉDUISANTE.

Je l'avoue, je suis sensible à ce procédé; mon cœur en est blessé; et je ne croyais pas devoir jamais me défier de vous.

ABRICOTINE.

Savez-vous bien, madame, qu'il ne tiendrait qu'à moi de me fâcher? mais je n'en ferai rien: vous me rendrez bientôt justice, et en attendant vous pouvez me gronder tant qu'il vous plaira.

SÉDUISANTE.

Moi, gronder! Eh! pourquoi gronderais-je? On ne dit que ce qu'on veut, et rien n'oblige à confier ses secrets.

ABRICOTINE.

Il faut laisser passer votre humeur.

SÉDUISANTE.

Où prenez-vous que j'aie de l'humeur, mademoiselle? Je n'en ai point. J'ai cru vous voir avec ma statue ; vous le niez: vous dites que je me suis trompée; je le crois. Tout est dit, et je sais à quoi m'en tenir.

ABRICOTINE.

Mais, madame, que voulez-vous que je vous dise? Faut-il vous mentir, et vous dire d'un air fin et mystérieux, que la statue me parlait de vous, que l'amour l'a animée, qu'elle a disparu par timidité, qu'elle vous aime enfin, et qu'elle n'ose vous le dire? Je vous ferais peut-être mieux ma cour, et vous seriez plus contente de moi.

SÉDUISANTE.

Je ne veux point qu'on me mente, mademoiselle, et vous devez savoir que je n'aime pas à être flattée.

ABRICOTINE.

Je vous quitte, madame, et je vous débarrasse d'un objet qui vous déplaît malgré lui. Peut-être un plus agréable viendra-t-il vous rendre votre gaieté; et à moi, mon innocence.

SCÈNE VIII.

SÉDUISANTE seule, assise sur un lit de gazon.

ABRICOTINE me trompe ! Et pourquoi me tromper ? Quel est le motif du mystère qu'elle me fait ? Pourquoi ne pas convenir qu'elle était avec ma statue ? car je l'ai vue, je n'en saurais douter. Mais c'est peut-être une illusion. Hélas ! mon cœur me confirme trop une vérité dont je voudrais douter. J'entends une voix secrète.... Mais quel est donc le sentiment qui m'agite ? Je ne sais ce que je veux ; je ne me reconnais plus. Il me semble que j'aime moins Abricotine... Mais en vérité aussi, elle a bien des torts avec moi. C'est elle sans doute, ou quelque génie qui lui est soumis, qui avait embelli ma grotte de cette statue qui me plaisait tant. Qu'elle était agréable ! Hélas ! je ne la verrai plus. Abricotine en serait-elle bien fâchée ? Que ne me l'a-t-elle toujours cachée ! je n'aurais pas à me plaindre d'elle, et j'aurais vécu sans l'envier.... Moi l'envier ! que dis-je ? Et pourquoi l'envierais-je ? Je n'ai ni droits

ni prétentions sur cette statue. Mais j'en avais sur l'amitié d'une compagne qui n'est pas digne de la mienne. Que je plains l'objet qu'elle me préfère aujourd'hui ! et qu'il serait heureux si le cœur d'Abricotine était fait comme le mien !

SCÈNE IX et dernière.

(Lutin arrive avec son petit chapeau sur la tête, et jette des tablettes aux pieds de Séduisante qui les aperçoit.)

SÉDUISANTE.

Quoi ! toujours des prestiges ! Que veulent dire ces tablettes ? Ouvrons-les : je ne puis me défendre d'un sentiment de curiosité que je n'avais jamais connu, et dont je ne saurais démêler la cause. Ciel ! c'est mon portrait et celui de ma statue ! Elle est à mes genoux ! elle semble animée ! Qu'elle me plaît ! Ne la reverrai-je donc jamais sur le piédestal ?

(Lutin fait un mouvement comme pour aller s'y placer, et se remet aux genoux de Séduisante.)

Quelle est jolie ! il semble qu'elle veuille me parler, et qu'elle s'attendrisse en me regardant !

et moi je ne la regarde seulement pas, je tourne la tête de l'autre côté. Quelle sotte figure! et pourquoi me peindre si insensible? Ma pauvre statue en paraît toute affligée : elle a les yeux mouillés de larmes : on dirait qu'elle me demande une grace. Serait-il possible?... Mais je vois quelque chose d'écrit; lisons.

(Elle se lève. Lutin qui était à ses genoux se lève et la suit. Elle lit.)

VOUS ÊTES MIEUX DANS MON CŒUR. Est-ce bien à moi que ces paroles s'adressent ? Oui, sans doute; la joie que j'en ressens me l'assure. Mais qui peut m'avoir fait cet agréable présent? Quel qu'il soit, il peut être sûr de ma reconnaissance. Que dis-je ? Et si c'était l'amour ! Abricotine m'a dit que je lui avais l'obligation de ma statue; ce pourrait bien être encore....

LUTIN.

Oui c'est lui, n'en doutez pas: il est le seul dieu qui règne dans les lieux que vous habitez.

SÉDUISANTE.

Qu'entends-je ? Quelle voix....

LUTIN.

Rassurez-vous. C'est la voix d'un amant qui vous adore, et qui ne saurait vivre que pour vous adorer.

SÉDUISANTE.

Puissant génie....

LUTIN.

Ne me nommez pas génie : je ne suis que votre amant. Invisiblement attaché à vos pas, j'habite depuis longtemps dans cette île enchantée. Le desir de vous plaire, les moyens d'y parvenir, y font ma seule occupation. Mille soins muets vous ont prouvé mon amour sans vous l'apprendre. J'étais sans cesse occupé de votre amusement : j'animais les échos ; je prêtais ma voix aux oiseaux, vous en paraissiez contente : je jouissais alors d'une satisfaction inexprimable, et n'osant espérer d'être jamais l'objet de votre tendresse, je goûtais du moins le charme d'être la cause de vos plaisirs.....Vous ne me répondez point, cruelle ! vous paraissez rêveuse et distraite ! vous ne m'écoutez seulement pas !

SÉDUISANTE.

Je vous demande pardon ; je rêvais à ma statue.

LUTIN.

Vous l'aimez donc, cette statue ? vous avez donc senti du plaisir en la voyant ?

SÉDUISANTE.

J'ai senti....oui, sans doute, c'était du plai-

sir. Mais depuis, elle m'a donné bien du chagrin. Je l'ai vue avec une autre, elle lui parlait; et dès qu'elle m'a vue, elle a disparu. Elle me fuit : il semble qu'elle me haïsse ; et peut-être qu'en ce moment même elle est avec Abricotine.

LUTIN.

Ah ! ne le croyez pas. C'est pour vous seule que l'amour l'a animée ; vous seule avez des droits sur elle.

SÉDUISANTE.

Vous la connaissez donc ?

LUTIN.

C'est moi qui vous l'ai fait voir ; c'est moi qui vous ai donné cette peinture où son image vous rend un hommage si tendre. C'est dans mon cœur que la vôtre est gravée, mille fois mieux que l'art des dieux ne pourrait la représenter.

SÉDUISANTE.

Si vous m'aimez, rendez-la moi. Qu'elle me parle, qu'elle m'écoute, qu'elle m'aime s'il est possible.

(Lutin ôte son chapeau. Séduisante continue.)

Ah ! c'est vous, ma chère statue ?

LUTIN.

Voyez à vos pieds cette statue trop heureuse, et en même temps le mortel le plus passionné qui fut jamais.... Mais, vous baissez les yeux! vous ne daignez pas me regarder!

SÉDUISANTE.

Je ne sai d'où cela vient: je n'oserais vous regarder, quoique je sois bien aise de vous voir. Il me semble que j'ai honte de tout ce que je vous ai dit.

LUTIN.

Ne vous reprochez pas, belle Séduisante, un aveu charmant qui fait mon bonheur. Répétez-le cent fois; l'amour vous l'ordonne.

SÉDUISANTE.

Puis-je vous reconnaître sans lui obéir? Oui, je vous aime; mais, en vous le jurant, j'ignore à qui je donne mon cœur. Vous dites que vous êtes invisible quand vous voulez: si vous alliez faire usage de ce pouvoir....

LUTIN.

Non, fée adorable, ne le craignez pas. Je vais détruire une inquiétude dont le motif est délicieux pour moi. Ce petit chapeau de roses est le

seul talisman dont la puissance me rend invisible, et me transporte partout à ma volonté. C'est un don de la fée Souveraine, et je vais....

SÉDUISANTE, (l'interrompant vivement).

Quoi! c'est Souveraine qui vous l'a donné? Est-ce qu'elle s'intéresse à vous?

LUTIN.

Oui, belle Séduisante. Arraché par son secours à la tyrannie d'un frère barbare qui me persécutait, je ne respire que par ses bienfaits. Mais que vois-je? des larmes coulent de vos beaux yeux?

SÉDUISANTE.

Ce sont des larmes de joie et d'amour. Cette fée qui vous aime, est ma mère; elle approuvera mes sentiments; rien ne peut nous séparer. Mais pourtant, ce petit chapeau....

LUTIN.

Que me servirait son pouvoir, puisque vous me permettez de passer ma vie à vos genoux? Daignez le recevoir comme un gage de ma constance: ce sacrifice et plus encore, vos charmes, vous assurent de ma fidélité.

SÉDUISANTE.

Mon cœur vous assure la mienne. Prévenue pour vous avant que de vous voir, je vous aimais avant de vous connaître : je ne vous connais que pour vous aimer davantage, et je vivrai pour vous aimer toujours.

FIN.

ADONIS,

POÈME.

1737 ET 1738.

Ce petit poème devait avoir trois chants. Il ne reste du troisième que quelques fragments informes.

ADONIS,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je chante le destin du plus beau des mortels,
A la belle Cypris plus cher que ses autels,
Initié par elle à l'amoureux mystère,
Et fixant sur ses pas tous les dieux de Cythère.
Dieu des vers, qui daignas quelquefois m'inspirer,
Pardonne si mes vœux cessent de t'implorer;
D'une autre déité j'adopte le délire :
L'Amour, le tendre Amour vient accorder ma lyre.
C'est à toi d'éblouir par l'éclat de ses fleurs;
C'est à lui de parler le langage des cœurs.
Je peindrai ses liens, je chanterai sa flâme:
Qu'il préside à mes chants comme il règne en mon âme.

La fertile Arabie avait en ses guérets
Recueilli quinze fois les faveurs de Cérès,
Depuis qu'en ses climats une plante nouvelle,
Consacrant de Myrrha la flâme criminelle,
Le charmant Adonis avait reçu le jour,

Ouvrage incestueux d'un trop coupable amour.
Aux lois du dieu des cœurs la nature enchaînée
Avait en frémissant filé sa destinée :
L'Amour voulut encor que ce fruit de forfaits,
Gage de son pouvoir, le fut de ses bienfaits.
La beauté signalant sa puissance immortelle,
Des plus aimables traits arrangea le modèle ;
Et les Grâces sur lui versant leur doux trésor,
De leurs dons précieux l'embellirent encor.
Telle aux soins redoublés des prêtresses de Flore,
Une rose chérie à peine vient d'éclore,
Que le soufle amoureux du Zéphir caressant
S'empresse d'ajouter à son éclat naissant :
Elle brille, et charmante autant que passagère,
Fait le plaisir des yeux et l'honneur de la terre :
Tel, remplissant l'espoir des dieux qui l'ont formé,
Le charmant Adonis naquit pour être aimé.
Par ses appas croissants il compte ses années ;
Il s'élève, et déja remplit ses destinées.
Courageux ennemi des langueurs du repos,
Il suit avec ardeur les plus fiers animaux :
Sur les pas des lions guidé par son courage,
Sans secours et sans crainte il affronte leur rage ;
Et partout la victoire attachée à son bras,
A côté de l'Amour accompagne ses pas.
Les Grâces, les Amours, tous les dieux de Cythère,
Epris du beau chasseur, abandonnent leur mère ;
Et dédaignant pour lui tout l'encens des mortels,

Désertent sans regret leurs tranquilles autels.
Bientôt dans Amathonte isolée et plaintive,
Vénus veut rappeler la troupe fugitive :
Tout est sourd à ses cris ; son fils ne l'entend plus.
Elle se lasse enfin de regrets superflus ;
Elle attelle son char, et d'une aile légère
Pénétrant sans effort la fluide atmosphère,
Un couple fortuné de ses oiseaux chéris
Laisse voir Erycine à l'univers surpris.
Les Zéphirs la poussaient de leurs douces haleines.
Déja de l'Arabie elle aperçoit les plaines :
Un air voluptueux y pénètre ses sens ;
Ce signal à Vénus annonce ses enfants.
Elle arrive au moment où le flambeau du monde
Va cacher ses rayons sous les voiles de l'onde.
Dans le sein des forêts l'impatient chasseur
Se plaignait que Phébus eut fait place à sa sœur.
Cypris dans un nuage, invisible, inconnue,
Des Grâces près de lui voit la troupe ingénue ;
Elle voit sur ses pas les Amours réunis,
Ou plutôt elle voit et ne voit qu'Adonis.
Sur chacun des attraits du beau fils de Cynire
Vénus fixe un regard, s'attendrit, et soupire.
Chacun de ces regards, chacun de ces attraits
Porte au fond de son cœur d'inévitables traits.
Les passions des dieux ignorent la contrainte.
Des desirs, des transports Cypris ressent l'atteinte :
Ardénte, elle réclame, elle implore son fils.

Il la voit, la devine; et perçant Adonis,
Sûr d'obtenir ainsi le pardon de sa fuite,
Il reconnait sa mère et se range à sa suite.
Tel que l'oiseau dans l'air qu'un fer vient de percer
Gémit du coup mortel qu'il n'a pas vu lancer;
Adonis ignorant le doux trait qui le blesse,
S'étonne en soupirant de l'ardeur qui le presse.
Déja la sombre nuit s'étendant sur les airs,
De ses voiles obscurs embrassait l'univers:
Le chasseur fatigué se cherchait un asile;
Aussitôt une grotte, abri sûr et tranquille,
L'invitant au repos, frappe et surprend ses yeux.
Mille fois sans la voir il avait vu ces lieux.
Il entre; et se couchant sur un lit de verdure
Qu'il croit formé pour lui des mains de la nature,
Mais qu'avaient préparé les mains du tendre Amour,
Se livre aux dieux légers que dissipe le jour.
Tous ces dieux bienfaisants, pères des doux mensonges,
L'illusion, l'espoir, le cortége des songes,
Assemblés par Vénus en cet heureux réduit,
Préparaient au chasseur la plus charmante nuit.
Il croit se voir assis à la table immortelle,
Où, servi mollement par la main la plus belle,
Au sein des voluptés du céleste séjour,
Il s'enivre à la fois de nectar et d'amour.
Mais, au gré de Cypris, bientôt un nouveau songe
Le ramène des cieux sur l'aile du mensonge:
Il entend des chasseurs, il ressent leurs transports,

Son ardeur se ranime, il vole au bruit des cors;
Il approche, il arrive, il voit.. dieux! quel miracle!
Il ne peut se lasser d'un si charmant spectacle.
Quel objet! C'est la sœur du dieu brillant du jour
Qui vient de ces forêts embellir le séjour.
Quelle autre déité que celle de la chasse
Aurait tant de douceur, de noblesse et de grace!
Moins de fierté pourtant semble luire en ses yeux:
Elle plaît davantage, elle intéresse mieux.
Adonis incertain adore la déesse
Sans reconnaître à qui son hommage s'adresse.
Il obtient un regard: ce regard précieux
Est mille fois plus doux que le nectar des cieux.
Il règne en tous ses sens un aimable délire:
Il craint, il doute, il cherche, il espère, il desire.
Cependant du réveil dont elle prend les soins,
Cypris veut écarter les importuns témoins:
Dissipés à sa voix, tous les fils de Morphée
Lui laissent à loisir préparer son trophée;
Mais de ce doux réveil que la déesse attend,
Elle n'ose à son gré précipiter l'instant.
De la timidité, du doute, de la crainte
Pour la première fois elle ressent l'atteinte:
C'est le gage d'un cœur blessé profondément.
Vénus n'avait jamais aimé si tendrement.
Son fils vient à son aide, et sa main assurée
Lance au bel Adonis une flèche acérée.
Ce trait porte au chasseur l'aiguillon des desirs,

L'ardeur des voluptés et la soif des plaisirs.
Il s'éveille. Aussitôt dans cette grotte obscure
Brille de toutes parts la clarté la plus pure.
Ce n'est pas un rayon des feux du dieu du jour :
Moins éclatant, plus doux, c'est l'astre de l'Amour.
Ainsi, sous les rameaux dans un bocage sombre,
Le soleil moins ardent se marie avec l'ombre;
Ou tel est cet éclat qui prépare à la nuit,
Et supplée un instant à Phébus qui nous fuit.
Cette douce lumière inspire la tendresse:
Adonis en soupire ; et voyant la déesse,
(Ses songes à son âme étaient encor présents)
Il s'étonne, il se trouble ; il doute de ses sens.
C'est elle, il la connaît : c'est sa belle chasseuse.
C'était elle en effet. La déesse amoureuse,
Le carquois sur l'épaule et le dard à la main,
Ses beaux cheveux sans art épandus sur son sein,
Telle qu'on voit Diane au sommet du Parnasse,
Quand d'un chevreuil timide elle presse la trace,
De la même parure empruntait les attraits
Dont Adonis en songe avait aimé les traits.
La déesse de Gnide, attentive à sa gloire,
Observait les progrès de sa douce victoire.
Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire un tendre cœur :
Elle lit son triomphe au front de son vainqueur.
Elle n'ose pourtant rompre encor le silence,
Telle est de son amour l'extrême violence.
Elle voit son bonheur, et se plaît d'en douter;

Et sûre du triomphe, elle craint d'éclater.
Son fils en souriant lève encor cet obstacle,
Et hâte ses plaisirs par un nouveau miracle.
Un oracle enchanteur par les sons les plus doux
Dévoile au beau chasseur le divin rendez-vous:
L'oracle est prononcé par la bouche des Grâces.
« C'est Vénus que l'Amour amène sur ses traces.
« Connais, bel Adonis, et chéris ses liens :
« La mère des desirs veut partager les tiens. »
De la divinité que révère Amathonte
Ce léger artifice anéantit la honte;
Elle ose enfin parler .... L'aveu de son ardeur
Coûte encore à sa bouche en soulageant son cœur;
Et cherchant ces détours que l'embarras inspire,
Elle laisse échapper ce qu'elle craint de dire.
Solitaire habitant des bocages épais,
Peut-être, dit Vénus, vous ignorez les faits
Qui du vaste univers dont vous êtes la gloire,
Forment en s'assemblant l'intéressante histoire.
Les cieux dont le spectacle étale tant d'appas,
La terre qui produit tant de fleurs sous vos pas,
Cet immense océan dont le cristal liquide
Enferme cette terre en sa barrière humide,
L'air plus immense encor qui les embrasse tous,
N'ont pas été toujours tels qu'ils s'offrent à vous.
Il fut un temps oisif où la nature entière
Fut un poids impuissant de stérile matière;
Où sans ordre et sans nom les éléments divers,

Sous les traits du chaos déguisaient l'univers.
L'air était sans clarté, l'onde sans transparence,
Les cieux sans mouvement, la terre sans balance:
Principes sans effet, les atômes épars,
Se heurtant sans s'unir, erraient de toutes parts;
Quand cet être incréé, créateur de tout être,
Qu'on adore, qu'on sent, et qu'on ne peut connaître
Qui connaît, qui sait tout, qui prévoit et qui peut,
Qui veut tout ce qu'il fait et fait tout ce qu'il veut,
Jupiter, éveillant sa puissance féconde,
Du chaos combiné voulut former le monde.
Il voulut, tout parut où ne paraissait rien:
Je fus son interprète, et l'Amour fut le mien.
Ses flâmes à ma voix s'unissant à chaque être,
Annoncent par l'effet la volonté du maître;
Sa présence agissante imprime à tous les corps
Cet aiman mutuel, âme de leurs ressorts:
Source du mouvement, heureuse sympathie
Qui bannit la discorde, et forma l'harmonie.
La nuit perdit alors son empire odieux,
Et Phébus se plaça sur un char radieux.
Dans ce premier instant la nature étonnée
A ses penchants divers sentit qu'elle était née:
La vigne avec ardeur s'étend vers les ormeaux,
Qui pour la recevoir abaissent leurs rameaux:
Des faveurs du ruisseau le vallon qui s'abreuve,
Paré de mille fleurs, chérit la douce épreuve
De cet instinct puissant, cette ardeur de s'unir,

Par qui tout commença pour ne jamais finir.
Sous l'écorce des bois, le Faune, la Dryade,
Dans le sein des roseaux, le Triton, la Nayade,
L'hôte mélodieux des campagnes de l'air,
Le citoyen des bois, l'habitant de la mer,
Tout aime, tout s'unit, tout se cherche et s'engage;
Empreinte de l'amour qui marque son ouvrage.
Le dieu dont le trident trouble ou calme les flots,
Aux appas d'Amphitrite immole son repos:
Aux pieds d'Endimion la sévère Diane
Abjure en rougissant l'orgueil qui la condamne:
Pan brûle pour Syrinx, Apollon suit Daphné:
Ariane en ses fers tient Bacchus enchaîné:
Flore plaît à Zéphire, et Céphale à l'Aurore:
Pomone aime Vertumne... et Vénus vous adore.
Elle dit; cet aveu redouble ses attraits:
Un aimable incarnat vient colorer ses traits.
Adonis veut parler, mais sa voix s'embarrasse:
J'aime est l'unique mot qui puisse trouver place.
Il se tait: ce silence est la voix des desirs,
Silence entrecoupé par de profonds soupirs
Interprètes du cœur; délicieux langage,
Organe de l'Amour comme il en est le gage.
Erycine chérit ces sons mystérieux:
Un éclat plus divin anime ses beaux yeux:
Le plaisir qui s'y peint les embellit encore.
Un vert gazon paré des richesses de Flore,
Du couple fortuné reçoit le doux fardeau:

Là, Vénus de l'Amour allumant le flambeau :
Sur l'autel de ton cœur je veux être adorée,
Dit-elle; c'est le bien que prétend Cythérée.
Aussitôt un baiser, doux signal des plaisirs,
Grave sur son amant l'empreinte des desirs :
Sur le double corail de leurs lèvres pressées
Ils cueillent à l'envi leurs flâmes élancées.
Cet échange amoureux porte au cœur d'Adonis
Une ardeur plus qu'humaine et des feux plus hardis.
D'une gaze légère à Paphos préparée
La déesse est couverte, ou plutôt est parée;
Au gré du beau chasseur c'en était trop encor :
Il l'arrache, et contemple à loisir son trésor :
Il voit tout son bonheur, et de ce doux spectacle
Son œil étincelant se repait sans obstacle.
La langueur de Cypris irrite ses transports :
Il presse son beau sein, et, hâtant ses efforts,
Pénètre avec fureur, par une douce injure,
Le rempart amoureux que forme sa ceinture.
Ce doux emportement l'élève au rang des dieux :
Une tendre langueur égare ses beaux yeux :
Vénus avec excès partage son délire,
Et ressent à son tour tous les feux qu'elle inspire.
Leurs corps entrelacés, l'un l'autre se pressant,
S'unissent sans obstacle et confondent leurs sens :
Tous deux se pénétrant d'une commune flâme,
Respirent l'un par l'autre et n'ont qu'une seule âme.
La volupté préside à cet enchantement,

Non tel qu'il est pour nous, aussi court que charmant :
La volupté des dieux participe à leur être :
Sans relâche et sans trouble elle meurt pour renaître.
Adonis nécessaire au bonheur de Cypris,
Jouissant du miracle, en ignorait le prix ;
Jamais de ces instants il n'a connu l'ivresse :
C'est un plaisir de plus pour sa belle maîtresse.
Deux fois les feux du jour sous les mers amortis
Avaient rendu Phébus aux faveurs de Thétis ;
Pour la troisième fois le char de la lumière
Des portes d'orient franchissait la barrière ;
Le beau couple enivré du filtre des amours,
Avait comme un instant vu passer ces deux jours.
Cependant d'Adonis les forces suspendues
Sous le poids du plaisir languissent abattues :
Il reconnaît l'espace entre nous et les dieux,
Et du suc des pavots il sent charger ses yeux.
Dans les bras de Cypris son âme l'abandonne :
Tel qu'un héros vainqueur que la gloire couronne,
Sur un tertre témoin des efforts de son bras
Goûtant d'un calme pur les tranquilles appas,
Repose fièrement sur son nouveau trophée.
Sur le sein de Vénus il se livre à Morphée.
Cypris, du doux repos qui presse le chasseur,
Par les plus tendres soins augmente la douceur :
Elle soutient sa tête, et de ses bras d'albâtre
Soulevant mollement ce corps qu'elle idolâtre,
Le penche sur le sien qu'elle trouve moins beau,

Et succombe avec joie à ce charmant fardeau.
Ce plaisir est plus pur que la volupté même :
C'est l'attrait enchanteur de servir ce qu'on aime.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

CEPENDANT Adonis sort des bras du sommeil.
Un prodige nouveau signale son réveil :
Une table de mousse avec grâce formée,
De roses, de jasmins négligemment semée,
S'élève tout-à-coup, et présente à ses yeux
Des mets les plus exquis l'apprêt délicieux.
Sous ces déguisements la céleste ambroisie
Variant sa douceur, jamais ne rassasie.
Vénus près d'Adonis en savoure le miel,
Et le trouve plus pur qu'à la table du ciel.
Invisibles témoins de ce doux tête-à-tête,
Tous les dieux de Cythère en ordonnent la fête;
Les Grâces, les Amours, et les Ris et les Jeux
En chérissent les soins qu'ils partagent entr'eux.
Des plus rares parfums les vapeurs épandues,
Par un adroit mélange avec choix confondues,
Aux plaisirs des amants font conspirer les airs.
Les Grâces à l'envi forment de doux concerts ;
Elles chantent l'Amour, elles dorent ses chaînes,
Et peignant ses douceurs, en déguisent les peines.
Ce dieu verse aux amants le breuvage divin :
Il voudrait de sa flâme y mêler le venin ;
Mais Cypris l'observant retient sa main traîtresse.
Sa tendre main repousse Adonis qui la presse :
D'un intérêt plus pur son cœur sollicité,

Par un excès d'amour proscrit la volupté.
Mille soins agitaient la reine de Cythère.
Elle doit sa présence au bonheur de la terre ;
C'est là chez les mortels son éternel emploi,
Destinée à ces soins par la suprême loi,
De l'être tout-puissant, dont l'ordre irrévocable
Fixe à chaque immortel un devoir immuable.
Le destin des états suit les drapeaux de Mars ;
Les temples de Minerve assemblent les beaux arts ;
Phébus de ses rayons illumine le monde ;
Cérès par ses bienfaits rend la terre féconde ;
Vénus la rend heureuse, et ses tendres langueurs
Trompent nos maux réels par de douces erreurs.
Cypris, se rappelant la volonté suprême,
S'apprête en soupirant à quitter ce qu'elle aime :
Elle abjure en son cœur le rang des immortels,
Et porte en gémissant le poids de ses autels.
Ainsi, des autres rois sublime et rare exemple,
Un roi, si l'amitié lui daigne ouvrir son temple,
Se plaît de dérober aux soins de sa grandeur
Quelques moments trop courts qu'il accorde à son cœur ;
Et forcé trop souvent de quitter ce qu'il aime,
Reprend avec douleur le poids du diadême.
Vénus va s'arracher à son aimable amant :
Son char est dans les airs : elle n'a qu'un moment ;
Elle en veut profiter, et sage en son ivresse
Le refuse à ses sens, le donne à sa tendresse.
D'un noir pressentiment l'impérieuse loi

Tyrannise son cœur et le remplit d'effroi.
De son cher Adonis, chasseur insatiable,
Elle connaît trop bien ce goût invariable
Qui, le précipitant à d'horribles combats,
Lui fait chérir des jeux trop voisins du trépas.
Elle craint son ardeur, elle craint son courage :
Elle croit des lions voir s'aiguiser la rage.
Les plaines, les côteaux, les vallons, les forêts,
Lui semblent recéler mille ennemis secrets.
Sensible aux feux de Mars elle avait vu sans larmes
Du farouche guerrier étinceler les armes;
Mars était immortel. Mais l'amour allarmé
Juge-t-il les dangers? Mars était moins aimé.
D'une tremblante voix par les soupirs éteinte,
Les yeux mouillés de pleurs, le cœur serré de crainte
Elle instruit Adonis de l'ordre du destin,
Inévitable arrêt d'un départ trop prochain;
Et lui faisant l'aveu de l'effroi qui la glace,
Elle ose en exiger qu'il renonce à la chasse,
Qu'il quitte des plaisirs qui causent sa terreur,
Et que de l'amour seul il tienne son bonheur.
Je te presserais moins, cher amant, lui dit-elle,
Si comme toi j'étais une simple mortelle :
Ne pouvant espérer que tu vives pour moi
Je serais trop heureuse en mourant avec toi.
La dent des fiers lions respectera ma vie :
Qu'en ferai-je, Adonis, si la tienne est ravie?...
Tu ne me réponds rien... ne sais-tu que charmer?

Tu t'aimerais pour moi si tu savais aimer.
Elle dit : des sanglots l'extrême violence,
En étouffant sa voix la réduit au silence.
Dans les bras d'Adonis qu'elle baigne de pleurs,
Elle tombe sans force en proie à ses douleurs.
Adonis sur son sein palpitant de tendresse
Reçoit le doux fardeau de sa belle maîtresse,
Et par mille baisers, doux gages de sa foi,
En essuyant ses pleurs il calme son effroi.
Belle Cypris, dit-il, lisez mieux dans mon âme ;
Voyez-y la tendresse et l'excès de ma flâme.
Que parlez-vous de chasse, et qu'osez-vous penser?
Mon cœur entr'elle et vous pourrait-il balancer?
Je l'aimai, je l'avoue, et l'attrait de la gloire
M'attachait à des jeux suivis de la victoire ;
Et mon cœur de l'amour méprisant le pouvoir,
Des plus rares beautés osa tromper l'espoir :
Ce cœur sauvage et fier n'était dû qu'à vos charmes.
Dès le premier instant il vous rendit les armes ;
Et depuis cet instant si flatteur et si doux,
Il n'agit, il ne sent, il ne vit que pour vous.
Croyez que pour jamais la chasse en est bannie.
Qu'au serment que j'en fais votre amour se confie :
J'abjure des plaisirs qui causent votre effroi :
Votre amour fait ma vie, et vos vœux sont ma loi.
Je jure, au nom sacré d'une union si belle,
Aux hôtes de ces bois une paix éternelle.
Fatigué tant de fois de mes bruyants plaisirs,

L'écho ne rendra plus que mes tendres soupirs ;
Sans cesse il redira le nom de Cythérée,
Sans cesse entretenant votre image adorée ;
Je vous adresserai mes transports, mes serments.
Unique et cher objet de tous mes sentiments,
Vous allez me quitter, et je ne puis vous suivre !
Apprenez que sans vous Adonis ne peut vivre.
Du sein de vos palais, du haut de vos autels,
Voyez mon âme en proie à des ennuis mortels,
Et hâtez ce retour qui me rendra la vie.
Ainsi parle Adonis : la déesse ravie
Voit briller sur son front la naïve candeur.
Il ignore cet art honteux et séducteur,
Organe du parjure et compagnon du crime,
Qui parant sa noirceur d'un dehors légitime,
Sous l'appareil trompeur d'un maintien affecté
Enveloppe, trahit, ou feint la vérité.
Cypris reste immobile, et son âme est la proie
D'un mélange confus de terreur et de joie.
La douleur et l'espoir se peignent dans ses yeux.
Son cœur est déchiré par de cruels adieux ;
Mais l'amour d'Adonis, ses serments et ses larmes
A des moments d'horreur savent mêler ses charmes.
Cependant le temps presse, et l'éclat du soleil
Déja de la nature annonce le reveil.
C'en est fait, sur son char la déesse est assise.
A cet instant fatal son tendre cœur se brise.
Elle voit ses oiseaux prendre un rapide essor ;

Elle veut, mais en vain, suspendre leur effort;
Et laissant échapper de ses mains incertaines
Les guirlandes de fleurs qui lui servent de rênes,
Un vol précipité l'élève au haut des airs,
Et dérobe sa vue à des objets trop chers.
Adonis, dont les pleurs inondent la paupière,
Se ranime à l'aspect du sillon de lumière
Que le char de Vénus a tracé dans les cieux,
Du bien qu'il a perdu vestige précieux.
Mais bientôt cette flâme, éteinte ou dispersée,
Dans le vague des airs disparaît éclipsée.
Adonis en gémit, et son cœur aux abois
Croit perdre la déesse une seconde fois,
Il l'appelle, il s'écrie, et sa voix égarée
Fait retentir les bois du nom de Cythérée.
Mélampe et Leucosis accourent à ses cris.
Ces deux fidèles chiens que sa main a nourris,
Et qui dans les forêts, secondant son courage,
Avec lui des lions osaient braver la rage,
A ses pieds, en silence accourent se ranger,
Témoins de sa douleur qu'ils veulent partager.
D'une main languissante Adonis les caresse:
Il reçoit en pleurant leurs signes de tendresse;
Et bientôt, oubliant les bornes de leurs sens,
Des troubles de son âme il les fait confidents.
De la belle Erycine il leur peint tous les charmes,
Son amour, ses plaisirs, ses terreurs et ses larmes,
Les serments qu'il lui fit pour calmer son effroi :

Serments de renoncer à Diane, à sa loi,
Aux plaisirs, aux travaux, aux dangers de la chasse.
Dépouillez, leur dit-il, votre orgueilleuse audace;
Compagnons de ma gloire et de mes fiers travaux,
Avec moi désormais livrez vous au repos:
C'est Vénus qui l'ordonne, et moi qui vous l'annonce.
Il dit; et l'on croirait qu'au serment qu'il prononce
Mélampe et Leucosis savent unir leurs vœux.
Un éclat tendre et doux vient animer leurs yeux:
Ils n'ont plus cet air fier qui les rendait terribles;
Ils ont cet air touchant qui peint les cœurs sensibles.
Vénus de ce tableau jouit au haut des cieux,
Et se livre à l'espoir d'un avenir heureux:
Heureuse d'ignorer les coups que lui prépare
L'inévitable arrêt d'un destin trop barbare!
Il est un monstre affreux qu'ont vomi les enfers:
D'un coup-d'œil il pénètre et sonde l'univers:
Jamais le doux sommeil ne ferma sa paupière,
Et son horrible voix remplit la terre entière.
Des vices, des vertus protecteur passager,
De l'humble vérité dangereux messager,
Ardent à distiller le poison de la fable,
Dans ces soins éternels il est infatigable.
Sa vitesse à sa force ajoute à chaque instant:
Il renait des efforts qu'il fait en se hâtant:
Il traîne sur ses pas l'Envie au teint livide,
Le Désespoir féroce et le Soupçon timide,
Le fanatique Orgueil, la Haine au cœur d'airain,

Et l'affreuse Vengeance un poignard à la main.
Faible à l'instant qu'il sort des antres du silence,
Il rampe sourdement; mais bientôt il s'élance,
Et prenant dans la nue un vol audacieux,
Son pied frappe la terre et son front touche aux cieux.
Telle est la Renommée. Insensés que nous sommes!
Ce monstre détestable est un dieu chez les hommes.
C'en est fait : il a vu les amours de Cypris;
Il vole les apprendre à l'Olympe surpris.
Là, le maître éternel dont la volonté pure
Créa, règle, ranime et soutient la nature,
Jupiter, entouré du cortége des dieux,
Reçoit des immortels l'hommage précieux.
Sans cesse près de lui ces êtres adorables,
De sa toute-puissance organes innombrables,
De la chaîne des corps instruments mitoyens,
Et des plaines du ciel fortunés citoyens,
De nous à l'éternel remplissent l'intervalle :
Par eux nous recevons d'une vitesse égale
Ses bienfaits, ses carreaux, ses graces et ses lois:
Ils tremblent comme nous au seul bruit de sa voix.
Des amours de Vénus la fatale nouvelle
Portée avec éclat à la troupe immortelle,
De mouvements divers y frappe les esprits.
Ce sourire orgueilleux qu'enfanta le mépris,
De Junon, de Pallas peignent la joie amère:
Diane, en rougissant, cache son front sévère:
L'Aurore, en détournant ses regards ingénus,

S'attendrit pour Céphale, et pardonne à Vénus:
Apollon, mieux vengé de sa flâme trahie
Que par l'éclat honteux du rézeau de Phrygie,
S'approche de Momus, et leurs malins regards
Font bouillonner le fiel dans les veines de Mars.
Une jalouse rage empoisonne son âme;
Ses sens sont pénétrés d'une infernale flâme;
Et son corps frissonnant pour la première fois,
Fait d'un bruit effrayant résonner son harnois.
L'Olympe s'en émeut, et la voûte azurée
D'un écho mugissant étonne l'empirée.
Tel, et moins redoutable en ses affreux élans
Quand un feu concentré s'allume dans ses flancs,
Le volcan de Sicile annonce sa furie,
Et sa secousse horrible ébranle l'Hespérie.
De la fureur de Mars les dieux épouvantés
Laissent un libre cours à ses sens agités:
Ils s'éloignent. Junon, qui veut guider sa rage,
Reste seule, s'approche, et lui tient ce langage:
Mon cœur est déchiré des blessures du tien.
Unissons, mon cher fils, ton courroux et le mien.
J'aime à voir les transports qu'un noble orgueil t'inspire:
Le mien s'y reconnaît, et chérit ton délire.
Mais, mon fils, c'est en dieux que tu dois nous venger.
Cet insolent mortel qui nous ose outrager,
Expirant de ta main, périrait avec gloire,
Et nos fronts rougiraient d'une telle victoire.
Qu'il périsse immolé par de moins nobles coups:

Ravissons-lui l'honneur de te savoir jaloux.
Que, s'il se peut, Vénus elle-même l'ignore;
Et qu'au trépas honteux de l'objet qu'elle adore
Succédant aussitôt dans ce perfide cœur
Le soin de te cacher ta honte et sa douleur,
L'Olympe avec horreur dans tes bras la revoie.
C'est là que signalant ton triomphe et ma joie,
Ma bouche sans pitié lui dira....tu frémis?...
Va, cours, vole aux climats où le bel Adonis
Triomphe insolemment de ta flâme trahie :
Aux monstres les plus vils abandonne sa vie :
Ordonne son suplice, et reviens dans les cieux,
Redoutable vengeur des injures des dieux.
Ainsi parle Junon, implacable ennemie
Qu'arme contre Vénus une jalouse envie.
Mars entend ses avis par la haine dictés :
Il s'abreuve du fiel dont ils sont apprêtés;
Il s'élance, et du ciel franchissant la limite,
Se précipite aux lieux que son rival habite.
Là, trompant tous les yeux sous un nuage épais,
Il le voit, il l'observe, il entend ses regrets.
L'œil tendrement fixé sur la grotte enchantée
Théâtre du bonheur qu'il doit à Cythérée,
L'amoureux Adonis aux échos attendris
D'une mourante voix redemandait Cypris.
Lieux chéris, disait-il, rendez-moi mon amante.
Revenez, hâtez-vous, déesse trop charmante :
Votre amant plus épris, plus tendre à chaque instant,

Sent redoubler ses feux et croître son tourment.
La chasse, de mon cœur pour jamais est bannie :
Vous seule y régnerez au-delà de ma vie.
Vous redoutiez pour moi les lions et les ours ;
Votre absence bien mieux saura trancher mes jours.
J'échapperai sans peine à leur rage cruelle ;
Mais pourrai-je échapper à ma douleur mortelle ?
Revenez : si nos cœurs sont connus par les dieux,
Vous savez que sans vous le jour m'est odieux.
Ainsi l'aimable objet dont Vénus est charmée,
Exprimait les ennuis de son âme enflammée.
L'impitoyable dieu, Mars a tout entendu.
Sa fureur en redouble ; et son cœur éperdu,
S'imbibant des poisons que la vengeance exhale,
Se livre tout entier à la rage infernale.
Il ne peut supporter l'aspect de ces beaux lieux :
Témoins de son outrage, ils blessent trop ses yeux.
Dans un antre voisin des rives souterraines
Il court cacher sa honte et soulager ses peines ;
Là, s'ouvrant un passage à travers les sanglots,
Sa formidable voix fait entendre ces mots :
Styx, redoutable Styx, c'est toi que j'en atteste !
Ce mortel odieux, ce rival trop funeste
Sentira tout le poids des vengeances des dieux.
Terre, enfante à ma voix un monstre furieux...
Il dit, et de sa lance il frappe la caverne
Qui retentit au loin des échos de l'Averne ;
La terre se déchire, et de ses flancs ouverts

S'élève un monstre affreux qu'ont vomi les enfers.
Un mélange effrayant d'écume et de fumée
Jaillit à gros bouillons de sa gueule enflammée:
Une sombre lueur anime ses regards ;
Et son corps hérissé d'une forêt de dards,
Offre de mille morts la menaçante image.
Va, cours, lui dit le dieu, cours venger mon outrage :
Egale ta furie à mes transports jaloux,
Et, pour le mieux servir, partage mon courroux.
Que l'effroi, que la mort, sur ta trace funeste
Changent en un désert ces lieux que je déteste.
C'est là qu'un vil mortel, un rival odieux,
Jouit insolemment d'un prix fait pour les dieux.
Qu'abattu sous tes coups, il apprenne son crime :
Je te laisse le soin de frapper ma victime.
Tu le reconnaîtras à ses rares attraits :
Jamais rien de si beau n'habita ces forêts.
Frappe, et croissant de rage à l'aspect de ses charmes,
Fais couler tout ce sang qui doit payer mes larmes.
Il dit, et remontant au céleste palais,
Il va près de Junon s'animer aux forfaits.
Déja le monstre affreux qui doit servir sa rage
S'élance avec fureur, et s'anime au carnage.
De son soufle infernal les airs sont infectés :
On voit fuir devant lui, surpris, épouvantés,
Tous les fiers habitants de cette vaste enceinte.
La Driade frémit, et pâlissant de crainte
Tombe aux bras du Sylvain qui brûle sous sa loi,

Et qui rend grâce aux dieux de cet heureux effroi.
Mais bientôt à son tour lui-même il le partage,
Et les vapeurs du Styx étonnent son courage.
Dans le sein d'un vieux chêne embelli par les ans,
Respecté du tonnerre, inébranlable aux vents,
Le couple épouvanté va s'ouvrir un asile.
Sous cet épais abri leur cœur sera tranquille;
Tandis que sans pitié le monstre des enfers,
De meurtres et d'horreurs va remplir l'univers.

FIN DU SECOND CHANT.

PORTRAIT

DU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC II.

1756.

PORTRAIT

DU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC II.

Si les rois étaient sans passions et sans fantaisies, il suffirait de connaître l'intérêt de leurs peuples et de leurs états, pour prévoir leur conduite ; mais les rois sont hommes, et comme tels ils sont sujets à tous les mécomptes et à toutes les variations de l'humanité. Ils le reconnaissent de bonne foi ; et c'est pour cela que la plupart des monarques assemblent autour d'eux un certain nombre d'hommes sages et expérimentés dont les conseils et les délibérations doivent discuter et présenter au prince, dans leur véritable jour, les intérêts réels de l'état. Plus cette organisation est régulière, plus l'état se conduit par ses vrais principes ; et dans les monarchies dirigées de la sorte, on peut saisir les motifs déterminants de la conduite, par la combinaison des circonstances avec l'intérêt de l'état. Ainsi les puissances voisines d'une telle monarchie ont des

moyens de direction solides pour traiter avec elle. Mais, dans les pays où le souverain n'a d'autre conseil que lui-même, ou ses perceptions non comparées à d'autres perceptions sont la seule occasion et la seule règle des mouvements de l'état, le caractère du prince est le gouvernail de l'état : la politique, l'intérêt fondamental, ne sont que ce que l'intuition du prince veut qu'ils soient; et les puissances voisines d'une telle monarchie ne peuvent traiter avec elle que d'après la connaissance des mouvements intérieurs du monarque, qui seuls impriment le mouvement à toute la machine. C'est ce qui rend intéressant et nécessaire de connaître le caractère du roi de Prusse, qui est à lui-même son ministre, son général, son conseil; qui délibère, qui détermine sans consulter personne, et même sans communiquer à personne. Nul des voyageurs qui ont vu Berlin, n'a manqué de mettre dans sa relation une chose très-vraie et qui saute aux yeux : c'est que, si ce prince venait à manquer subitement, ou était attaqué d'une maladie qui l'empêchât de travailler, toutes les opérations de l'état seraient suspendues, l'état serait sans mouvement comme une montre dont on aurait perdu la clé. Rien n'est plus vrai. Ce prince

seul sait tout et fait tout, et il est le seul qui sache et qui fasse : ainsi c'est sur lui seul, c'est sur son caractère, sur ses passions, sur ses craintes, ses desirs, ses espérances, ses préventions, ses fantaisies, qu'il faut ouvrir les yeux; c'est lui seul qu'il faut étudier pour pronostiquer la destinée de son état, parce que tout l'état est en lui. Malheureusement ce prince n'est pas facile à connaître. J'en ai fait mon unique étude pendant cinq mois que j'ai passés à le voir tous les jours, et à l'entretenir sur les objets les plus intéressants, dans le temps d'une crise fort critique pour ses affaires : je ne réponds pas de l'avoir complettement approfondi. Je vais dire ce que je sais; les événements apprendront si je me trompe.

Il faut considérer le roi de Prusse sous deux faces; l'examiner comme homme, et l'examiner comme roi. Tous les princes ont ce double caractère; mais il n'est, chez aucun, aussi important ni aussi difficile à démêler que dans le roi de Prusse, parce que chez ce prince toujours livré à lui-même, et toujours seul vis-à-vis de ses propres idées, ces deux caractères empiétant souvent l'un sur l'autre, il en résulte un caractère mixte qui met bien des variations et des contradictions dans sa conduite.

Considéré comme homme, il m'a paru impétueux, vain, présomptueux, méprisant et inquiet; mais en même temps ferme, courageux, attentif, humain, bienfaisant, équitable, et ami de la vérité et de la raison, qu'il embrasse fortement toutes les fois qu'il se donne le temps de les apercevoir. Il est pressé d'acquérir, peu touché de jouir, et très-frappé de la crainte de perdre. Il a cependant l'âme élevée : les grandes idées se présentent volontiers à lui, et il les préfère toujours à d'autres. Il aime la gloire et la réputation, quoiqu'il ne fasse aucun cas de l'estime des hommes. Je le crois peu capable d'amitié, et que l'amour propre est le sentiment qui domine dans son cœur. Il est cependant fait pour la société, il a ce qu'il faut pour y plaire : il l'a aimée pendant longtemps; et si depuis quelques années il s'en retire de jour en jour pour se concentrer en lui-même, je l'attribue à cette mixtion, cet amalgame de royauté et d'humanité qui influe souvent sur lui. Il est précipité dans ses jugements : ce qui résulte nécessairement de sa vanité et de sa présomption, qui, malheureusement pour lui, sont étayées par une grande vivacité et perspicacité d'esprit. Il a beaucoup d'esprit, beaucoup de mémoire, beaucoup de

connaissances. Il a une grande facilité pour le travail: son goût naturel est plus pour les études du bel-esprit que pour les travaux de son état; mais cependant il se livre à ceux-ci sans que rien l'en détourne, et il a mis sa vanité à acquérir la réputation d'un prince travailleur et laborieux. Il a la tête forte, et capable d'une longue contention d'esprit. Il a l'esprit net et étendu, capable de réunir, quand il s'en donne le temps, beaucoup de combinaisons, et de faire face à une grande multiplicité d'objets, plutôt que d'envisager le même objet sous toutes ses faces. Il est éloquent, parce qu'il a une grande abondance d'idées; mais je ne le trouve pas persuasif, parce que je ne lui trouve pas assez l'air de la sincérité. Il est défiant, et le devient tous les jours de plus en plus: il croit en général que tous les hommes sont sans principes, et on pourrait penser que cela vient de ce qu'il n'en a pas assez. Il affecte de n'avoir aucun sentiment de religion, et il s'est fait un système de ce qui n'a probablement été d'abord qu'une petite ambition de passer pour esprit-fort, et pour ce qu'on appelle en quelques endroits, philosophe. J'expliquerai tout à l'heure ce que j'entends par son système à cet égard, lorsque j'en serai à le considérer

comme roi. Au reste, quoiqu'il se plaise à afficher l'irréligion avec beaucoup de confiance, je ne l'ai pas trouvé fort profond sur cette matière. Il m'en a entretenu une fois tête à tête, pendant trois heures de suite; et il m'a paru n'avoir dans la tête qu'un extrait des arguments de Bayle et des plaisanteries de Voltaire. Il est mécréant comme quelques hommes sont croyants, et son incrédulité est une espèce de préjugé dont il ne sait pas bien rendre raison. Pour achever le portrait de ce prince, considéré en tant qu'homme, il ne me reste qu'une chose à dire: c'est qu'il connaît très-bien la nature, la portée et les talents de son esprit. Il sait ce qu'il a, et il sait ce qui lui manque; mais de cette justice intérieure qu'il se rend, il en résulte quelque chose de bizarre: c'est qu'il est fort modeste sur ce qu'il a, et fort avantageux sur ce qu'il n'a pas. C'est précisément dans les choses où il est le moins supérieur, qu'il affecte le plus de supériorité. Il connaît et sent tous ses défauts, mais il s'est plus occupé à les cacher qu'à les corriger.

En considérant ce prince comme roi, il me paraît s'être formé un caractère factice, dont il a puisé les traits dans la spéculation, et qui

entraîne beaucoup d'inconvénients dans la pratique, mais aussi qui les balance par de grands avantages. Il s'est fait de la monarchie une idée qui la rapproche beaucoup du despotisme : mais ce n'est pas pour abuser de l'autorité, qu'il l'a rendue illimitée. Il croit que le monarque représente la loi, et confond en sa personne tous les droits de la nation : il croit que la voix du prince est celle de la loi et de la nation; mais il croit que cette voix ne doit être que l'organe de la justice. Ainsi il veut être absolu, mais il ne veut pas être oppresseur; et il n'est que ce qu'il veut être, parce qu'il n'a jamais d'autre impulsion que celle de sa volonté. Ainsi l'idée qu'il s'est formée de la royauté, renferme en puissance tous les inconvénients du pouvoir arbitraire, et en produit, dans la réalité, tous les avantages. Ceux qui vivent aujourd'hui sous son gouvernement sont heureux, mais ils peuvent craindre de ne l'être pas toujours.

Je m'aperçois que, pour bien démêler le caractère et les principes du roi de Prusse, envisagé comme roi, il faut se rappeler que, semblable à Julien dans ses premières années, et maltraité comme lui dans sa famille, il s'est livré comme lui aux lettres et à l'étude de la phi-

losophie. Il a pris dans cette étude l'amour de l'ordre, et la très-juste opinion que tout homme doit travailler dans la place où il se trouve, et concourir, en remplissant les devoirs de son état, au maintien et à la vigueur de l'ordre général. Ces maximes, vraies dans le cabinet d'un philosophe, deviennent encore plus vraies pour lui quand il devient roi, par la grande utilité que la royauté envisage dans leur application. Aussi le roi de Prusse exige à la rigueur que chacun fasse son métier, et ne fasse que cela. Par-là toutes les libertés sont gênées, mais par-là toutes les besognes sont bien faites; et d'ailleurs l'exemple qu'il donne du travail sans relâche dans son métier de roi, autorise, justifie et accrédite l'obligation du travail qu'il impose à toutes les professions. C'est ainsi qu'il bannit l'esprit de paresse, et qu'il communique quelque chose de cet esprit de vigilance et d'activité qui le distinguent singulièrement. Comme il est naturellement défiant, il a dû regarder la vigilance comme une qualité nécessaire, et il la porte aussi loin qu'elle peut aller dans un roi. Quiconque de ses sujets veut l'entretenir ou lui écrire, le trouve toujours prêt à écouter et à répondre. Le paysan, le soldat, l'artisan, sont aussi bien reçus que

l'homme de qualité : personne n'attend, personne n'est éconduit : ce n'est pas une grâce qu'une audience particulière, un tête-à-tête avec le roi ; c'est le droit commun dont tout le monde jouit tous les jours, sans aucun besoin de sollicitation. Par-là le roi de Prusse arrête, et même enchaîne l'esprit de vexation et de chicanne dans les préposés, soit à l'administration des finances, soit à celle de la justice ; et il accrédite une opinion qu'il a eu l'art de rendre universelle dans ses états. On y croit que rien ne lui est caché, que rien ne peut échapper à sa connaissance : et en effet, un homme qui reçoit toutes les plaintes, qui les écoute toutes, qui répond à toutes, comment ne serait-il pas instruit de tout ? Ainsi sa défiance, sa vigilance et son affabilité combinées, donnent pour produit cet effet très-important dans une monarchie, qu'on n'ose faire et dire que ce que le prince pourrait voir et entendre. L'espionnage de toute espèce et la délation, ces instruments si usités dans tous les gouvernements, concourent encore à opérer cet effet, et sont employés par le roi de Prusse avec plus d'adresse et d'exactitude que nulle part ailleurs.

Ce n'est pas qu'on n'entende souvent à Berlin,

blâmer, critiquer, ridiculiser même le caractère, les goûts, la conduite du roi, avec une liberté qui ne paraît pas compatible avec l'humeur et les principes de ce prince ; et cette contradiction apparente mérite d'être éclaircie. Le roi de Prusse est doux et humain, et en même temps il est orgueilleux et n'estime que son propre sentiment. Il résulte de là que pourvu que sa volonté soit faite, pourvû que toutes les roues de la machine suivent le mouvement qu'il leur a imprimé, le reste lui est indifférent. Ainsi les gens qui sont sans emploi civil dans l'état ; les gens de cour, les gens de lettres, les femmes peuvent penser et dire ce qu'il leur plaira. Il souffre de leur part toute sorte de critiques, et les pardonne par douceur, ou les méprise par orgueil.

L'orgueil et l'humanité se trouvent très-bien ensemble chez les hommes éclairés par l'étude des lettres et de la philosophie. Chez les barbares l'orgueilleux est toujours féroce ; mais un philosophe orgueilleux peut-être humain, doit même s'en piquer, et tel est le roi de Prusse.

La peine de mort est inconnue dans ses états *,

* Un homme convaincu d'avoir travaillé à l'empoisonner, est encore aujourd'hui vivant à Spaudaw (Juin 1756).

et je sais des exemples de douceur de sa part, qui n'ont, je crois, jamais été pratiqués que par lui depuis Auguste.

Le sentiment qui domine en lui, c'est l'amour de la gloire et le desir de s'illustrer. Il s'est même persuadé que ces sentiments sont des devoirs de son état, de sa naissance, et il s'en est formé un principe de conduite. C'est cette manière de penser, combinée avec sa confiance en lui-même, qui l'a porté à vouloir faire parler de lui à tous égards et à innover en toutes matières. C'est en partant de là qu'il a voulu être législateur civil, aussi bien que législateur militaire. Il a très-bien dirigé cette dernière partie, parce qu'il l'entend: il a très-mal dirigé l'autre, parce qu'il ne l'entend pas.

Je dirais qu'il s'est fait aussi législateur en matière de religion, si on pouvait donner le nom de législation au mépris public de toutes lois. Le roi de Prusse, après s'être piqué d'incrédulité comme esprit-fort, s'est fait, comme roi, un système bizarre d'affecter l'irréligion. Son intention est de constater publiquement par-là sa neutralité parfaite au milieu de toutes les sectes différentes qu'il a et qu'il attire dans ses états. C'est le seul pays de l'Europe où le tolérantisme soit

absolu, universel et sans aucune restriction. Il y est permis de professer telle religion qu'on veut; il y est permis de n'en professer aucune; il y est même permis de professer l'irréligion. Chaque secte est libre dans son gouvernement intérieur; chaque secte est renfermée en elle-même, et demeure sans relations intéressantes avec les autres. Le calviniste, le luthérien, l'anabaptiste, se damnent mutuellement et ne se nuisent point. Le catholique damne et excommunie tous les autres; mais il ne nuit à aucun, parce que, s'il est permis de parler ainsi, tout le monde étant admis indistinctement à la communion du prince, les querelles, les menaces, les peines, les ordonnances ecclésiastiques, ne sortent point des limites de chaque église, et n'ont aucune influence dans l'état. C'est l'unique pays du monde connu, où plusieurs religions subsistent sans trouble; et c'est aussi le pays de l'univers où il y a le moins de religion. Les principes du protestantisme, l'indifférence des peuples du nord pour tous les objets intellectuels, et l'exemple du prince, ont rendu l'irréligion fort commune à Berlin. La conduite et les principes du roi de Prusse en cette matière, ne méritent pas qu'on les examine en chrétien; mais, à ne les envisa-

ger que par des vues et des réflexions de sagesse humaine, et abstraction faite de la vérité, il est certain que le roi de Prusse ne se conduit pas bien à cet égard. Il aurait dû, en conservant son système de neutralité civile et politique, professer le culte de la religion de ses pères. Il aurait acquis par-là tout un autre crédit en Allemagne; il aurait augmenté et assuré la considération de sa maison dans l'empire; il serait précisément à la place de Gustave Adolphe; il aurait mis la Prusse actuelle à la place de la Suède d'alors, par rapport aux affaires d'Allemagne; il disposerait de tous les protestants; l'équilibre de l'empire serait dans sa main; sa fortune en serait beaucoup plus assurée, parce qu'elle serait liée à une cause impérissable; et s'il n'avait pas affecté l'impiété aux yeux du corps évangélique, la pieuse maison d'Autriche aurait sur lui un grand avantage de moins. J'ai lieu de croire qu'il sent intérieurement cette vérité; et c'est à cette réflexion que j'attribue le soin qu'il a de faire professer exactement le calvinisme par sa famille; mais cela ne suffit pas, et il devait le professer lui-même. Je crois que la petite vanité de passer pour esprit-fort l'a empêché de suivre en cela les conseils de la prudence : je pense qu'il

s'en trouvera mal tôt ou tard, et je le lui ai dit. Il ne m'a pas dit que j'eusse tort; mais mes avis ne le corrigeront point, parce que sa vanité ne le quittera pas.

Malgré le goût naturel qu'il a pour innover, et le desir qu'il a d'acquérir la réputation de créateur, il a assez bon esprit pour ne pas toucher à ce qui est bien, et il se contente de suivre les plans qu'il a trouvés établis, quand ils sont bons. L'administration et la distribution des finances dans ses états sont admirables; mais c'est l'ouvrage de son père, et d'un père dont il a été cruellement maltraité. Il a respecté ce bel ouvrage, et s'est contenté de le perfectionner dans les détails, en réduisant le systême dans la pratique à la plus grande simplicité possible. Reste à savoir s'il ne se laissera pas aller aux suggestions du premier aventurier qui lui proposera de travailler ses états en finance : je l'en crois assez capable.

La situation et la nature de ses possessions lui permettant peu de commerce, et par conséquent donnant lieu à une très médiocre circulation, il a senti la nécessité de l'économie et de l'épargne : malheureusement il croit suppléer aux profits du commerce extérieur par des douanes, et il les multiplie partout au préjudice du commerce in-

térieur. Au reste, il met chaque année quelques millions en réserve, et il se forme un trésor qui lui sera d'une grande ressource dans des temps d'adversité. Ses voisins qui sont prodigues, disent qu'il est avare; mais, comme il n'épargne aucune dépense utile, soit pour entretenir ses troupes sur le meilleur pied possible, soit pour vivifier son pays par des établissements avantageux, soit pour y accroître la cultivation et la population, en y attirant de toutes parts, à prix d'argent, des étrangers; soit pour être bien instruit de ce qui se passe en Europe; soit pour récompenser le mérite ou consoler les malheurs par des gratifications, soit même pour donner de l'éclat à sa capitale et à sa résidence par des spectacles et des embellissements de toute espèce, on ne doit pas l'accuser d'avarice, et on doit le louer d'être économe.

Ses succès à la guerre, et le bonheur qu'il a eu d'ajouter une riche province à ses états, lui ont fait attribuer par le public, l'esprit de conquête; et je crois que c'est une erreur. Il aime naturellement le plaisir et le repos, il craint la peine et la fatigue. Celle qu'il prend sans interruption tous les jours de l'année, quelque temps qu'il fasse, pour faire manœuvrer ses troupes,

répugne à son goût, aussi bien que les petits détails dans lesquels il entre pour maintenir dans son militaire la perfection de discipline qu'il y a introduite. C'est une tâche à laquelle il s'astreint, c'est un devoir qu'il se croit obligé de remplir ; parce qu'il pense que la sureté de ses possessions, et celle de sa gloire qui lui est encore plus chère, dépendent de la perfection organique de son état militaire, et que sans une assiduité, une vigilance, une inspection continuelles de sa part, le mouvement qu'il a imprimé à cette machine se ralentirait bientôt ; et en cela il ne se trompe pas. Il surmonte donc sa répugnance, et il fait tous les jours de sa vie le métier d'un officier major. Il est presque toujours botté ; il ne porte jamais d'autre habit que l'uniforme de ses gardes ; il affecte en tout l'air militaire, et il veut que sa cour ressemble à un quartier général. L'objet de tout cela est d'établir dans l'opinion de ses troupes, de ses sujets, de ses voisins, l'idée de la perfection, de la supériorité du militaire prussien : idée d'où il croit que résultera sa tranquillité. Il s'imagine qu'en affectant de paraître redoutable, en parvenant à être cru tel, il évitera d'être attaqué ; et c'est ce qu'il craint extrêmement, parce qu'il sent que

la situation de ses états lui rend la défense difficile, et que la nature de ses forces ne lui en permet pas l'usage long et soutenu en guerre défensive. Ainsi je crois que par principes aussi bien que par caractère, il n'a pas de penchant pour la guerre : je crois même qu'il la craint ; mais je pense que cette crainte même qu'il en a, est capable de l'y précipiter quelque jour. Il ne se laissera jamais attaquer le premier, tant par vanité et par humeur, que par prudence. Son plan fixe est de prévenir toujours ses ennemis, et de déconcerter leurs projets par une brusque attaque, avant qu'ils soient tout-à-fait concertés. Il a actuellement la tête pleine d'ombrages et de soupçons contre ses voisins; et ces matières inflammables qui fermentent chez lui, comme dans un volcan qui manque de communication avec l'air extérieur, peuvent produire de sa part une explosion subite et violente. Malheur à ses ennemis si leur partie n'est pas fortement liée ! malheur à lui, si une ligue bien concertée le force à une continuité d'efforts soutenus pendant longtemps !

Je l'ai vu faire mouvoir ses troupes, je l'ai beaucoup entendu parler sur la guerre ; mais je ne la lui ai point vu faire, et j'en suis fort

fâché. Je le crois le plus grand capitaine que l'Europe ait eu depuis longtemps. Les qualités que je lui attribue dans un degré supérieur, sont une extrême activité, un coup-d'œil sûr, et un grand sens froid avec une profonde étude et connaissance de la tactique. Je pense que s'il entre en guerre, l'armée qu'il commandera en personne sera fort dangereuse, surtout en plaine. La célérité des mouvements de ses troupes répond à la vivacité de ses idées : la confiance que ses troupes ont dans sa capacité, est portée au plus haut degré; et s'il régnait sur des peuples capables d'un certain fanatisme de gloire et de nationalité, je croirais ses soldats, quand ils l'auront à leur tête, comparables à ceux d'Alexandre ou de César, de Gustave et de Turenne. Sa position et la nature de ses forces ne lui permettant pas de soutenir sans épuisement une guerre longue, il doit chercher tous les moyens de l'accourcir et de la terminer par des actions décisives. C'est encore son avantage, à cause de ses grands talents pour cette partie de la guerre, dont le succès résulte de la justesse du coup-d'œil et de la science des dispositions. Ainsi il doit naturellement donner le plus de batailles qu'il pourra, et je crois qu'il en gagnera beaucoup.

L'expérience du passé appuie cette prédiction.

Il a, comme on l'a vu, d'excellents généraux à la tête desquels on doit compter le prince Henri son frère, qui joint les talents militaires dans le plus haut degré, aux agréments de l'esprit et à la sensibilité du cœur. Ainsi on peut croire que les moyens, les ressources et les succès du roi de Prusse à la guerre, sont plus que probables.

Il ne me reste qu'à l'examiner relativement à la politique; et il y a deux aspects sous lesquels doit être observé un politique, un homme d'état. Il faut le considérer faisant dans sa tête la combinaison de ses intérêts avec ceux du reste de l'Europe, et se peignant le tableau mouvant de toutes les diverses relations; et il faut aussi le considérer agissant relativement à ce tableau général qu'il a devant les yeux, et se dirigeant en conséquence. Voilà les deux points de vue sous lesquels on doit regarder un homme d'état; et le roi de Prusse me paraît n'être pas sans de grands défauts dans ces deux parties. Il entend parfaitement les intérêts, les ressources, les moyens de sa propre puissance, de son état pris en lui-même; mais il entend médiocrement, à ce que je crois, toutes ces choses dans leurs relations avec les autres états. L'influence que le

commerce et la navigation ont aujourd'hui sur les systêmes de l'Europe, est une chose qui lui est entièrement inconnue, qu'il ne voit pas, et qu'il ne veut pas qu'on lui fasse voir. Ainsi ses méditations politiques n'embrassant jamais cet objet qui se trouve presque partout, il s'ensuit que son tableau général est toujours incomplet. C'est son orgueil qui lui a fait prendre le parti de compter le commerce pour rien, parce qu'il a vu que, dans cet ordre de choses, son existence, sa puissance, sa capacité, sont comptées pour rien et n'ont aucune influence. Il a donc la petitesse d'être, si on peut parler ainsi, piqué contre le commerce, parce qu'il n'en fait pas; et contre l'Amérique, parce qu'il n'y a pas d'établissement. Son orgueil lui donne encore une autre erreur en politique : c'est qu'il se soucie peu de se fortifier par des alliances, ou d'opposer des contre-ligues aux ligues qui se formeraient contre lui. Il croit que sa formidable armée, la parfaite organisation de son militaire, sa réputation de vigilance, d'économie et de capacité, valent mieux que toutes les alliances qu'il pourrait contracter, et tous les amis qu'il pourrait se faire. Son caractère haut et présomptueux le porte également et à se croire redoutable, et à mépriser tout ce

qui ne lui paraît pas tel. C'est en partant de là qu'il se conduit avec les princes d'Allemagne, comme s'ils étaient ses vassaux ou ses tributaires; et c'est là le grand défaut du roi de Prusse considéré sous le point de vue d'un homme d'état dirigeant une conduite politique. Il aurait pu facilement, avec les grandes qualités qu'il a, se faire adorer en Allemagne, se mettre à la tête du parti évangélique, et lui redonner la vigueur qu'il a perdue, en se déclarant le protecteur et devenant le bienfaiteur de tous les princes protestants d'ancienne maison. Au lieu de cela il se rend odieux, ou du moins onéreux à tous ses voisins, par ses airs de hauteur, par le mépris qu'il affecte pour les petits princes et pour leurs intérêts, dans les discussions de l'intérieur de l'Empire; et enfin par les vexations qu'il exerce de côté et d'autre, soit pour des levées de soldats, soit par les entraves qu'il met au commerce de ses voisins par ses douanes. Il croit qu'en paraissant redoutable il aura toujours autant d'amis qu'il lui plaira; et il ne songe pas qu'en ne se faisant point d'amis, il en est moins redoutable. La position actuelle du roi de Prusse qui est respecté autant que haï dans toute l'Allemagne et dans le nord, rend sensible une vérité bien im-

portante à toutes les nations. C'est qu'un état environné de toutes parts de jaloux, d'envieux, d'ennemis même, et d'ennemis puissants et implacables, peut se maintenir dans une situation florissante par la seule force d'une excellente administration intérieure, et surtout par la réputation et les ressources d'une sage économie.

ESSAI
SUR LA VIE
DE
J. J. BARTHÉLEMY.

Est enim probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis.

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agréments de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

LETTRES DE PLINE, liv. vj, lettr. 21.

ESSAI
SUR LA VIE
DE J. J. BARTHÉLEMY.

1795.

APRÈS avoir passé une longue vie à servir mon pays et à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence. Quand l'art de les cueillir ne me manquerait pas, les larmes que je répands m'en ôteraient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étais si tendrement attaché. Il m'honorait de son estime et de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque et Népos, je n'ai point à décrire ces scènes brillantes et ter-

ribles où l'ambition et la passion de la gloire ont déployé des talents trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore; et j'offrirai le tableau d'un caractère et d'une conduite où s'alliaient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parceque ce sont celles qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille et Toulon, que sa famille était établie depuis longtemps. Son père, Joseph Barthélemy, avait épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715 elle alla faire une visite à ses parents; et ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 janvier 1716. On ne tarda pas à le transporter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très jeune encore, et déja chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur et de son esprit. Il apprit de son père à la pleurer. Joseph le prenait souvent sur ses genoux; et l'entretenant les

larmes aux yeux de leur perte commune, la lui faisait sentir avec tant d'attendrissement, que l'impression ne s'en est jamais effacée. Ainsi le bon cœur du père formait, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, et développait la sensibilité exquise dont la nature l'avait doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils et deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naisssance, ni les leçons et les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet; et c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auraient pu faire les titres et les décorations dont la vanité fait tant de cas : précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étaient bien dignes de recueillir, et qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avait douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille : cette ancienne et fameuse ville, qui du temps de Tacite était recommandable par la simplicité de mœurs, qui s'y unis-

sait à l'élégance des Grecs dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collège de l'Oratoire, sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit et de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, et se plut à lui donner tous ses soins. M. de la Viselede, littérateur qui jouissait d'une haute considération, arriva à Marseille; c'était l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentiments, et concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides et brillants.

Il s'était destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école. M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusait d'admettre les étudiants à l'Oratoire; et Barthélemy quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie et de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; et peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque. Passionné pour l'étude,

il s'y livrait avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure ; et cet excès pensa lui coûter la vie. Il tomba dangereusement malade, et ne recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire où il reçut la tonsure.

Dans cette pieuse retraite, il avait beaucoup de loisir, et il en profita pour apprendre l'arabe. Un jeune Maronite élevé à Rome, se trouvait alors à Marseille auprès d'un oncle qui faisait le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'arabe à fond, et l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, et d'autres catholiques arabes qui n'entendaient presque pas le français : c'était de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avait entre les mains quelques sermons arabes d'un jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvait ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, et le prononça avec succès dans une grande salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le

prièrent de vouloir bien les entendre en confession : mais sa complaisance n'alla pas jusques-là ; et il leur répondit qu'il n'entendait pas la langue des péchés arabes.

Il était si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paraître, que peu de personnes savent à quel point il s'était familiarisé avec les langues orientales ; et c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collége. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, et plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parcequ'elle peut servir à apprécier les charlatans qui abusent si souvent et à si bon marché, de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négociants de Marseille lui amenèrent un jour une espèce de mendiant qui était venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il était juif de naissance, qu'on l'avait élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que persuadé par ses lectures des vérités de l'évangile, il s'était fait chrétien ; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, et demandant que, pour en avoir la preuve,

on le mît aux prises avec quelque savant. Ces messieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy qui n'avait alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler; ils le pressèrent d'entrer en conversation avec l'érudit oriental; et celui-ci se pressa lui-même de la commencer. Heureusement l'abbé, qui savait les pseaumes de David par cœur, s'aperçut que son interlocuteur récitait en hébreu le premier pseaume. Il l'interrompit après le premier verset, et riposta par une phrase arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires, et dont il n'avait rien oublié. Le juif reprit son pseaume hébreu, l'abbé continua son dialogue arabe, et l'entretien s'anima sur ce ton jusqu'à la fin du pseaume. C'était le *nec plus ultra* de la vaste érudition du juif qui se tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, et ajouta encore, en forme de péroraison scientifique, une ou deux phrases de sa grammaire arabe; après quoi il dit à messieurs les négociants que cet inconnu lui paraissait digne d'intéresser leur bienfaisance; et de son côté, le juif leur balbutia en mauvais français, qu'il avait parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, et qu'il n'avait rencontré nulle

part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avait ni vanité ni charlatanerie; et il raconta naïvement à ses amis comment la chose s'était passée : mais on ne voulut pas le croire, et on s'en tint opiniatrément au merveilleux.

Barthélemy ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille qu'il adorait, et avec laquelle il vivait dans une société aimable et choisie, où ne manquait aucun des agréments que les talents et le goût peuvent procurer. Il s'arrachait souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenait des objets d'étude qui l'entraînaient avec un attrait irrésistible. Tel était, entr'autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, et d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passaient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus interressants pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retirait à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisait des observations

astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdait son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talents peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connaissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

Il se rendit à Paris pour se livrer tout entier à la littérature qui devait lui avoir un jour de si grandes obligations, et il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, et secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Ce savant estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, et lui fit faire connaissance avec les membres des trois académies les plus distingués, qui dînaient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra de plus en plus d'amour pour les lettres et de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudiait le jeune homme avec soin; il ne tarda pas longtemps à le connaître, et lui accor-

da son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettait un caractère dont une prudence et une réserve excessives faisaient la base.

L'âge et la santé de M. de Boze ne lui permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avait compté s'associer M. de la Bastie, savant antiquaire, de l'académie des inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, et il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association à la garde du cabinet fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, et par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs était un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge et les infirmités de M. de Boze ne lui avaient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considérable. La collection du maréchal d'Etrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses et si intéressantes, étaient empilées dans des caisses, sans ordre et sans indications. Il fallait en examiner toutes les pièces avec soin, les comparer à celles qui étaient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer

celles qui seraient à conserver; et enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude et une persévérance infatigables. Les difficultés n'étaient qu'un attrait de plus pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençait à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût et à ses talents, quand il se vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avait vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étaient amis et compatriotes. M. de Bausset était né à Aubagne, où sa famille, établie depuis longtemps, jouissait à juste titre de la considération publique. Il avait présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire général dès qu'il serait parvenu à l'épiscopat. Barthélemy avait accepté avec reconnaissance une offre si flatteuse; et M. de Bausset, qui venait d'être nommé à l'évêché de Béziers, ne manqua pas de rappeler avec force à son ami leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui

allait l'arracher à ses occupations chéries. Il était trop scrupuleux observateur de sa parole pour songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignorait pas le prix. Il y réussit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom et de ses vertus, avait l'esprit trop juste pour ne pas reconnaître les convenances de la position de Barthélemy, et le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 mai 1747, et Barthélemy fut élu à la place d'associé dans l'académie des inscriptions, M. le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, et M. le Beau fut unanimement élu. C'était là le prélude d'un combat de générosité entre ces deux savants et vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie, et proposa à M. d'Argenson[1] de le

[1] Le ministre de la guerre, qui avait aussi les académies dans son département.

remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit; mais Barthélemy refusa la place, et se fit préférer M. le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant : Je vous le devais et je vous le rends. Je le cède à un autre, lui répondit l'abbé; mais je ne cède à personne le droit et le plaisir de publier qu'on ne saurait vous vaincre en bons procédés. Ainsi régnait alors, entre ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire : amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres comme dans toute aûtre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savants qui ont si bien servi la littérature depuis l'établissement de l'académie[1], Barthélemy associa le travail annuel que cette compagnie attendait de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeait le cabinet des médailles, et il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvait seule permettre.

On trouvera à la fin de cet essai, non pas une notice, que je ne suis pas capable de faire, mais une liste de ses ouvrages en ce genre. Explications de monuments hébreux, persans, phéniciens, égyptiens, arabes : toutes les nations,

[1] En 1663.

toutes les langues étaient soumises à ses recherches laborieuses et à sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvait s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savants estimables qui s'étaient livrés avant lui aux mêmes recherches; mais en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle rien n'échappait, il ne les présente jamais qu'avec cette modestie, cette aménité qui était son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer surtout dans sa belle dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs anglais. Elles sont accollées à des inscriptions grecques, et on avait plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres; mais on n'avait fait, avec beaucoup de lumières et de génie même, que des efforts de divination qui avaient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans dépriser leurs auteurs; et il alla jusqu'à former un alphabet palmyrénien qui satisfit tout le monde savant : découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, et dont la haine et la vengeance des

Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui était associé depuis sept ans, ne pouvait manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage, ou la honte, de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, et se reposa de son sort sur la justice qui lui était due. De zélés et illustres amis[3] la firent aisément valoir; et il devint garde des médailles en chef. On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions : découvrant et acquérant, ou du moins éclaircissant chaque jour les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portait, comme de raison, sur les monuments grecs et romains, et il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complette.

M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome. Connaisseur en hommes et en talents, il joignait à sa générosité naturelle une vue que

[3] M. de Malesherbes; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul et ministre; M. de Gontaut, frère du dernier maréchal de Biron.

tous les hommes d'état doivent avoir : celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices et avec ses secours, le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grace qui sert si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue et acceptée par l'abbé, avec une reconnaissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affoiblir, n'a fait que s'accroître pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parceque la jeune femme de l'ambassadeur ne cessait d'avertir, d'exciter avec vigilance les dispositions généreuses d'un mari qui était l'unique objet de son adoration et de son culte, comme il est depuis dix années celui de ses regrets et de ses larmes.

Monsieur et madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture ; et c'eût été de part et d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisait jamais oublier ses devoirs, ne se trouva pas en état de les suivre, et son départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui desirait depuis longtemps de voir

l'Italie. M. de Cotte était son ami, et digne de l'être par ses vertus et ses connaissances. Ils partirent ensemble au mois d'août 1755, et arrivèrent le premier novembre à Rome, où le nouveau ministre faisait déja oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, et par le développement de ses talents, soit pour plaire, soit pour négocier.

Sa jeune femme le secondait avec zèle et succès. Agée de dix-sept ans, mais formée par des lectures solides, par des réflexions toujours justes, et mieux encore par l'heureux instinct d'un caractère qui ne lui laisse dire, penser et faire que ce qui est bien, elle jouissait déja dans Rome d'une haute considération ; et elle y acquit bientôt cette vénération qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me serait aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur et de son esprit ; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connais trop sa modestie pour vouloir la faire rougir d'un portrait qu'elle regarderait comme un éloge. On pourra recourir à la page 330 du 4e volume d'Anacharsis in-4°, où on la trouvera bien peinte sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au pape par l'ambassadeur qui l'avait prévenu en leur faveur; et ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhomie qui le caractérisaient. D'ailleurs Benoit XIV, savant lui-même et célèbre sous son nom de Lambertini par douze volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvait manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte et lui, ne voulaient pas perdre de temps; et presque au sortir de Montecavallo [4] ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités, tant de la ville que de ses environs. Ils virent, et ils admirèrent à trente lieues de Naples, les plus anciens monuments de l'architecture grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avait été bâtie la ville de Pæstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, et fixèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum et de Pompeia. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce : objets infiniment précieux et atta-

4 Le palais du pape.

chants, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étaient destinés ; mais en même temps on remarquait douloureusement, et avec une espèce de honte, l'abandon où étaient restés, dans cette admirable collection, les quatre ou cinq cents manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avait déroulé deux ou trois, dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenaient rien d'important, et on se découragea. Mais Barthélemy ne se décourageait point. Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyait même à la veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau et utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupait avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue si étrangère à son caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; et nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il desirait passionnément de pouvoir présenter aux savants de France qui s'occupent de la Paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuscrits grecs. Il

s'adressa au docte Mazocchi son ami, et à M. Paderno garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avaient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit qu'on avait coupé de haut en bas lors de la découverte : elle contenait 28 lignes. Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême ; et soudain, comme inspiré par la passion qui sait quelquefois suggérer de l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre, et là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il voulait voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avait rien oublié, et il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étaient échappées. Ce fragment contenait quelques détails de la persécution qu'avaient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, et l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres ; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre messieurs Mazocchi et Paderno.

Il était par-tout un objet d'intérêt et de curiosité. Le roi de Naples, qui était alors à Cazerte dont il faisait achever le superbe château, voulut le voir, et se le fit présenter à son dîner par M. d'Ossun notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisaient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne pût pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avait la garde était absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique qui venaient d'être apportées récemment à Cazerte, et le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devait successivement distribuer les volumes des Antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat romain que ce prince avait attiré à Naples, était chargé du soin de les expliquer : savant recommandable par la variété de ses connaissances, et respectable par les qualités de son cœur; mais redoutable à ses auditeurs et à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire et son infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, et eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, et reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit

par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une et l'autre ensemble : ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome était le chef-lieu de sa résidence, et ce fut là qu'il eut le plaisir et l'honneur d'expliquer d'une manière neuve et satisfaisante la belle Mosaïque de Palestrine. Plusieurs savants illustres en avaient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer une plus simple et mieux fondée. On s'était attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla et dans les jeux de la fortune. On voyait Alexandre arrivant en Egypte, et paraissant à côté de la Victoire, sous une tente au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'était, disait-on, c'était Sylla sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneste (aujourd'hui Palestrine) les oracles de cette déesse qui justifiaient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avait légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur grec ; il vit à leur place l'empereur Hadrien : il prouva qu'il avait vu ce qu'il fallait voir ; et cette découverte, très-difficultueuse par la multitude immense d'accessoires

qu'elle entraînait, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardait que comme une simple restitution de texte. On trouvera dans le 30.e volume de l'académie des inscriptions, cette dissertation si curieuse et si intéressante pour les artistes, comme pour les savants.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambassade de Vienne, et sa femme qu'il avait laissée à Rome revint le joindre et ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ses desirs devinés par M. de Stainville, qui était convenu avec le ministère, d'un arrangement bien favorable à la passion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devait accompagner l'ambassadeur à Vienne, aller de là, aux depens du roi, parcourir la Grèce et les échelles du levant, y amasser de nouveaux trésors, et les rapporter en France par Marseille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, son attachement à ses devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laisser le cabinet des médailles si longtemps fermé, et il se refusa à une offre si flatteuse.

A la fin de l'année suivante, M. de Stainville, alors duc de Choiseul, fut appelé au mi-

nistère des affaires étrangères que lui laissa, en se retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau ministre et sa femme dirent alors à Barthélemy, fut pour s'informer de ses besoins, auxquels, dirent-ils, c'était désormais à eux de pourvoir, comme de son côté c'était à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de bonté, et forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, et rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; et ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, aurait paru à tout autre, ce qu'il était réellement, le présage et l'annonce d'une plus grande fortune. Il était bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bienfaisance active de ses protecteurs, ressemblait à l'activité politique de César, qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Ils le comblèrent de graces, et dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendait pas, et qui lui attira bien des jaloux, malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby, ensuite la trésorerie

de Saint-Martin de Tours, et enfin la place de secrétaire général des Suisses. Il jouissait outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avait même forcé un moment, malgré son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très-lucratif, dont on venait de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyait l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'était pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, et il n'y avait eu aucune espèce de part. Il en avait fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avaient entendu, et la pièce était de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'était un agréable débauché qui avait quelque talent, surtout celui de la plaisanterie qu'il poussait volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, et digne d'avoir des amis, comme il était capable de se faire des ennemis. M. Marmontel, à qui on attribuait la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprouvée, n'ignorait pas quel en était l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avait

confié , et qui n'a été découvert que longtemps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure ; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, et il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilége, par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de 5000 livres; mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771 , M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses ; il l'envoya sur le champ, et l'abbé voulait envoyer en même temps la sienne du secrétariat ; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, et à ne se pas dessaisir, sans quelque indemnité, d'un brevet scellé du grand sceau, et revêtu de lettres patentes enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, et présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suisses et Grisons.

M. d'Affry le refusa ; mais plusieurs personnages, très-considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi ; et voyant Barthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgré l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettait de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, et fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avait rien demandé, et, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvait jouir encore d'environ trente-cinq mille livres de rente, que par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il sut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, et digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux ; il soutint le reste de sa famille en Provence, et il se composa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé sur la fin de

sa vie, réduit au strict nécessaire, par les suppressions de places et d'appointements auxquelles il fut soumis. Il ne s'en est jamais plaint, il ne paraissait pas même s'en apercevoir ; et tant qu'il a pu se traîner, courbé d'une manière effrayante par l'âge et les infirmités, on l'a vu, allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins et son attachement à sa respectable amie, madame de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguait des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'académie française. Il s'était plusieurs fois refusé, par modestie et par prudence, à de pareilles sollicitations; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis et au vœu de l'académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, et par la célébrité de son bel ouvrage intitulé *Voyage du jeune Anacharsis*, qui avait paru l'année précédente.

Il l'avait commencé en 1757; et on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant 30 ans, suit le même plan et s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant qu'un homme ait osé concevoir l'idée d'un si vaste édifice, et qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquait

jamais, il ait pu achever cette merveilleuse fabrique en 30 années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connaissances qu'elle exigeait et qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochements et des transitions, qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparâtes entr'eux ; ou de l'élégance continue et de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup-d'œil on serait tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à ûn ouvrage où on trouve toute vérité, et où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la Cyropédie de Xénophon qu'à l'Anacharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée ; et je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, et dont la lecture est toujours également attachante et instructive.

Barthélemy fut élu par acclamation à l'académie française ; et à sa réception il fut accueilli, et pour ainsi dire couronné par les ac-

clamations publiques. Son discours fut comme sa vie et son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie ; et le directeur (*) qui lui répondit, enrichit sa réponse des grâces piquantes et délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

L'année suivante, M. de Saint-Priest, alors ministre du département de Paris et des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du roi, vacante par la démission de M. Lenoir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnaissance, et refusa la place : ne croyant pas, accoutumé comme il l'était à des travaux littéraires libres et indépendants, pouvoir se charger des détails minutieux et forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût et par sa modestie dans le soin et les travaux du cabinet des médailles, il s'y livrait avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Barthélemy Courçay qui lui avait été associé en 1768, et qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, et c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

* M. de Boufflers, si connu par de charmants ouvrages.

Le cabinet s'était singulièrement accru et embelli entre les mains de Barthélemy : son activité, sa vigilance, ne négligeaient aucun objet; et ses correspondances, qui embrassaient, avec un égal succès, toute la France et toute l'Europe, lui procuraient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède et le Danemarck se prêtèrent à cette contribution, comme avait fait l'Italie, et complétèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avait été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme qui ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer ou à la richesse, ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paraissaient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant pour le cabinet, que les antiques; et c'était à la recherche de celles-ci qu'il donnait, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monuments rares, précieux, uniques même qui se trouvent enfouis dans divers cabinets; les y déterrer à force de vigilance et d'activité; se

les procurer en les achetant avec économie ; ne les insérer dans une des suites, qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, et des singularités qui les distinguent de quelques autres à peu près semblables ; les inscrire enfin au catalogue, avec leur description claire et précise : telle est la foule de détails auxquels Barthélemy dut sacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avait la garde, une grande partie de son temps, de ce temps qu'il employait si bien et si agréablement pour lui, dans ses études particulières. Il se livra à ce travail obscur et pénible avec tant d'ardeur et de constance, qu'il parvint à doubler les richesses du cabinet. Il y avait trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laissé quarante mille ; et je tiens de lui que, dans le cours de son administration, il lui en avait passé par les mains et sous les yeux quatre cent mille.

Outre celles que lui procuraient des hasards fréquents, suite naturelle et juste salaire de ses correspondances suivies sans relâche, il fit l'acquisition importante de plusieurs collections précieuses, formées par divers amateurs éclairés et savants. Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin et d'Ennery, lui fournirent une foule d'objets

du plus grand prix, par leur belle conservation et leur rareté. Il y en avait même plusieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent singulièrement la suite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin était la plus complète qu'aucun particulier eût jamais possédée. Il avait été très-longtemps premier commis de la marine, et une correspondance de plus de quarante années avec tous nos consuls du Levant, l'avait enrichi d'une infinité de médailles grecques inconnues jusqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un si haut degré d'accroissement et de réputation, il était temps d'en publier les trésors et de les communiquer à tous les savants de l'Europe. C'était la dernière opération qui devait couronner les longs travaux de Barthélemy, et c'eût été en même temps de sa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires français ou étrangers, qui lui avaient fourni à l'envi tant de précieux matériaux. Cette reconnaissance leur était due par un homme leur associé dans les diverses compagnies savantes qui s'étaient empressées d'inscrire son nom dans leurs fastes; car outre l'académie française, l'académie des inscriptions et l'acadé-

mie de Marseille, il était encore de celles de Madrid, de Cortonne, de Pezaro, de Hesse-Cassel, enfin de celle des antiquaires et de la société royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques et personnels, Barthélemy avait à cœur de finir sa carrière en publiant une notice, une description exacte et raisonnée des richesses dont le dépôt lui était confié. L'opération était dispendieuse par la quantité de gravures qu'exigeait un semblable recueil, et elle avait besoin non-seulement de l'attache, mais des secours du gouvernement. Barthélemy obtint en 1787 l'aveu du ministère, et il semblait n'avoir plus rien à desirer. Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors ministre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverses circonstances impérieuses. L'embarras des finances, à cette époque désastreuse, fut suivi des assemblées des notables, qui amenèrent les états généraux d'où sortit un nouvel ordre de choses; et tels furent les obstacles qui, s'opposant d'abord à l'exécution de cette belle entreprise, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier succès que manqua l'abbé dans sa poursuite continuelle des avantages de la littérature. La fortune semblait

avoir attendu la fin de sa carrière, pour lui faire sentir le poids de ses inévitables disgraces ; et il ne tarda pas à avoir l'occasion de se rappeler et de s'appliquer le mot si connu du sage Solon au roi Crésus : « Nul homme ne peut être réputé « véritablement heureux avant sa mort. »

Dès l'année 1792, la diminution de ses forces et sa décadence progressive se faisaient remarquer sensiblement ; et, au commencement de l'année suivante, on le vit sujet à tomber dans des faiblesses, dans des evanouissements qui le laissaient sans connaissance pendant des heures entières. Courageux et calme par caractère, il ne s'inquiétait pas de ces accidents passagers ; mais ses amis en prévoyaient avec douleur le danger trop prochain.

Il avait alors 78 ans, remplis par 60 années de travaux ; et il touchait à une disgrace que son âge, ses infirmités, sa conduite, ne permettaient pas seulement de soupçonner.

Le 30 août 1793, il fut dénoncé sous prétexte d'aristocratie : (accusation qui pouvait surprendre un homme à qui la langue grecque était si familière) ; et son neveu partagea cette inculpation, ainsi que cinq à six autres de leurs coopérateurs à la bibliothèque. La dénonciation était

du nommé Duby, commis à la bibliothèque, et consignée dans une lettre de lui au nommé Chrétien, limonadier, membre de la section dont est la bibliothèque, qui lut cette lettre à la section d'abord, et ensuite à la commune. Duby ne connaissait pas Chrétien; Chrétien ne connaissait pas Duby; Barthélemy n'avait jamais vu ni l'un ni l'autre, et il est aisé de juger qu'il n'était pas mieux connu d'eux.

Dans les temps de trouble où la défiance paraît de première nécessité, tous les dénonciateurs sont écoutés et toutes les dénonciations sont reçues. Celle-ci eut son effet, et les prévenus d'accusation furent conduits à la prison des Magdelonettes. On alla chercher Barthélemy chez madame de Choiseul où il était alors. Il fit promptement ses adieux à sa protectrice, qui les reçut avec un attendrissement qu'il partageait, mais qu'il ne lui montrait pas. C'est de là que ce respectable vieillard fut mené au lieu de sa détention, où il trouva son neveu Courçay, qui avait annoncé à ses camarades l'arrivée prochaine de son oncle. La victime ne tarda pas, et s'offrit au sacrifice avec la sérénité peinte sur le visage. Son ame, aussi élevée que simple et modeste, jouissait du calme que donne la conscience d'une vie

sans reproche. Ce n'était pas qu'il pût se cacher le danger de sa situation, combinée avec son grand âge et ses infirmités. Il sentait qu'il ne pourrait résister que peu de jours aux incommodités d'une prison où il manquerait des secours qui lui étaient nécessaires. Il le sentait, et il le dit à son neveu; mais il se résignait en paix à sa destinée, sans se troubler par des réflexions, des souvenirs du passé, qui aggravent souvent le malheur des prisonniers. L'époque de son arrestation n'avait pas échappé à l'observation de ceux dont il devenait le camarade. C'était le 2 septembre, l'anniversaire trop mémorable d'une journée que nos neveux effaceront, s'ils le peuvent, des fastes de la France. Ce triste souvenir semblait être un mauvais augure du sort de Barthélemy; mais aucun des prisonniers n'eut l'indiscrétion de le lui rappeler.

Ils vinrent tous au devant de lui avec empressement à la porte de la prison, et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendrisssment sincère. Son entrée dans la maison de deuil et de larmes avait l'air d'un triomphe. Le concierge, nommé Vaubertrand, et dont il est juste de conserver le nom, eut pour lui des attentions touchantes, et lui marqua tous

les égards qu'il pouvait lui marquer. On le plaça dans une petite chambre avec son neveu qui lui prodigua les soins les plus tendres, et ce fut là qu'il reçut dans la soirée la visite de madame de Choiseul. Cette femme si délicate, dont une extrême sensibilité use les ressorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des forces, n'avait pas perdu un moment pour éclairer la religion du gouvernement sur l'erreur commise dans les bureaux, qui avait fait arrêter ce respectable vieillard. Des amis zélés, obligeants et sensibles, l'avaient aidée, et n'avaient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignorait ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avait jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappait sur les employés à la bibliothèque; et son arrestation était un mal-entendu, une erreur qu'on répara sur le champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir, et à minuit on le remena chez sa tendre et constante protectrice d'où on l'avait arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courçay, ce neveu si digne de sa tendresse; et il eut la douleur de ne lui voir

recouvrer la liberté qu'après quatre mois de détention.

Pour lui, il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux qu'un mérite éminent et une vertu reconnue acquièrent sans le savoir sur tous les esprits. On l'avait traité, sinon comme un coupable, du moins comme un homme suspect et dangereux, le deux du mois de septembre; et dans le mois d'octobre suivant, la belle charge de bibliothécaire en chef étant devenue vacante par la mort de Carra et par la démission de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuse. Il ne l'accepta pas, et s'en excusa sur sa vieillesse et sur les infirmités qui l'accompagnaient.

Malheureusement l'excuse n'était pas frivole, et dans le courant de l'année suivante (1794) son dépérissement successif fit des progrès effrayants. Il touchait à la fin de sa belle carrière, et lui seul ne s'en apercevait pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvaient l'avertir que le principe de vie s'affaiblissait par degrés. Ses amis s'effrayaient avec raison de ces attaques de faiblesse qui se renouvelaient souvent; mais, comme il perdait le sentiment pendant leur durée, il n'en conservait pas le souvenir; et dès qu'elles étaient

passées il se remettait à sa vie ordinaire. Il la passait entre la littérature et l'amitié : toujours occupé, toujours sensible, toujours reconnaissant. Les soins de ses amis ne lui manquaient pas; et ceux de son neveu, aussi continuels que tendres, devinaient, prévenaient tous ses besoins, et ne lui laissaient pas le temps de les sentir. Il était sans souffrances, mais il s'éteignait peu à peu.

Au commencement de cette année (1795) on s'aperçut que la mort s'approchait à plus grands pas. Il commençait la quatre-vingtième année d'une vie passée toute entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, usent insensiblement le ressort vital, sans attaquer les organes du corps quand sa constitution est bonne; et telle était celle de Barthélemy. Il était de la taille la plus haute et la mieux proportionnée. Il semblait que la nature eût voulu assortir ses formes et ses traits à ses mœurs et à ses occupations. Sa figure avait un caractère antique, et son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon et d'Aristote. Il est l'ouvrage d'une main habile (*), qui a su mettre dans sa physionomie ce mélange de douceur, de simplicité, de bonhomie et de gran-

* M. Houdon.

deur qui rendait pour ainsi dire visible l'ame de cet homme rare.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin, et il n'y prenait pas garde. Ses lectures, ses occupations littéraires diminuaient d'intensité, mais étaient toujours les mêmes, et remplissaient tout le temps qu'il ne donnait pas à l'amitié. Il aurait pu faire écrire sur sa porte, comme Maynard sur la sienne :

C'est ici que j'attends la mort
Sans la desirer ni la craindre.

Elle le menaçait depuis longtemps, et l'atteignit enfin dans le courant d'avril. Le vingt-cinq de ce mois (6 floréal), il alla dîner chez madame de Choiseul, quoique incommodé depuis quelques jours de coliques et de dérangements d'estomac. La saison était rude encore, et il fut peut-être saisi du froid en revenant. C'est ce qu'a pensé son médecin *, homme habile et sensible qui le soignait avec affection. La soirée du malade se passa chez lui, comme à l'ordinaire, entre trois ou quatre amis avec qui la conversation ne tarit point; mais dans la nuit il fut vraisemblablement surpris d'une faiblesse qui ne lui laissa pas le

* M. Poissonnier Desperrières.

temps de tirer sa sonnette : car il ne permettait jamais que personne couchât dans sa chambre. Comtois, son excellent domestique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, surpris que l'abbé, qui était fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva sans connaissance, les pieds dans le lit et la tête sur le parquet. Il le coucha. La connaissance revint peu à peu; mais la fièvre était déclarée et ne cessa plus. La toux devint fatigante et l'expectoration pénible. La poitrine se remplit, et cet excellent homme s'endormit du sommeil des justes et des sages, sans douleur, et peut-être sans voir sa fin, quoique ayant conservé toute sa connaissance jusqu'à son dernier moment.

Ce moment cruel pour ses amis et pour les lettres arriva le 30 avril (11 floréal) de la présente année (1795), à trois heures après midi, et ne fut annoncé par aucunes souffrances. A une heure Barthélemy lisait paisiblement Horace; mais ses mains déja froides ne pouvaient plus tenir le livre, et il le laissa tomber. Sa tête se pencha, il paraissait dormir; on le croyait. Son tendre neveu, qui ne le quittait pas un seul instant, le crut lui-même, et ne perdit cette douce illusion qu'au bout de deux heures, en s'aperce-

vant qu'il n'entendait plus la respiration de son oncle.

Ainsi mourut, avec le calme qui avait régné dans toute sa vie, cet homme, un des ornements de son siècle; laissant à chacun de ses parents un père à pleurer, à ses amis une perte irréparable à regretter, aux savants de toutes les nations un exemple à suivre, aux hommes de tous les lieux et de tous les temps un modèle à imiter.

LISTE

DES

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

DE J. J. BARTHÉLEMY,

Insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions.

RECHERCHES sur le Pactole, par extrait, *Tome xxj, page* 19, *partie historique.*

Remarques sur une Médaille de Xerxès. *Ibid. page* 404.

Remarques sur une Inscription d'Amyclæ. *Tome xxiij, page* 394.

Essai d'une Paléographie numismatique. *Tome xxiv, page* 30.

Dissertation sur deux Médailles samaritaines d'Antigonus, roi de Judée. *Ibid. page* 49.

Remarques sur quelques Médailles publiées par différents auteurs. *Tome xxvj; page* 532.

Dissertation sur les Médailles arabes. *Ibid. page* 557.

Réflexions sur l'Alphabet et la Langue dont on se servait à Palmyre. *Ibid. page* 577.

Mémoire sur les Monuments de Rome. *Tome xxviij, page* 579.

Réflexions sur quelques Monuments Phéniciens. *Tome xxx, page* 405.

Explication de la Mosaïque de Palestrine. *Ibid. page* 503.

Réflexions générales sur les rapports des Langues égyptienne, phénicienne et grecque. *Tome xxxij, page* 212.

Remarques sur quelques Médailles publiées par différents auteurs. *Tome xxxij, page* 671.

Explication d'un Bas-Relief égyptien, et de l'Inscription phénicienne qui l'accompagne. *Ibid. page* 725.

Remarques sur le nombre de Pièces qu'on représentait dans un même jour sur le Théâtre d'Athènes. *Tome xxxix, page* 172.

Remarques sur les Médailles de l'empereur Antonin. *Tome xlj, page* 501.

Lettres aux Auteurs du Journal des Savants.

Vol. d'août 1760, in-4°, p. 495;
de décembre 1761, p. 871;
de septembre ou nov. 1763; } Sur des Médailles et Inscriptions phéniciennes.

d'avril 1790, sur des Médailles samaritaines.

Lettre au marquis Olivieri sur les Monuments phéniciens. 1764.

Dissertation sur une ancienne Inscription grec-

que, dite le Marbre de Choiseul, relative aux finances des Athéniens. 1792.

Outre ces divers écrits, M. Barthélemy a donné à M. de Caylus plusieurs articles qui sont imprimés dans le Recueil des Antiquités.

Il a fait pour le Journal des Savants un grand nombre d'extraits de livres d'antiquités, tels que ceux des Ruines de Palmyre et de Balbec, dans les journaux d'avril 1754 et de juin 1760.

Il a fait pour M. Bertin un Mémoire sur les Peintures mexicaines dont ce ministre avait plusieurs fragments; mais ce Mémoire est perdu. L'auteur le regrettait, et n'en avait point conservé de copie.

Il se proposait de publier le recueil de toutes ses dissertations, avec changements et augmentations. Il attachait un mérite particulier à ce qu'il a écrit sur les monuments et les langues de l'Orient, et il était persuadé que les savants étrangers accueilleraient avec intérêt la réunion de ces morceaux épars. Ce qu'il estimait le plus ensuite, c'est la Paléographie numismatique. La suite de ce travail l'intéressait infiniment, et l'a occupé jusqu'à ses derniers jours. Son neveu espère pouvoir remplir son vœu dans quelque temps.

POÉSIES

DIVERSES.

LE

SIGISBÉ OCTOGÉNAIRE,

A.......

1796.

En m'apprêtant au grand voyage
Qu'annoncent mes quatre-vingts ans,
De mes plus secrets sentiments
Je vous offre un dernier hommage.

Des remords et du désespoir
J'ignore la cruelle atteinte :
Je passerai le fleuve noir
Sans repentir comme sans crainte.

Je verrai Minos sans effroi :
Qu'a-t-il à reprendre en ma vie ?
La vertu fut ma seule loi ;
Etre aimé fut ma seule envie.

Sous un ciel à jamais serein
Citoyen des Champs Elysées,
Je partagerai le destin
Promis aux âmes fortunées.

Partout ce séjour enchanté
Offre un bonheur toujours facile;
Tout ce qui n'est pas volupté
Est inconnu dans cet asile.

Mais, hélas! ce séjour si doux
Comment peut-il me satisfaire?
Rien ne m'y manquera que vous,
Et sans vous rien ne peut me plaire.

Les belles, les héros, les rois,
Hôtes de cette heureuse rive,
Verront pour la première fois
Une ombre inquiète et plaintive.

Chacun d'eux me demandera
D'où vient ma tristesse profonde;
Et chacun la partagera
Quand on vous saura dans le monde.

Dans ce séjour rival des cieux
Je ferai connaître l'envie;
Aux plus fortunés demi-dieux
Je ferai regretter la vie.

Vous les verrez tous à ma voix,
Amants de votre renommée,
Pour aller vivre sous vos lois
Prêts à déserter l'Elysée.

Et s'ils arrivent à Lormoy[1]
Par un miracle assez étrange,
Je vous jure de bonne foi
Qu'ils croiraient bien gagner au change.

Mais peut-être ils voudront savoir
Quel prix le don de ma franchise
De votre cœur put recevoir.
Que voulez-vous que je leur dise?

[1] Maison de campagne de M.e de M***.

LA VRAIE AMITIÉ,

FABLE.

Dans un temps de trouble et de crise,
Où les sages persécutés
Dans les cachots étaient jetés,
On en saisit un par méprise.
C'était un autre qu'on voulait:
Son ami qui lui ressemblait.
On l'emprisonne, on l'interroge;
Il est muet, ne répond rien.
Dans un cachot noir on le loge:
Il ne dit mot, s'y trouve bien.
On le condamne, on l'exécute:

Aux sarcasmes il est en butte
Sans se plaindre ; et maint idiot
S'écriait : Il meurt comme un sot.
Mais les bourreaux au cœur de roche,
Après sa mort vidant sa poche,
Trouvent en écrit ce beau mot :
Innocent, vertueux, je meurs dans l'infamie ;
Mais la mort et l'ignominie
Me semblent douces à souffrir.
Un tendre ami devait périr
Sans l'erreur qui me sacrifie.
Je me trouve heureux de mourir
Quand c'est pour lui sauver la vie.

Sénèque a dit : « In quid amicum paro? ut habeam pro quo mori possim. Ut habeam quem in exsilium sequar, cujus me morti apponam et impendam. » SENEC. epist. 9.

C'est ce qui a donné l'idée de cette fable.

L'ÉPITAPHE.

Je vais chercher en Italie
Un conte et sa moralité;
Il n'importe de quel côté
La raison vienne attaquer la folie.

Un homme qui se portait bien
Trouvait encor quelque chose à redire
A sa santé. C'est un délire
Assez commun, dit-on: c'était le sien;
Et loin de fermer les oreilles
A ces charlatans si hardis
Qui, promettant monts et merveilles,
Vous mènent, en vrais étourdis,
De bien en mal, de mal en pis;
Infatué de leurs préceptes,
Il s'attachait, en vrai croyant,
A leurs ordonnances ineptes,
Et chaque jour il empirait d'autant.
Si bien qu'à force de cédules,
Et de poudres et d'élixirs,
Et de gouttes et de pilules,
Il rendit les derniers soupirs
Trente ans plus tôt qu'il ne devait peut-être.

Le malheur est notre grand maître ;
Le malheureux, sentant venir sa fin,
Ouvrit les yeux, vint à connaître
Ce qui l'avait mené là si grand train ;
Et sur sa tombe, au pied d'un hêtre,
Il fit graver sa chance en racourci
Dans l'épitaphe que voici :
« J'étais bien, et voulant mieux être, [1]
« J'ai tant fait que je suis ici. »

On peut bien tirer de ceci
Une morale salutaire,
Quelquefois même nécessaire
Pour les peuples et les états :
« Etes-vous bien ? ne bougez pas. » [2]

[1] Stavo ben è per star meglio, sto qui. (*Épitaphe connue en Italie.*)
[2] Chi sta ben, non si muova. (*Prov. italien*).

LES SOUVENIRS, LES REGRETS ET LES RESSOURCES D'UN OCTOGÉNAIRE.

J'ai vu le temps que sur une épinette,
Une guitare, ou bien un violon,
J'accompagnais les enfants d'Apollon ;
Même j'osais, d'une voix assez nette,
A leurs concerts mêler ma chansonnette.
C'était alors qu'un crayon à la main
Je dessinais joliment une belle ;
Et quelquefois le succès du dessin
Me procurait les bontés du modèle.
Je paraîssais assez intéressant ;
On me trouvait de la grâce en dansant ;
J'étais adroit à tous les exercices,
Et qui plus est, habile au jeu d'amour,
Où je faisais mes preuves chaque jour
Dans les boudoirs comme dans les coulisses.
Voilà les dons que j'eus à mon printemps :
Ils sont perdus. Ces dieux que rien ne touche,
Le fier Destin, l'impitoyable Temps,
Ont tout détruit au déclin de mes ans.

Faire parler ou la corde ou la touche
D'un instrument, manier un crayon,
Faire avec grâce un pas de rigaudon,
C'est aujourd'hui pour moi chose impossible :
Ma voix n'est plus ni juste ni flexible ;
Et des boudoirs je craindrais d'approcher ;
Je perdrais trop ma peine à m'y chercher.
Voilà mon sort, le sort de la vieillesse.
Et savez-vous comme en cette détresse
Je me défends du poison des ennuis ?
J'ai conservé, parmi tant de débris,
Un cœur sensible, et j'ai de bons amis
Dont l'indulgence à mon sort s'intéresse.
Ils veulent bien encor tous les jeudis
Venir chez moi ranimer ma faiblesse ;
Et c'est pour eux, c'est par eux que je vis.

ENVOI.

Sainte Amitié ! c'est à toi que j'adresse
Ces derniers sons de ma lyre aux abois.
Tes seuls bienfaits, divine enchanteresse,
Ont ranimé ma défaillante voix ;
Et si j'existe encor, je te le dois.

Louis-Jules-Barbon Mancini-Nivernois est mort à Paris, dans la 82.e année de son âge, le 7 ventôse an 6 de l'ère républicaine, (25 février 1798), à 11 heures du soir. Dans la matinée du même jour il écrivit le billet suivant au D.r Caille, son ami et son médecin.

Dimanche 7 ventôse an 6.

Si ma maladie empire, mon cher Docteur, il vous passera peut-être par la tête d'appeler quelque consultation. J'ai voulu ce matin vous mettre à l'abri de faire cette fausse démarche; et je vous prie de lire, comme mon testament moral, les petits vers ci-dessous:

Ne consultons point d'avocats:
Hippocrate ne viendrait pas;
Je n'en veux point d'autre en ma cure.
J'ai l'Amitié, j'ai la Nature,
Qui font bonne guerre au trépas.
Mais peut-être dame Nature
A déja décidé mon cas:
Moi du moins, sans changer d'allure,
Je veux mourir entre vos bras.

F I N.

ERRATA,

Mélanges, Tome IV.

Table, page 11, ligne 23, après le chiffre 5, *lisez* Bougie; et après le chiffre 6, *lisez* Poste.
Page 52, ligne 7, cahez-moi, *lisez* cachez-moi.
Page 62, ligne 4, e lape.... *lisez* e l'ape....
Page 109, ligne 6, chemain, *lisez* chemin.
Nota. Après la page 112, il y a une lacune dans les folio. Au lieu de 137, 138, etc. *substituez* 115, 116, etc. jusqu'à 128 inclusivement.
Page 143, ligne 16, *ωλέγγομενοι*, *lisez* *φλέγγομενοι*.
Page 151, ligne 5, de menuisier, *lisez* du menuisier.
Page 226, ligne 14, dant, *lisez* dans.
Page 257, ligne 1.re vivante et animée, *lisez* vivant et animé.
Page 289, ligne 8, ses liens, *lisez* tes liens.
Page 292, ligne 24, pressant, *lisez* pressants.
Page 303, ligne 24, c'est en dieux, *lisez* c'est en Dieu.
Page 339, ligne 24, le prononça, *lisez* les prononça.
Page 371, l. 22, attendrisssment, *lisez* attendrissement.
Page 386, ligne 20, ce dieux, *lisez* ces dieux.

A Mme DE MAILLÉ,

Qui avait donné à l'Auteur deux écrans pour étrennes.

CHANSON,

Air de Tarare : *Ahi ! povero Calpigi !*

Je touche à la décrépitude ;
C'est une triste certitude
Qu'il faut bientôt partir d'ici :
Ahi ! povero Mancini ! *bis.*
Mais, aux derniers jours de ma vie,
Zulmé daigne être mon amie,
Et j'en suis presque rajeuni :
Ah ! ah ! trop heureux Mancini ! *bis.*

J'ai vu de près la guillotine ;
Mon sort avait méchante mine,
Et j'en avais quelque souci :
Ahi ! povero Mancini ! *bis.*
Mais je n'ai pas monté l'échelle,
Et dans le quartier de Grenelle
Je suis reçu, je suis chéri :
Ah ! ah ! trop heureux Mancini ! *bis.*

J'ai perdu ma fortune entière,
Ou s'il m'en reste, ce n'est guère ;
Je suis mal mis et mal nourri :
Ahi! povero Mancini! *bis.*
Mais je n'ai plus regrets, ni peines ;
Zulmé m'a donné pour étrennes
Les deux beaux écrans que voici :
Ah! ah! trop heureux Mancini! *bis.*

Dans les jours de mon infortune,
J'entendais la blonde et la brune
Me dire d'un air attendri :
Ahi! povero Mancini! *bis.*
Mais depuis qu'on sait dans la ville
Que chez Zulmé je me faufile,
Chacun me répète à l'envi :
Ah! ah! trop heureux Mancini! *bis.*



